

NÉMÉSIS MÉDICALE

ILLUSTRÉE.

TOME I.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

NÉMÉSIS MÉDICALE

ILLUSTRÉE,

Recueil de Satires

PAR FRANÇOIS FABRE,

PHOCÉEN ET DOCTEUR,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN PAR L'AUTEUR;

CONTENANT

TRENTE VIGNETTES DESSINÉES PAR M. DAUMIER,

Et gravées par les meilleurs artistes,

AVEC UN GRAND NOMBRE DE CULS-DE-LAMPE, ETC.

—

TOME PREMIER.



PARIS,

AU BUREAU DE LA NÉMÉSIS MÉDICALE,

22-24, RUE DAUPHINE.

—

M DCCC XL.

PRÉFACE,

PAR M. TH. POUPIN.

Du jour où la société fut régulièrement constituée, des esprits intelligents, des cœurs passionnés surgirent de son sein de toutes parts; la passion fit éclore en eux l'enthousiasme, et de l'enthousiasme naquit la poésie. Ossian, dans les climats glacés de l'Ourse, n'eut pas plus de maître qu'Orphée dans les champs de la Thrace, ou le bramine Bilpay sur les rives de

l'Indus. Les poètes, selon leur nature, se partagèrent le domaine de la poésie. Inspirés par le sentiment de la vénération, exaltés par ce mystérieux penchant qui pousse l'âme intelligente vers la recherche de l'inconnu (instinct charmant que la phrénologie honore du nom barbare de *merveillosité*), ceux-ci chantèrent les exploits des héros et la gloire des dieux. D'autres, esprits satiriques, malicieux, frondeurs, s'attachèrent, comme le Grec Archiloque, comme Aristophane, comme Horace, Juvénal, Tacite et Perse, à la critique des personnages et des événements de leur siècle.

En France et en Italie, la poésie héroïque et la satire ont constamment marché de pair. Les premiers maîtres dans ces deux genres furent les ménestrels, les troubadours, plus tard les trouvères :

Ils parcouraient toutes les cours
Pour célébrer toutes les belles,

Aux rois, à la beauté fidèles,
Amants, poètes et guerriers,
Leur Muse à des fleurs immortelles
Mêlait le myrte et les lauriers.

Sous le règne de François Ier, la satire et la poésie prirent des allures plus régulières, plus enjouées. On lira toujours avec plaisir les spirituelles épigrammes de Clément Marot ; peu de productions de ce genre sont plus originales, mieux touchées que ce quatrain qu'il adressait à *maître Grenouille*, rimailleur fat et ignorant ; le Phocéen lui-même, parlant de M. Orfila, ce type qui inspira toujours son éloquence moqueuse, n'a pas mieux fait :

Bien ressembles à la Grenouille,
Non pas que tu sois aquactique ;
Mais comme en l'eau elle barbouille,
Si fais-tu en l'art poectique.

L'avocat Vauquelin de la Fresnaye passe à bon droit

pour le premier versificateur qui se soit occupé spécialement de la satire; ses œuvres, un peu diffuses, ne manquent pourtant ni d'esprit ni d'intérêt.

Passerat, visage sombre, esprit aimable, verve facile, abondante, docteur sans pédantisme et savant sans morgue,

> Dont le vers bien ou mal dit toujours quelque chose,

composa vers cette époque, avec Rapin, le grand-prévôt de la connétablie, l'immortelle *Satire Menippée*.

Qui ne connaît l'épitaphe que se fit à lui-même Régnier, ce poète sans façon, philosophe aimable, l'esprit et l'estomac les plus remarquables de l'époque où ils florissaient :

> J'ai vécu sans nul pansement,
> Me laissant aller doucement

A la bonne loi naturelle,
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.

Soixante ans environ après la mort de Régnier, Boileau,

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger son bras d'une utile liasse,
Boileau loin du palais erra sur le Parnasse;
Sa famille en pâlit et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poète naissant.

âme honnête, compagnon franc et sincère, Boileau, l'ami de Corneille, de Racine et de Molière, ce grand roi de la critique, Boileau prit en main les verges de la satire et s'en servit si bien, si juste, si fort, que le duc de Montausier, qui avait, comme M. Orfila, de justes sentiments d'aversion pour les critiques, de-

mandait sérieusement qu'on l'envoyât ramer sur les galères du roi, le front couronné de lauriers.

Voltaire, qui a écrit quelque part que *la critique est le poison de la littérature*, a lui-même égayé l'Europe des fusées légères de sa philosophie satirique.

Gilbert quitte un jour Fontenay-le-Château, portant pour bagage et pour toute fortune son *début poétique*. Pauvre enfant! persécuté par la philosophie, méprisé par les protecteurs qu'on lui avait fait espérer, abreuvé de douleurs, de dégoûts, poussé au désespoir

Par ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout froissé des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique,

Gilbert meurt à vingt ans, après avoir traîné une vie

non moins misérable que celle de ses frères en poésie, Chatterton, Shéridan et Goldsmith (1).

Depuis Gilbert, les poètes critiques n'ont pas manqué ; seulement, météores éphémères, ils ont laissé

---

(1) Le charmant historien du ministre Wakefield avait envie de voyager. Il prit une flûte : c'était tout ce qu'il possédait; il visita ainsi la Belgique, la Suisse, et une partie de notre pays. Il marchait tout le jour; le soir il s'arrêtait dans un village, à l'entrée d'une maison, il jouait de sa flûte ou il chantait; le paysan l'invitait à entrer, le jeune poète s'asseyait sans façon au foyer de la famille, et il oubliait sa fatigue, tantôt pour réjouir ses hôtes par ses récits de voyage, tantôt pour les faire danser. Après avoir ainsi parcouru une partie de l'Europe, il retourna en Angleterre plus pauvre, plus ignoré que jamais. Pour pouvoir vivre, il se mit à travailler dans le laboratoire d'un pharmacien; peu à peu, cependant, il se révéla au public, d'abord par quelques spirituels articles de journaux, puis par ses vers : mais il s'était distingué comme poète, sans savoir la valeur qu'on attachait à ses œuvres. Un jour, un libraire lui donna cent livres sterling pour son poème du *Village abandonné*. Goldsmith, qui de sa vie n'avait eu tant d'argent, emporta avec des transports de joie cette somme, qui était pour lui une fortune. A moitié chemin il rencontre un de ses amis à qui il raconte le bienheureux marché qu'il vient de faire. « C'est beaucoup pour un si petit livre, lui dit son ami. — Vous avez raison, s'écrie le poète, le malheureux libraire y perdrait. » Et le voilà qui reporte à l'éditeur les cent livres sterling.

peu de souvenirs de leur passage. Plusieurs satiriques ont, dans ces temps-ci, fixé l'attention publique: Barthélemy, Destigny, Barbier et le Phocéen; les premiers ont plié, dit-on, sous le faix d'une si longue tâche : seul, le Phocéen a résisté à toute fatigue comme à toute séduction :

. . . Ardent au travail, sourd à la violence,
Nul n'a pu condamner sa critique au silence.

Certes il a fallu à M. Fabre, je veux dire au Phocéen, une forte dose de résolution, de courage et de prudence pour mener à bonne et prompte fin, à travers tant d'écueils et d'aussi odieuses taquineries (1),

---

(1) En 1832, époque désastreuse du choléra, où le journal qu'il rédige a rendu les plus grands services, où lui-même, le premier, avait publié une *monographie* sur cette épidémie, on osa le priver de la modeste médaille de bronze offerte aux médecins par la ville de Paris! L'*Institut*, d'un mouvement spontané, et comme pour réparer cette injustice, *lui décerna en décembre* 1833, sur les fonds Monthyon, *une médaille d'or de mille francs*.

Th. P.

une entreprise hardie qui devait blesser cruellement de hautes et intraitables susceptibilités, humilier de folles vanités, fomenter des haines sourdes mais vivaces.

Quels pénibles soucis et quels affreux tourments
D'un auteur satirique assiègent les moments!

Lafresnaye, Passerat, l'insouciant Régnier et Boileau lui-même ont maudit plus d'une fois cette puissance impérieuse qui les poussait à la satire; nous savons de bonne part qu'il en a coûté beaucoup au Phocéen pour se décider à entreprendre la périlleuse tâche de fouetter, ainsi qu'il l'a fait, de son vers mordant, des abus trop long-temps respectés; ce n'est pas à la légère que M. Fabre a attaqué les parasites de l'École, les célébrités de pacotille, si ambitieusement drapées dans leur mince savoir; mais une fois entré dans le sentier glissant de la critique, le Phocéen ne devait-il pas y marcher hardiment, ne devait-il pas

tenter ce qu'il a accompli avec tant de bonheur; ne devait-il pas, ainsi qu'il l'a fait, plonger le scalpel dans les profondeurs de ces plaies administratives que nul n'avait osé sonder avant lui, et que lui seul peut-être pouvait explorer et cautériser avec succès? — Glorieuse et périlleuse mission qui faillit plus d'une fois compromettre son repos et son avenir!

Laissons parler M. Germain Sarrut :

« L'animosité puissante que M. Fabre a soulevée contre lui, par son courage à signaler les *erreurs* de quelques hommes de l'École, prit une nouvelle force à l'occasion du blâme sévère dont il a frappé le voyage *politico-médical* de M. Orfila à Blaye; elle fit explosion en 1836. Le 9 juillet, après un concours dans lequel, de l'opinion unanime, il était resté au-dessous de plusieurs concurrents, M. Breschet fut nommé professeur d'anatomie à l'École; cette nomination fut accueillie par le bruit discordant d'innombrables sifflets.

Une émeute eut lieu, quelques vitres brisées, quelques robes de professeurs déchirées furent imputées à crime à M. Fabre, que l'on accusait d'être le moteur de ces désordres, et qui dès-lors se vit l'objet de sourdes et mesquines tracasseries. M. Fabre s'en vengea par un Lutrin médical en trois chants intitulé *l'Orfilaïde* ou le Siége de l'École de médecine, dans lequel, comme on le pense bien, M. Orfila, le nouvel élu, et l'École ne furent pas épargnés, et qui obtint en peu de temps les honneurs de plusieurs éditions.»

Il fallait punir tant d'audace, il fallait se venger de cette émeute des étudiants qui a amené un des plus brillants épisodes de la vie à jamais illustre du doyen, *la lacération des vieilles robes*, innocente parade que le poète a rendue en vers si comiques qu'on les dirait tombés de la plume de Gresset. Quelle verve, quel entrain et quelle vérité! Qui ne rirait avec le Phocéen des ébats joyeux des disciples de Saint-Côme, de ces

cris moqueurs qui jettent une si ridicule panique au cœur de MM. de l'École...

O Daumier, et toi, Biard, où étiez-vous...?

Le 14 octobre 1836, M. Fabre reçut du parquet une assignation en police correctionnelle, pour avoir publié un journal sans cautionnement et avoir négligé de déclarer un changement d'imprimerie en 1831! M. Fabre fut condamné en appel à payer cinq cents francs d'amende et les frais des deux instances, digne et noble résultat de la vengeance scolaire!...

Sans doute ce sont là de tristes moyens d'imposer silence à l'opinion publique, et de bien infructueux essais pour lasser la raison; cependant M. Fabre doit s'applaudir d'avoir rimé à si juste prix d'aussi dures vérités. A coup sûr Juvénal se serait estimé heureux d'en être quitte pour si peu.

La *Presse médicale*, en donnant de justes éloges aux efforts du Phocéen, l'a comparé plusieurs fois à ce dernier poète; sans doute le début si éloquent,

Non, je n'ai pas tout dit; des fanges de l'École
Se détache aujourd'hui ma bouillante parole;
D'un adieu prolongé saluant ses tréteaux,
Mon ardente espérance est toute aux hôpitaux;
Où mon but est marqué le devoir me ramène;
Mon cœur brûle déjà d'une foi surhumaine;
Aux peines, aux travaux mon visage pâli
Témoignait malgré moi d'un organe affaibli,
Mais près du lit du pauvre, où je reprends ma force,
La sève rajeunit ma renaissante écorce;
Et lorsque le sujet s'étend et s'agrandit,
Puis-je me taire, moi, moi qui n'ai pas tout dit,

ressemble, par son entraînante simplicité, à la *Furia* de Juvénal; pourtant, la verve de M. Fabre ne saurait être comparée toujours à celle du plus âpre des maîtres satiriques.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'*excès* la mordante hyperbole.

Le Phocéen, qui excelle dans le portrait, n'est pas entièrement pessimiste; s'il fonce quelque peu ses couleurs, ce n'est jamais à l'excès; malgré l'âcreté d'un sang marseillais qu'il contient à grand'peine,

Sa Némésis, du coursier qui l'entraîne,
Adroitement sait modérer le frein,
Et dans le Styx qui lui sert d'Hippocrène,
Jamais ne puise un cynique refrain.

S'il était nécessaire de comparer le Phocéen à un des poètes qui illustrèrent la satire antique, c'est à l'élève de Cornutus qu'il faudrait l'assimiler. — Comme l'auteur de cette *Némésis*, Perse était bilieux et emporté; comme Perse, le Phocéen, qu'on fait impitoyable, est modeste et doux dans la vie privée (1); on peut rendre

(1) « Timide dans ses relations privées, M. Fabre n'hésite jamais, quand

à cette nouvelle publication la justice que La Harpe a rendue aux œuvres de Perse : « On y trouve *beaucoup* » *de sens*, *allié à une grande concision.* » — Les satires du Phocéen pourraient, s'il était nécessaire d'établir une comparaison quelconque, se comparer tout aussi bien à celles d'Horace ; comme Horace, il sait passer du doux au grave, du plaisant au sévère. Il est surtout un poète avec lequel le Phocéen peut être mis en parallèle, c'est Passerat. Exceptons-en un seul point, car Passerat était doué à un très-haut degré d'un esprit de courtisanerie qu'on ne rencontre dans aucune des pages de cette *Némésis*. Du reste, jamais ressemblance physique ou morale ne fut plus merveilleuse : on trouve chez tous les deux le même visage pâle, sévère, hautain quelquefois ; même front élevé et pensif, même bouche amincie vers les contours ; même sourire moqueur,

---

il s'agit de remplir un devoir public, de signaler une injustice, de redresser un abus, de défendre une liberté publique, d'être utile à un ami; fort de la droiture de sa conscience, il ne redoute les conséquences ni de ses actes, ni de ses paroles.» (*Biographie des hommes du jour*.)

même regard pénétrant; même amour du travail et même haine de l'injustice; mêmes passions s'épanchant par la critique; médecins et savants tous les deux, tous les deux sans pédantisme et sans trop de fiel, ils ont fait la guerre l'un et l'autre avec un égal courage aux puissants ridicules que Passerat nommait si plaisamment des *semi-hommes*.

M. Fabre est plus brillant que son devancier; cependant, eu égard au temps où vivait celui-ci (1534-1602), on peut dire que le Phocéen en est le calque le plus parfait.

Le premier rime en ce moment l'*Art de guérir les maladies de l'homme*, le second est l'auteur d'un poème composé sur les pressantes sollicitations de Henri III, l'*Art de guérir les maladies du chien*.

En présence de tant de rapprochements, qui ne songe à cette gracieuse croyance d'Ovide :

Tout change et rien ne meurt; l'âme, essence légère,
Errant d'un corps à l'autre, hôtesse passagère,
De l'homme à l'animal va, revient tour à tour,
Et survit aux débris de son frêle séjour.

On trouve dans les œuvres de Passerat, comme dans cette *Némésis*, une grande facilité, des incorrections et beaucoup de gaieté. Les vers du Phocéen plaisent en ce qu'ils vont droit au but, et qu'ils disent sans détour, comme sans obscurité, ce qu'il faut dire, rien de plus, rien de moins.

Ne cherchez dans Passerat, ni dans la *Némésis médicale*, cette harmonie ronflante, classique, toujours correcte, mais flasque, sans empire sur le cœur, qu'elle n'échauffe jamais; vous ne la trouveriez pas. La poésie de ces deux satiriques est imagée, rapide, forte, concise; on trouve chez l'un et chez l'autre des morceaux d'une sévère beauté; ainsi est du Phocéen la belle et consolante description des hôpitaux de notre temps, comparés à ceux des siècles passés :

Ce ne sont plus ces lieux dont les porches glacés
Abritaient en plein air sur la paille entassés
De lépreux grelottants une incessante foule ;
Où deux à deux blottis comme en l'étau du moule,
D'un visage inquiet que la crainte pâlit,
Chacun heurte en tremblant son compagnon de lit,
Atteint avec effroi le sommeil qui le navre,
Comme s'il prévoyait au réveil un cadavre,
Comme s'il recevait, sans cesse effarouché,
Les adieux du mourant auprès de lui couché ;
L'air froid qui l'atteignait ne trouvait point un terme
Aux rideaux bienfaisants que l'on ouvre et l'on ferme,
Et de la draperie à mobiles remparts
L'homme riche et puissant recevait seul sa part.
Combien d'infortunés ; au siècle qui s'éclaire,
Doivent leur existence à ce soin tutélaire!
Pieusement rebelle aux rigueurs de la loi,
Ainsi Pinel, épris d'une divine foi,
Interprète sacré des droits de la nature,
Du fouet déshonorant a banni la torture;
Et, nous attendrissant aux maux qu'ils ont soufferts,
Des bras des insensés a fait tomber les fers;
Dès lors sur son grabat un cul de basse fosse,
Trappe qui maintiendrait une bête féroce,
A cessé d'enfermer, un collier lourd au col,

L'aliéné fléchi sous l'écrasant licol.
Grinçant les dents de rage, et d'une bouche hâve
Crachant à flots impurs une écumante bave:
Au vague délirant d'un esprit agité
Aujourd'hui rien n'oppose un mors inusité;
Jusqu'aux murs de Bicêtre on peut se croire libre !

L'*École*, les *Souvenirs du choléra*, les *Funérailles de Dupuytren*, le *Réveil*, les *Hôpitaux* et les *Cliniques*, la *Responsabilité médicale*, sont des morceaux de choix dictés par le cœur, et écrits avec conviction par une main hardie et généreuse. Les *Lazarets*, épître élevée, brûlante, est une belle et chrétienne pensée largement burinée :

Honte, honte à celui dont la voix meurtrière
A dit à son semblable : Abandonne ton frère!

Le *magnétisme animal*, les *Charlatans*, les *Étudiants en médecine*, l'*Homœopathie*, l'*Académie étincèlent* d'es-

prit et de gaîté; c'est l'esprit et l'ironie de Gilbert unis à la jovialité, au laissé aller de Reignier.

On a dit que le Phocéen avait beaucoup osé, — nous le croyons aussi ; cependant Gilbert, après Horace, a pris soin de l'excuser : *Tout oser*, écrit-il, *est le droit du peintre et du poète.*

Ce qui plaît tout d'abord dans le Phocéen, c'est que sa critique hardie ne frappe guère que les sommités de l'échelle médicale : *ses victimes* tiennent le premier rang dans ce monde à part, dont il peint avec art les ridicules, les travers et les vices.

Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison que leur bonheur outrage.

Nouvel Alceste, le Phocéen ne ménage personne, chacun à son tour : système ancien, système nouveau,

doctrines et doctrinaires, amis et ennemis, la terrible *Némésis* n'oublie rien, n'épargne rien!..

— A vous le dez, Monsieur.

— Voici votre paquet.

— Me voici maintenant, moi!

En effet, à propos de la phrénologie, cette grande science, trop décriée pour n'être pas vraie; sublime doctrine peu comprise et encore moins étudiée, le Phocéen nous raille avec tant d'esprit qu'il en faudrait manquer tout-à-fait pour ne pas lui pardonner.

Il y a dans le Phocéen plusieurs hommes d'un égal mérite: il est l'auteur du savant mémoire sur la *Méningite tuberculeuse chez les enfants*, ouvrage qui a mérité à son auteur un prix Monthyon; à l'exemple de Goldsmith, il porte avec honneur la double couronne de poète

et de journaliste, triste couronne où l'épine des ronces le dispute au laurier. Quoi qu'il en soit, il ne fallait rien moins que la réunion presque sans exemple de ces qualités exceptionnelles pour n'avoir point failli dans une entreprise qui reposait tout entière non pas seulement sur l'équité et l'intelligence, mais encore sur le cœur et l'esprit.

Personne ne contestera AU PRATICIEN *distingué par Dupuytren*, au rédacteur en chef de l'un de nos journaux de médecine les plus répandus, le droit et la capacité nécessaires pour sainement apprécier et juger les hommes et les choses qui se rattachent à son art.

M. Fabre, dont nous n'acceptons pas toutes les opinions, a compris, avec le tact qui lui est propre, ce qu'un public instruit, spécial, judicieux, avait droit d'attendre de lui; poète, médecin ou critique, il s'est élevé et maintenu toujours à la hauteur de sa tâche.

« M. Fabre, dit avec esprit et justice une feuille rivale de la sienne (*Gazette médicale*, 1839), s'est créé dans la presse médicale un rôle et une position qui n'avaient pas de précédents et qui n'auront probablement pas d'imitateurs. C'est qu'en effet la lutte était rude et la tâche difficile ! »

De graves et durables travaux réclament aujourd'hui tous les soins du docteur Fabre, mais nous espérons que cette *Némésis*, toute complète qu'elle soit, n'est pas le dernier mot de son esprit et de sa critique justement redoutés; les abus sont vivaces, les sots incorrigibles, les charlatans audacieux; un jour n'est pas loin peut-être où, l'arrachant sans pitié à des préoccupations sérieuses, nous lui crierons : Phocéen !.. Phocéen, réveille-toi! — Alors il l'a promis :

En de nouveaux combats dût sa verve tarir,
Il renaîtrait encor pour vaincre ou pour mourir !

UN MOT DE L'AUTEUR.

La première livraison de la *Némésis médicale* surprit; l'essai parut hardi, téméraire; on s'attendait à voir chuter l'auteur hors d'haleine et découragé, quelles que pussent être son ardeur et sa ténacité. Sans me soustraire à la responsabilité de mon œuvre, il me sembla singulier d'assister incognito à cet enfantement, et d'être témoin inaperçu des investigations qu'il allait provoquer.

A la deuxième livraison, l'*École* et quelques person-

nages étant seuls en cause, le Phocéen reçut l'honneur d'une deuxième annonce de la bouche perpétuellement académique de M. le secrétaire de la rue de Poitiers; mais vint la troisième satire, les demi-dieux étaient heurtés, le ridicule atteignait l'aréopage administratif; on répondit par le dédain, et Némésis fut proscrite et reléguée dans l'antichambre, au coin le plus obscur des placards remplis par ces bouquins qu'on s'est payé si cher et qui valent si peu. On ne payait pourtant pas Némésis, elle arrivait gratuite, ne demandant qu'à être lue. Le *Conseil* dit : On ne la lira pas... Je répondis : On la lira,... on lit bien la *Gazette des hôpitaux*, que vous proscrivez aussi; on lit bien mieux encore les plus mauvais ouvrages mis à l'index par de plus hauts seigneurs spirituels que vous.

Je n'avais promis que douze satires, j'en ai fait vingt-quatre, par esprit de contradiction peut-être; on les a lues, et une seconde édition revue, corrigée, augmentée, illustrée, que sais-je! est en marche :

tous les médecins et beaucoup de gens du monde connaissent cet ouvrage.

Est-ce un bien, est-ce un mal? je ne tire point vanité de cela; je comprends que quelques traits piquants suffisent pour donner des lecteurs, et je ne prends pas à la lettre les éloges que me distribue la bienveillance de quelques amis. Mes critiques d'ailleurs me semblent justes, elles sont consciencieuses; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour demeurer impartial, quoique passionné peut-être; je n'ai pas fouillé aux lares domestiques, j'ai frappé haut et j'ai omis le faible et respecté l'innocent. J'ai ridiculisé de ridicules doctrines, tympanisé les charlatans de toute espèce, de tout rang, attaqué des abus vivaces, miné des institutions désastreuses, et je n'ai jamais reculé devant les menaces. Des horions m'ont parfois atteint, l'un d'eux m'a coûté mille francs, je les ai payés; le fisc n'a pas eu, comme M. Gendrin, l'heureuse idée de les donner aux pauvres; c'était pourtant le seul moyen de m'ôter des regrets.

Mes ennemis ont dit, sans le croire: *il est méchant;* mes amis ont répondu : *il est malin ;* je ne sais vraiment pas trop ce que je suis; j'ai du plaisir à rabattre les amours-propres désordonnés, j'aime à déchirer à belles dents les réputations usurpées; je me fouetterais moi-même si j'avais commis une injustice ou un acte de mauvaise foi, et pourtant je ne suis pas jaloux de me faire du mal, pas plus qu'aux autres. J'oublie aisément les injures quoique je n'aie jamais été partisan du précepte de l'évangile, et que je me trouve peu disposé à prêter mes joues l'une après l'autre à qui que ce soit.

Aussi ferai-je bien de ne pas essayer mon portrait et de laisser ce soin à Daumier et à Théodore Poupin. Que, grâce au crayon de l'un et à la plume de l'autre, on se décide à me relire sans ennui, et je suis satisfait.

PREMIÈRE SATIRE.

. . . . nunquàm-ne reponam
Vexatus totiès. . . . .

Juvénal.



INTRODUCTION.

Sacombe [1] avait vécu; du poète effronté
Condamnant au repos le fouet ensanglanté,
Sous le poids des abus prudente et sans réplique
En de vains traits d'esprit s'essoufflait la critique,
Et d'un voile imposteur habile à se cacher
L'intrigue sourdement se hâtait de marcher.

Tout était calme et froid au temple d'Esculape;
Le Pactole y coulait en murmurante nappe,
Et chaque favori, dans ses flots argentins,
Y venait étancher sa soif tous les matins.
La presse à ces élus n'était point importune;
Heureux temps, jours de paix, de gloire et de fortune,
Où l'on naissait grand homme, on passait professeur
Comme aujourd'hui ministre, et jadis grand seigneur!
Complaisant avoué de trames infernales,
Le scrutin se prêtait aux intrigues vénales,
Et de ses flancs impurs à vil prix achetés
Sortaient avec fracas les médiocrités.
Puis, la toque à la main, à l'École étonnée
On se ruait par bande, on entrait par fournée[2],
Et mieux que Bonaparte au conseil des Cinq-Cents,
Mieux qu'un Abd-el-Kader n'égorge les passants,
On chassait de ses murs une illustre cohorte[3],
On mettait sans pudeur neuf savants à la porte;
D'une Charte nouvelle on bâclait en trois jours
Les articles sacrés faits pour vivre toujours,

Et dont le bras du peuple, aux brillantes Journées,
Allait saper d'un trait les courtes destinées [4].

En ces temps d'ineptie et d'intrigue à tout prix,
Le savoir sans appui languissait dans Paris;
Irrité des affronts dont s'indignait la France,
Des succès effrontés qu'obtenait l'ignorance,
Et voyant travestir, dans un lâche abandon,
Vauquelin en Guilbert et Dubois en Bougon,
D'une sainte fureur mon âme fut saisie;
Je jurai guerre à mort à d'indignes Sosie,
Je jurai de flétrir de stygmates brûlants
Le front déshonoré des Thouret [5] indolents.

Un homme alors conçut une pensée immense [6];
Profane qu'enhardit sa noble indépendance,
D'Épidaure il voulait, fatigant les échos,
Poursuivre jour par jour les faits des hôpitaux.
Au frein de la raison soumettant sa pensée,
Je ralentis à temps sa course trop pressée;

Et de deux en deux jours, dans ma soif de succès,
On me vit des abus instruire le procès,
Et sans craindre des sots la vengeance impuissante,
Frapper à coups pressés leur tourbe menaçante;
Heureux, je l'avouerai, quand mon hardi journal
Aux récifs de l'intrigue attachait son fanal!
Sept ans déjà passés, ardent et sans relâche,
J'ai soutenu mon œuvre et poursuivi ma tâche;
Des monstrueux abus qu'alors je découvrais,
Quelques-uns sans retour sont tombés sous mes traits.
Des tartuffes du jour démasquant l'imposture,
Je tournais à plaisir mon fer dans leur blessure;
Je flétrissais leur choix, au sifflet importun
Mon courroux sans pitié les livrait un par un;
Guilbert, Bougon, Fizeau, de leur gloire passée
Ont exercé ma plume et ne l'ont point lassée;
Bougon, Fizeau, Guilbert... ils sont morts à jamais;
Dans leur tombeau vivant qu'ils reposent en paix.
Mais d'autres ont surgi, d'autres plus redoutables,
D'autres, du vrai savoir singes inimitables,

Qui, des plumes du paon artistement ornés,
Aux luttes des concours trop souvent couronnés,
Y savent du talent revêtir l'apparence,
Et vernir de mémoire une habile ignorance;
Et dont l'intrigue et l'art, qu'ils font mouvoir de front,
Trop souvent des sifflets amortissent l'affront.
Sans qu'ils aient su rougir, de ma prose pudique
Je leur ai prodigué le miroir véridique;
Mais las de vains efforts, il faut que l'avenir
D'un vers austère et franc garde le souvenir,
Et si ma verve enfin égale mon courage,
Que Sacombe épuré revive en cet ouvrage.

Ah! quand j'ose emprunter son nom à Némésis,
Fidèle à des devoirs que d'autres ont trahis,
Loin de moi l'impudeur d'un lâche servilisme!
Inhabile aux calculs de l'iscariotisme,
De Marseille affligée apaisant les douleurs,
Puissé-je voir tarir la source de ses pleurs [7] !
Non que des grands du jour ma satire ennemie

Aspire à signaler l'incessante infamie ;
Mon théâtre est moins large et mon but plus borné ;
Au cercle médical d'avance condamné,
J'attends et moins de lucre et moins de renommée.
Aussi, moins enivré d'une vaine fumée,
Si, dans mon cadre obscur, utile quelquefois,
Je soutiens le talent d'une énergique voix ;
Au cœur d'un intrigant si j'imprime la crainte ;
Si je m'acquitte ainsi de ma mission sainte,
Mes vœux seront remplis. Ah! lorsque le concours,
Par trois ans d'un combat soutenu tous les jours,
Vient de sortir vainqueur de toutes les intrigues [8],
Faut-il donc redouter de nouvelles fatigues ;
Et, d'un premier succès follement enivré,
Cessant de surveiller un bien mal assuré,
Laisser l'arène libre aux attaques sans nombre
Que chaque jour encore on lui porte dans l'ombre !

Le concours! On me crie, il est trop imparfait ;
Le bien qu'il a produit cède au mal qu'il a fait ;

Le concours !... C'est un champ ouvert à la mémoire ;
Dites... depuis quatre ans qu'a-t-il fait à sa gloire ?
Que de fois n'a-t-on pas d'un concurrent hardi
Vu par les auditeurs le babil applaudi ?
Que de fois entassant et des noms et des pages,
D'un savoir qu'il n'a point décevantes images,
Un perroquet humain n'a-t-il pas arraché
Le prix qu'au seul mérite on croyait attaché ?



Sans doute... Mais le Temps corrige toute chose;
Le perroquet se perd quand trop souvent il cause;
Qui ne juge aujourd'hui l'école de Béclard,
Et qui ne sait par cœur le talent des Bérard?
C'est au concours lui-même à guérir ses blessures;
Lui seul, modifié, vengera nos injures;
Les hommes d'avenir dont il nous a dotés
En sa faveur aussi doivent être comptés;
Bouillaud, Gerdy, Rostan, et tant d'autres encore
Que l'Ecole a trahis, que leur défaite honore;
Sanson, dont la clinique appelle le talent,
Velpeau l'universel, magasin ambulant [9].
Et si de ces concours où la faveur conspire,
Nous remontons d'un trait aux concours de l'empire :
Les vaincus étaient Roux, Capuron, Marjolin,
Les vainqueurs avaient nom Désormeaux, Dupuytren!!
Qu'on oppose à ces noms quelques choix favorables,
Des débris du concours souvenirs mémorables,
Et que de la faveur on vante les effets!....
Je saurai bien compter tous les maux qu'elle a faits;

Je dirai comme en bloc l'ignorance appelée
A fait dégénérer l'École mutilée,
Et la remercîrai de ce brillant cadeau
Qui commence à Guilbert et finit à Moreau.

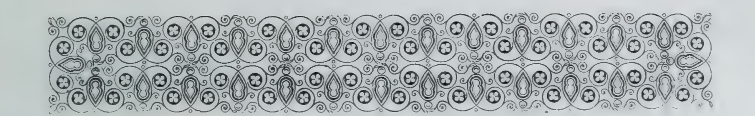
Eh! pourrait-on cacher qu'à l'École appauvrie,
Dix fainéans sur vingt dorment dans l'incurie,
Et de leur embonpoint de tout temps ont pesé
Sur dix de ces fauteuils dont le cuir est usé!
Mais sur le vert gazon qu'un jardinier arrose,
Au soleil tôt ou tard quelque fleur est éclose;
Cet arbre qui s'abreuve aux fraîcheurs de la nuit,
Sur son front élevé porte enfin quelque fruit;
Eux, sans fruits et sans fleurs, d'une bouche maudite
Ils sucent nuit et jour leur sève parasite;
Escomptent en dédains à l'élève irrité,
L'amour qu'il leur montra, l'or qu'il leur a compté!
Peut-on cacher qu'au sein de nos Académies,
Pullulent à grands frais baladins et momies,
Qui, fiers de faire nombre en un troupeau dormant,

S'attellent par derrière au char du mouvement,
Gâtent tout, troublent tout, partout trouvent à mordre,
Et de leurs cris de paix font naître le désordre !
Et tous les écumeurs de nos grandes cités,
Du bipède bétail guérisseurs brévetés,
Qui dans les hôpitaux, et dans leurs officines,
De leurs cures sans fin affichent les ruines;
Sait-on combien de sang et combien d'ossement
A leur hideux triomphe a servi de ciment!

Voilà donc les forfaits qu'il me faudra poursuivre,
Les abus qui long-temps me permettront de vivre,
Qui dans l'Académie et dans les hôpitaux
Trouvent d'impurs étais et de hideux tréteaux.
Aux sommités du jour insoucieux de plaire,
Je m'attends aux dégoûts, aux haines pour salaire:
Mais impassible et sourd à tout éclat de voix,
Quand l'un, enregistrant de burlesques *exploits*,
Me transmit par huissier les foudres de l'École,
Qu'un autre crut d'un mot garrotter ma parole,

J'ai de ces imprudens, que je pris en pitié,
Respecté la douleur, bravé l'inimitié;
Et tenace au travail, sourd à la violence,
Nul n'a pu condamner ma critique au silence.
Jamais un mot grossier n'a sali mes écrits;
De l'injure jamais revendiquant le prix,
Quel que soit le champ-clos où mon ardeur se joue,
On ne m'a vu chercher mes rimes dans la boue,
Et pour unique peine à chaque saleté
Je garde le fléau de la publicité.
Ainsi, de mois en mois, de quinzaine en quinzaine,
Némésis, fatiguant les abus de sa haine,
Tour-à-tour fouettera de ses vers déchirans
La ruse des petits, l'injustice des grands;
Et dans l'Académie ainsi que dans l'École,
Poursuivant sans pitié l'hydre du monopole,
Ministres, chambres, roi, pour moi tout sera là:
Ma charte est le concours, mon despote Orfila.





NOTES

DE LA PREMIÈRE SATIRE.



1. Sacombe, accoucheur connu par ses vifs débats avec Baudelocque, et par son poème intitulé : *La Luciniade*, dont j'ai tâché d'imiter la verve, et d'éviter avec soin les excès.

2. La fournée introduite à l'École, le 2 février 1823, par MM. Corbière et Frayssinous, se composait de MM. Laënnec, Clarion, Pelletan fils, Guilbert, Fizeau, Cayol, Landré-Beauvais, Bougon et Deneux.

3. Les neuf professeurs éliminés étaient : Chaussier, de Jussieu, Desgenettes, Deyeux, Dubois (Antoine), Lallement, Leroux, Pelletan père et Vauquelin, institués *de force* honoraires le 21 novembre 1822.

4. Les ordonnances des 2 février 1823 et 21 novembre 1822, abrogées de droit par la révolution de juillet, l'ont été de fait le 6 octobre 1830.

5. Thouret, sous le Directoire, a été directeur de l'École de santé, et

a contribué à la nomination des neuf professeurs éliminés en 1822 ; il est mort doyen de la Faculté de médecine.

6. Cet homme est M. Lami, avec lequel j'ai fondé en 1827 le journal *la Clinique des hôpitaux ;* malgré sa conduite envers moi, je me plais à rendre ici à sa mémoire un hommage que je crois mérité : M. Lami se laissait facilement influencer par des intrigans, mais son caractère était franc et loyal ; il est mort en 1830 des blessures reçues en combattant pendant les trois jours.

7. Ces vers m'ont valu une note malveillante dans une nouvelle édition de *la Némésis* de M. Barthélemy ; dans cette note, mon compatriote me refuse tout mérite poétique ; il aurait mieux fait de prouver que ce passage contenait une injustice ; je l'eusse retranché avec joie dans cette édition, que me fait entreprendre le succès obtenu par la première publication de mes satires.

8. Je crois pouvoir, sans présomption, attribuer au moins en grande partie à mes efforts soutenus dans *la Clinique* d'abord, et ensuite dans la *Gazette des Hôpitaux*, le rétablissement, en 1830, du concours pour les chaires des Facultés de médecine. Si l'opiniâtreté de la presse à soutenir cette institution si utile tant que nous aurons des Facultés avait été moins grande, le concours serait probablement de nouveau aboli.

9. Depuis que j'ai écrit ces vers, MM. Bouillaud, Gerdy, Rostan, Sanson et Velpeau ont été nommés professeurs. Sans l'opposition juste et énergique de la *Gazette des hôpitaux*, l'intrigue aurait plus souvent prévalu, et plusieurs de ces messieurs seraient peut-être encore *agrégés !!!*

DEUXIÈME SATIRE.

J'aime l'École, et j'avoue à ma honte,
Quelque pédant que soit un professeur,
Fût-ce un Scapin, un Tartufe, un Géronte,
Fût-ce Adelon, formaliste assesseur,
Dès qu'en longs plis sur son dos se dessine
La souquenille à revers éclatant,
Dès qu'une toque aplatie en bassine
Revêt son chef que la fierté distend,
J'en deviens fou... Malheur à qui peut rire
Quand un doyen, troublé dans ses repas,
Heurte en tremblant la poignante satire
Dont Némésis enchevêtre ses pas.
Chantons-la donc cette École bénie,
Où l'indolence eut toujours des autels..

L'Orfilaïde, chant I[er] [1].



L'ÉCOLE.

La France avait passé sous un niveau de sang;
Nobles, bourgeois, vilains, groupés sur un seul rang,
Victimes qu'on dévoue à la même ruine,
Sans cesse alimentaient l'affreuse guillotine,

Dont un an parmi nous on entendit crier
D'un tranchant sans repos l'infatigable acier.
L'heure était loin encore, où, vengeurs de nos pères,
Supputant de sang-froid le prix de ces misères,
Nous devions, le front haut, les yeux moins abattus,
De leurs crimes hardis absoudre nos Brutus,
Éclaircir du tableau les teintes rembrunies,
Arracher tout sanglants leurs corps aux Gémonies,
A l'étranger vaincu répondre avec fierté
Par les cris immortels : Victoire et liberté !

La guerre cependant décimait nos armées,
De mille points divers à la hâte formées;
Aux fiers républicains indoctes à souffrir
Il suffisait alors de vaincre ou de mourir,
Et de l'art bienfaisant qui guérit ou soulage
Le secours paraissait inutile au courage.

Sans relâche et sans peur s'élançant aux combats,
Tous nos étudiants s'armèrent en soldats;



Mais bientôt les obus, les balles, la mitraille,
Et les mille accidents suivant chaque bataille,

Les ronces, les rochers déchirant les pieds nus,
Et le typhus des camps, aux traits si bien connus,
Au teint hâve et flétri, fils aîné de la peste,
Remplirent tous les cœurs d'une terreur funeste;
Armée et citoyens éperdus, éplorés,
En foule se pressaient sur nos parvis sacrés...
Il fallut réparer les désastres d'Hygie,
Non point comme en ces temps de pédantesque orgie,
Où, jaloux tour à tour de l'encens des mortels,
Hippocrate et Paré s'arrachaient ses autels,
Et, rivaux l'un de l'autre, en leurs scènes bornées,
Voyaient surgir parfois des luttes acharnées.
La révolution, de son bras redouté,
Avait fait taire, alors, toute rivalité;
Des arguments poudreux la source était tarie,
Et de l'hôtel Saint-Côme [2] à l'hôtel Bucherie [3]
Tout s'était englouti dans un même chaos;
Les deux temples fermés ne rendaient plus d'échos [4].

Saint-Côme seul s'ouvrit : d'une nouvelle vie,
D'un éclat tout nouveau brilla la chirurgie ;
Noble comme sa sœur, égale en dignité,
Avec elle formant l'École de santé [5].
Bientôt cédant encore aux vœux de son aînée,
Un autre changement suivit une autre année;
L'École de santé reprit son ancien nom,
Et l'on vit Bonaparte, alors Napoléon,
Pour mieux en relever la récente origine
Disjoindre les deux mots école et médecine,
Et sous le nom pompeux, mais vain de Faculté,
La livrer en esclave à l'Université [6];
A l'Université non point fière et sans chaîne,
Non point de ses enfants tutrice souveraine,
Fille aînée et superbe et grande de nos rois,
Qui sous sa volonté voyait fléchir les lois,
Défendait pied à pied d'immenses priviléges,
Et gouvernait en reine au sein de ses colléges;
Mais faible, sans ressort, toujours prompte à ployer,
Exerçant en revanche un pouvoir tracassier,

Des ministres du jour adorant la puissance,
Riche de leurs faveurs et de sa complaisance,
Ardente à s'avilir, effrénée en ses goûts,
Et qui ne sait combattre et marcher qu'à genoux.

D'un pareil protecteur la Faculté fut digne.
Aussi n'attendez pas que sa vertu s'indigne,
Lorsqu'après deux essais, nobles, majestueux,
Où le concours brilla d'un éclat fastueux,
Un ministre insolent [7] vint fermer la carrière,
Au talent imposa la faveur pour barrière,
Et dit à vingt valets silencieux, surpris :
Obéissez, votez, la robe est à ce prix.
De cet accord sept ans aucune ignominie
N'a troublé la douceur, dérangé l'harmonie;
En tout bien, tout honneur, en toute liberté,
Sous l'aile du pouvoir ces messieurs ont voté.
Bientôt, sans coup férir, lâchement désarmée,
L'École applaudissait à se voir décimée [8],

Et pour mieux s'abaisser, dès qu'ils sont apparus,
Elle offrait à l'envi des siéges aux intrus;
Esclave abandonnée aux liens politiques,
Elle osait refuser d'entr'ouvrir ses portiques
A ceux que le pouvoir ombrageux et jaloux
Signalait en aveugle à ses aveugles coups [9];
Et d'un dépit mesquin sottement animée
De la gloire abhorrant jusques à la fumée,
Telle que ces Laïs aux décevants atours,
Que Paris voit errer dans tous ses carrefours,
Qui, les jarrets tendus et la robe froissée,
Du fumet de Bacchus la face vernissée,
Fidèles au parfum du cigare odorant,
Aux vendanges du coin grimacent en entrant;
Telle la Faculté, nulle pour la science,
Sans amour d'elle-même et sans intelligence,
Repousse avec dédain le génie effronté
Qui court sans son visa vers l'immortalité,
Et se plaint des reflets que sur sa triste histoire
Peut jeter en passant une importune gloire.

Ainsi dix ans entiers Broussais a de nos jours
De la vie en son sein interrompu le cours;
Oui, l'École dix ans, dans un lâche silence,
A de ses traits mordants souffert la violence;
Dix ans nous l'avons vue, immobile et sans voix,
D'un sectateur hardi subir en paix les lois;
Et pendant ces dix ans de mépris et d'offense,
A Chomel, à Fizeau confier sa défense;
Et pendant ces dix ans d'irréparable affront,
Quelques hommes épars [10], osant lever le front,
Jouteurs inaperçus, rêveurs d'hippocratisme,
Pour enrayer le char du physiologisme,
De leur calme cerveau qu'ils disaient inspiré,
Pensaient faire jaillir le feu pur et sacré;
Comme si dix flatteurs courbés sous sa parole
Suffisaient de nos jours pour fonder une école!
Comme si nous voulions, de vingt ans en vingt ans,
A l'âge du progrès recommencer le temps!!...
Pour être chef d'école ayez une autre force,
Ayez un fonds plus ferme, une plus rude écorce;

Paracelse ou Broussais, en des combats hautains
Couronnez votre front de triomphes certains;
Pétrissez vos pamphlets de haine et de sarcasme,
Enivrez la jeunesse à votre enthousiasme;
Qu'en un théâtre obscur à grands cris révolté,
L'écho de votre voix tonne à la Faculté;
Amoncelez partout décombres et ruines;
Renversez, renversez de fragiles machines,
Étançons vermoulus d'une antique splendeur,
Qu'Hippocrate a maudits, qui n'ont qu'un dieu: la Peur.
Suivi des flots pressés d'une foule idolâtre,
Sortez même en fureur de votre amphithéâtre,
Et d'un bâton noueux menacez en passant
Le seuil abandonné de leur temple impuissant.

Tel on vit Mirabeau, tribun du Jeu-de-Paume,
Bravant la royauté comme un frêle fantôme,
Renvoyer à Louis son valet Dreux-Brézé
Pâle encor du dédain dont il fut écrasé.

Tel le fougueux Danton, Mirabeau-populaire,
De ses juges ardents persifflant la colère,
Sur la sellette obscure accusé triomphal,
Fit de son œil de feu pâlir le tribunal.

Voulez-vous follement bardé de confiance
Hasarder une passe et tenter quelque chance?
N'attendez pas surtout que le temps en son cours
Ait recruté l'École aux luttes du concours;
Prêts à rompre la lance, et de dangers avides,
Sur les tertres glissants de vigoureux Alcides,
Dès long-temps façonnés aux combats corps à corps,
Vous feraient payer cher vos imprudents transports,
Et, l'haleine épuisée, inhabile à combattre,
Meurtri, vous renverraient à votre amphithéâtre.
Ah! que la Faculté, fille de la faveur,
Se prêtera bien mieux aux succès du vainqueur;
Là vous ne trouverez, dans vos faciles luttes,
Ni triomphes sanglants, ni défaites, ni chutes;

Là s'offrant à vos traits, Baillou [12] du boutiquier,
Vous aurez bon marché d'Hippocrate-Fouquier.
Pour peu que l'exigeât votre verve comique,
Lui-même, en holocauste offrant *sa noix vomique* [13],
Vous laisserait sans peine arracher à son cours
Les quatorze auditeurs qu'il endort tous les jours.
Qu'importe que Chomel, en stratégiste habile,
Modérant par l'ennui l'ardeur de votre bile,
De ses fièvres, hélas! ontologue encroûté,
Ait pris pour bouclier l'indigeste Traité [14];
Que changeant à la fois d'armes et de système,
Pareil à l'écolier qui fait un double thème,
Il ait localisé sur un plan tout nouveau
Sa fièvre typhoïde en lourd in-octavo [15]!
Parfois Chomel, aidé du zèle qui l'anime,
Dans son amphithéâtre a droit à votre estime;
Mais que deviendrez-vous si comme un sac de plomb
Sur vous tombe jamais l'éternel Adelon;
Si ce Cujas nouveau, ce Bartole en goguette,
En dépit du bon sens vous attend et vous guette!

D'ordonnances, de lois et d'édits hérissé,
Si de ses arguments il vous tient oppressé !
Partout de règlements la vue embarrassée,
Vous verrez s'obscurcir la plus simple pensée ;
Du reste des mortels désormais séparé,
Je vous tiens pour battu, pour mort, pour enterré !...
Peut-être espérez-vous que le doyen se place,
Entre Adelon et vous, assesseur efficace;
Mais au mortel ennui que prodigue Adelon,
Orfila connaît-il quelque contre-poison?
Ah ! que de cet Aaron l'impuissante magie
Emprunte à Barruel sa toxicologie,
Et qu'il ne craigne rien pour des emprunts nouveaux,
Barruel, en mourant, lui légua ses fourneaux;
Sa longue complaisance en proverbe est passée,
D'un posthume larcin il avait la pensée [16],
Tout modeste savant sait qu'on le volera,
Que sur son édredon un doyen ronflera;
A moins que Richerand sur son vide auditoire [17]
N'essaie en bredouillant son pénible grimoire :

Heureux, si des obus qui sifflaient aux trois jours,
Il craint les ricochets et les fâcheux retours;
S'il craint le choléra qui désole la ville;
Qu'à ses champs bien-aimés il demande un asile,
Et que pour se sauver de quelque choc fatal
Il déserte deux fois l'école et l'hôpital!
Alors s'il veut se taire et s'il ne fait qu'écrire,
Vous-même à votre tour consentez à le lire [18].
Je ne vous parle point de l'aigrelet Moreau
Et de quelques vieillards, inutile fardeau;
Du loyal Duméril, à la probe parole,
Bordeu [19] du Muséum, Daubenton [20] de l'École;
D'Andral dont la fortune a caressé les jours,
Dont le professorat fut digne du concours;
De Platon-Alibert, qui sous ses verts platanes
Semble au loin défier les oreilles profanes,
Fait mouvoir en tout sens ses héros en haillons,
Des lèpres, des cancers guide les bataillons,
Et de lazzis heureux égayant la pensée,
Voit dans son hôpital revivre le lycée.

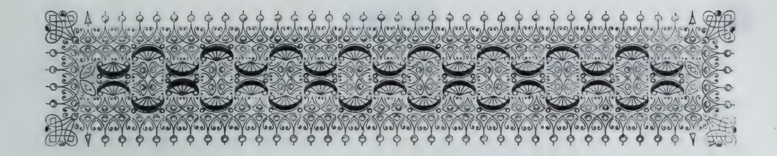
Faut-il aux bancs déserts de leurs cirques étroits
Y relancer Cloquet, Berard ou Paul Dubois?
Ma verve que parfois leur éloquence opprime,
Trouverait aisément une mordante rime;
Mais l'École enhardie à leur témérité,
Répond, qu'elle leur doit un lustre mérité;
Qu'en eux de l'avenir repose l'espérance;
Qu'ils sont les perroquets les mieux appris de France,
Et que pour criailler en public quatre fois
Ils n'émargent, hélas! que mille francs par mois!

Et voilà vos héros; oui, voilà cette École,
Dont au moins la moitié, fille du monopole,
Monopolise encor d'un air patriarcal,
Et prétend régenter le monde médical,
Vide d'enseignement, prodigue de parades,
Rachetant à regret ses élans rétrogrades,
Prête à sacrifier l'aurore de beaux jours,
Et prête à renier sa gloire : le Concours!

Mais vous le subirez, héros de coterie;
Vous subirez le siècle, il s'avance, il vous crie :
Encor quelques saisons, peut-être quelques ans,
On verra s'élargir vos cadres fainéants;
Vous-même on vous verra de vos mains suicides
Aux inutilités ouvrir les invalides;
Et, nommés pour cinq ans, vos professeurs nouveaux,
Jeunes, des longs progrès renouer les anneaux;
Vieux, aux étudiants que leur zèle interroge,
Accorder le bonnet ou refuser la toge;
Mais jamais revêtus de ce double pouvoir,
Jamais maîtres d'étude et juges du savoir.
Vous subirez encor, j'ai foi dans ma parole,
Dût de votre gousset s'échapper quelque obole,
Des collègues nombreux ou des adjoints payés,
Qui, d'un libre public librement défrayés,
Sauront, en lui rendant la science moins fière,
Combler un déficit et remplir une chaire.
Et les forums nouveaux, et les enseignements
Que Double promettait à nos départements [21],

Que votre jalousie accablait d'anathèmes,
Et qu'Orfila toisait de ses dédains suprêmes;
Les jurys d'examens de vos jurys tarés
Remplaçants électifs, oui vous les subirez,
Sinon de vos abus l'élève tiendra compte,
Et s'il ne peut en prendre une vengeance prompte,
La justice infaillible aux pas fermes et lents
Bientôt saura punir vos refus insolents;
Au glaive menaçant qu'un cheveu seul arrête,
Vous tenterez en vain d'arracher votre tête,
Et sur un sol où rien ne peut vous soutenir,
Votre chute imminente égaiera l'avenir.





NOTES

DE LA DEUXIÈME SATIRE.

1. Qu'on nous passe cet anachronisme; la satire sur l'*École* a paru bien avant l'*Orfilaïde*, mais la réimpression de cette satire, une de celles qui étaient épuisées, nous a permis de faire cet emprunt *à posteriori*. (Note du deuxième tirage de la première édition.)

2. L'École de chirurgie était alors à l'hôtel Saint-Côme, où se trouve aujourd'hui la Faculté de médecine.

3. C'est dans la rue de la Bucherie qu'était la Faculté de médecine.

4. Toutes les écoles furent fermées en 1793.

5. Loi du 14 frimaire an IV.

6. Décret du 17 mars 1808, art. 76.

7. Ordonnance du 29 février 1815, qui supprime le concours; le ministre signataire est M. Royer-Collard.

8. Ordonnance de dissolution de l'École (1822).

9. MM. Broussais et Magendie.

10. Nous ne jugeons ici ces messieurs que comme hommes de doctrine.

11. Historique; M. Broussais a bien des fois menacé l'École de son bâton en passant devant la porte, suivi d'une jeunesse enthousiaste.

12. Baillou, surnommé l'Hippocrate français.

13. Toute la fortune de M. Fouquier a pour base son mémoire sur la *noix vomique*.

14. *Traité des fièvres*, de M. Chomel, publié en 1823.

15. *Traité de la fièvre typhoïde* (1834); M. Chomel y a localisé toutes les fièvres dans les glandes de Peyer, après s'être montré l'adversaire de la localisation des fièvres dans son traité de 1823.

16. Pour de plus longs détails sur M. Orfila, voyez la cinquième satire.

17. M. Richerand était professeur de médecine opératoire; ses cours étaient fort peu suivis.

18. Le style des ouvrages de M. Richerand est correct et élégant.

19. Bordeu, célèbre médecin.

20. Daubenton, naturaliste renommé.

21. On peut voir dans la *Gazette des Hôpitaux* (1833-1834) quelle tempête l'École souleva au sein de l'Académie lorsqu'il fallut discuter la création de trois nouvelles écoles que M. Double, dans son projet de loi sur la réorganisation médicale, proposait d'établir dans nos principales villes. Jamais le scandale n'avait été poussé si loin. L'École voulait même forcer l'Académie à revenir sur son vote.



TROISIÈME SATIRE.

Pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!

(Boileau.)



L'ACADÉMIE.

Descendons des hauteurs de l'austère satire;
Prenons en badinant l'académique lyre,
Némésis; dans ces lieux de grotesque embarras
Le fouet sanglant et dur ne nous conviendrait pas.

Remplaçons-le plutôt par la vive férule ;
L'odieux est ici voisin du ridicule,
Et qu'on prenne la page ou tourne le verset,
Sur l'un s'écrit Mérat, sur l'autre Pariset....
Pariset, bel esprit et renommée étrange,
Du renard et de l'aigle indicible mélange,
Magma pétri d'orgueil et de simplicité,
La Fontaine de ruse et de dextérité;
Secrétaire imposé par un roi légitime,
Du cordon sanitaire opulente victime,
Ignare en Hippocrate et savant en pouvoir,
Et de tout corbillard Vicq-d'Azyr [1] à tiroir.

Qu'il était beau le jour où, l'esprit en balance,
D'Andral et de Chervin il calculait la chance [2] !
Mais lorsque sur son front *le funèbre écrivain*
Sentit comme un marteau tomber ce nom : Chervin !

Une affreuse pâleur trois fois sur son visage
De son jaune orangé dissipa le nuage;
Trois fois sur son fauteuil, qu'on aurait dû sceller,
Du poids de tout son corps on le vit chanceler.
Toujours sans passion, toujours inébranlable,
Face à face s'assied son rival redoutable;
Là, glorieux vainqueur de la contagion,
Sa force des combats attend l'occasion;
Tel on l'a vu jadis sur de lointains rivages
Dépenser sa fortune en longs pélerinages;
Tel, lorsqu'à son retour, de tous ses documents
Il court à l'Institut livrer les monuments,
L'Institut étonné, par un vote unanime,
Du grand prix Monthyon lui décerne la prime;
Tel, Barême nouveau, sa science répond
Aux calculs hasardés de Ségur-Dupeyron [3];
Tel enfin au retour de l'Espagne fiévreuse,
De Louis, de Trousseau campagne malheureuse,
L'arène médicale a soudain retenti
Des singularités d'un double démenti [4].

Ah! s'ils se répétaient, à notre Académie
Des contrastes pareils donneraient de la vie;
Peut-être verrait-on d'un chaleureux débat,
Grâce à quelques Chervin, se réfléchir l'éclat.
Que deviendrait alors notre vaine satire?
Trouvant dans Pariset tout l'esprit de l'empire,
L'ancienne Académie assise à ses côtés
Nous paraîtrait alors riche de pauvretés;
Témoin cette séance auguste et solennelle,
Où, prodiguant à flots sa louange éternelle,
Naguère il a sans fruit, sur un lourd piédestal,
Tenté de réchauffer les cendres de Portal [5];
Où l'obscur Renauldin, d'un ennui méritoire
A deux heures durant fait bâiller l'auditoire,
Et ressassant à froid de froids procès-verbaux,
En a d'un vain effort tourmenté les zéros!

Quels travaux, en effet, et quelle Académie!
Ombres des Mareschal et des La Peyronie [6],

Vous tous Louis, Faget, Foubert, Petit, Quesnay,
Garengeot et Ledran, Hévin et Duvernay [7],
De honte et de douleur voilez votre visage;
Voilà l'Académie à l'imposante image
Qu'à votre Académie on désigna pour sœur;
Où Portal vous élut à tous un successeur!
Choisissez donc vos fils en cet amas profane,
Bagneris, Bouvenot, Aulagnier, Moringlane,
Abraham, Bouriat, Geoffroy, Maret, Horeau,
Renoult, Guiart, Dizé, Mitouart, Gratereau!!!
De ces illustres noms au cliquetis étrange
Qui connaîtrait sans nous le bizarre mélange?
Soyez encor surpris qu'un cloaque pareil
Jamais n'ait vu briller un rayon de soleil?
Qui donc y porterait et le souffle et la vie?
Broussais, Guersant, Rayer, Serres et Magendie,
Dupuytren, Marjolin, Duméril, Récamier,
En laissent à loisir s'éteindre le foyer;
Et si quelques adjoints, d'un charitable zèle,
N'en faisaient au hasard jaillir une étincelle;

Au cerveau rétréci du fougueux Deslongchamps
Si Planche et Robiquet n'opposaient leur bon sens;
Si Bouillaud et Rochoux, brûlants d'indépendance,
A quarante ventrus n'imposaient le silence;
S'il fallait répéter du frêle Villermay
Les reproches jaloux qu'il adresse à Boullay;
S'il fallait signaler tout orateur maussade,
Et comprendre Castel, et traduire Salmade;
Au babil cadencé du riant Collineau
Opposer la faconde et le nerf de Velpeau;
Cet ennuyeux travail glacerait notre plume.
Il vaudrait mieux cent fois relire le volume
Dont notre Académie en dix ans de travail
Médita le fatras comme un épouvantail;
Ou, docile à compter sur l'ordre de lecture,
Des rapports d'Adelon composer sa pâture,
Et sur les bancs déserts, consumé de ferveur,
Attendre quinze mois un tour dit de faveur.
Il vaudrait mieux encor, famélique de gloire,
Sur leurs sujets de prix écrire un long mémoire;

Dût-on lutter tout seul, et remporter ces prix
Qu'ont dédaignés dix ans la province et Paris;
Dût-on, en lauréat de nouvelle fabrique,
Endosser, pour cueillir la palme académique,
Le costume brodé, le burlesque chapeau
Dont Marc a sans pitié travesti le Bureau [8].

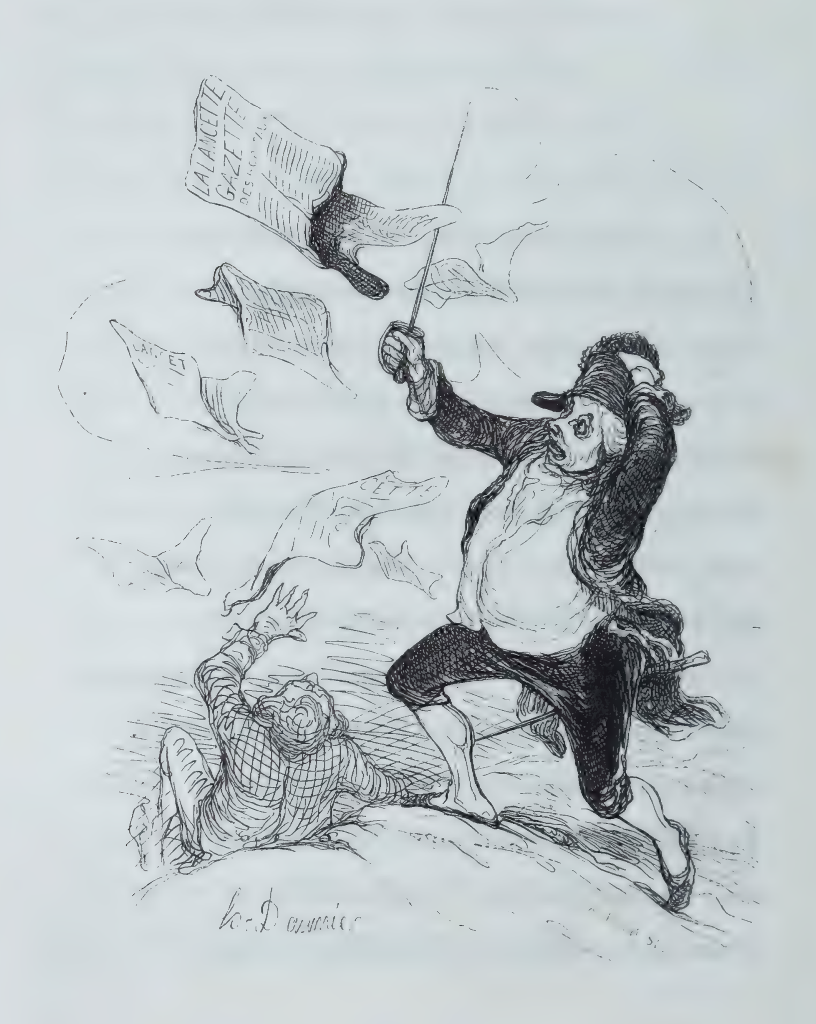
Toi qui n'as point appris de Baffos à te taire,
Des COMITÉS SECRETS divulguant le mystère,
Némésis, conte-nous par qui fut exhumé
Le ridicule frac, le tricorne emplumé :
« En costume vert-d'eau, des princes idolâtre,
Naguères chez son roi déjeûnait l'archiâtre [9];
Un fils de la maison, du surnom d'artichaut
En riant aux éclats l'apostrophe tout haut.
De ce mot malheureux l'indigeste épigramme
Trouble son déjeûner; il jure au fond de l'âme

De changer son costume; et chez Berchuz [10] d'un bond
S'en va désopiler son courroux vagabond.
Là, des dessins d'habits qu'à la hâte il ramasse
Il forme sous son bras une énorme liasse,
Et, ployant sous le faix, suant et sang et eau,
Au conseil qu'il préside [11] apporte son rouleau :
« Amis, lorsqu'au château le retour de l'année
« D'une royale main nous promet la poignée;
« Au sein des courtisans de cordons chamarrés,
« Irons-nous hasarder des pas mal assurés?
« Et, lisant le dédain sur toutes les figures,
« Par notre noir rapé provoquer les injures?
« Ah! pour qu'à l'avenir des huissiers mal appris
« Ne nous annoncent plus d'une voix de mépris,
« Des grands corps de l'état adoptant la coutume,
« Changeons plutôt cent fois de couleur, de costume;
« J'ai de quoi satisfaire à des vœux exigeants,
« Voyez : la forme est neuve et les prix engageants;
« Trompons des envieux la malice cruelle. »
Et du double rouleau détachant la ficelle,

Il déploie aux regards de son sizain d'amis
Les dessins que Berchuz dans ses mains a remis.

A cet amas confus d'or, d'argent et de soie,
Le conseil tout entier poussa des cris de joie;
Mérat en tressaillit, Renauldin en trembla;
L'ivresse se peignit dans les yeux d'Orfila;
Pariset, l'étreignant d'une accolade ardente,
Fit tomber sur sa joue une larme brûlante...
Mais, s'écria l'un d'eux, ayons garde aux sifflets :
Qui fera des journaux taire les quolibets?...
Les journaux, il est vrai, dit Marc d'un ton maussade,
Sont chose bien fâcheuse à la fois et bien fade;
Tout prête à moquerie à leur malignité;
La LANCETTE a surtout un ton bien effronté.
Mais vienne le tricorne et paraisse l'épée,
Et ma juste vengeance y serait bien trompée

Si je ne refoulais dans le gosier des sots
Le rire impertinent, les insolents propos.



Le frac fut adopté, sans peine on le devine :
Du costume telle est la burlesque origine;
Dès lors de l'archiâtre au magnifique habit
Les rires ont cessé de troubler l'appétit;
Plus de vert artichaut qui d'une bouche injuste
Fasse jaillir parfois une épigramme auguste;
La LANCETTE elle-même a perdu ses échos,
Et sous son édredon Marc digère en repos.

Mais un soin plus pressant désormais nous attire;
Il faut d'un trait plus vif armer notre satire;
Et sur ces immortels, et sans ordre et sans art,
Un instant, Némésis, promener ton regard.
Trois heures ont sonné; de l'enceinte déserte
Les bancs sont dégarnis : la séance est ouverte...
Pariset tousse et crache, et d'un ton sépulcral
Lit au milieu du bruit son long procès-verbal.

Épictète-Rochoux a nié l'éclectisme;
Castel pousse un cri : Mort au physiologisme!
Qu'il vive, dit Bouillaud; du bien qu'il fit surgir
Quand le monde applaudit, est-ce à nous de rougir?
Un murmure flatteur accueille ces paroles.

Mais, à d'autres acteurs créant de nouveaux rôles,
De rapports au hasard choisissons un trio.
Voici d'abord venir les pois-Frigerio,
Dont Gueneau le mystique, au cœur de sacristie,
Étale avec orgueil la polypharmacie:
Au rapporteur qui voit tomber sa motion
L'auteur montre en riant son *bill d'invention* [12].

Dans l'enceinte aussitôt éclate un nouveau schisme :
Maingault vient de jeter le gant au Magnétisme:

Il veut qu'on se prononce et dispute au carton
Le rapport que trois ans laissa dormir Husson,
Et que Dubois-d'Amiens de sa plume caustique
N'a livré qu'en lambeaux au choc académique.
Mais comment discuter? C'était bien entendu,
Dit Gueneau, ce rapport n'est qu'un compte-rendu [13].
Adelon applaudit, l'austère Husson lui-même
Accepte en rougissant ce bizarre baptême.
Aussi, pour notre part, dussions-nous désormais
Lire le mot RAPPORT écrit à la Landais [14],
Nous saurions qu'en dépit du malin Desgenettes,
Le mot rapport n'est bon qu'à mettre aux oubliettes;
Qu'il faut sans hésiter, laissant le texte écrit,
Abandonner la lettre et traduire l'esprit.

Cependant, escorté d'une triple éloquence [15],
Notre dernier rapport se déploie et s'avance;

La biscote au cri sec dont Mérat est fourni
S'y baptise à son tour du nom *pain-gricini ;*
De farine et d'œufs frais mélange comfortable
Que tout convalescent doit placer sur sa table.
Mérat en a mangé, chacun à l'unisson
Se hâte à dévorer ce que Mérat dit bon ;
Et, grâce au franc-manger de notre Académie,
La foule se dirige à la boulangerie.

Cet important travail à peine est terminé
Que par le président un signal est donné ;
Ministre du budget que Mérat dissémine,
Déjà de bancs en bancs Lamotte [16] s'achemine ;
Et chaque titulaire aux appétits gloutons
Pour prix de longs sommeils absorbe dix jetons.
Parfois l'adjoint honteux dans ses poches muettes
Sent tomber au hasard un Philippe à facettes ;

Mais ces rares faveurs à qui ne peut voter
Au prix de longs rapports se doivent acheter.
De l'altier Dupuytren qu'avec bonheur il charge,
Le successeur, Lisfranc, entre, sourit, émarge;
La parole irritante et le poing en arrêt,
Aux concours de l'École il descend à regret;
D'un ton impérieux reproche à sa patrie
Son injuste dédain pour la géométrie,
Et semble en appeler à l'univers surpris
D'un concours où l'intrigue a si souvent le prix.

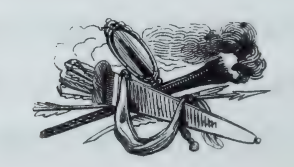
Ainsi qu'une Phryné surprise dans sa couche,
Double sourit plus loin des yeux et de la bouche;
Il rêve des succès, et se balance au bruit
Que ses derniers rapports dans le monde ont produit;
D'un avenir lointain envahissant les pages,
Sa gloire s'y dessine en nombreuses images;

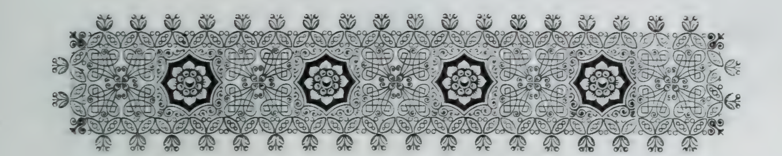
Et, soit qu'on organise en un monde nouveau
Le monde médical si rebelle au niveau;
Ou d'un autre fléau que craignant la furie
Tremble pour ses jetons une autre Académie;
Double, rapporteur-né qui chez nos fils vivra,
De rapports en rapports à jamais grandira.

Esquirol près de lui, vif d'esprit, de finesse,
Jetant sur le passé des yeux pleins de tristesse,
Et des choses d'en bas narguant les tourbillons,
De ses aliénés peint les illusions.
Ribes silencieux, écoute, anatomise
Quelque attrayant récit de l'aimable Parise;
Et l'accoucheur Évrat, dans les salons vanté,
De ses formes d'Hercule étale la beauté.
Roux, debout et pensif, médite des sutures;
De ses habiles doigts fait mouvoir les jointures;

Roux, en qui de tout temps tout fut agilité,
Et tout fut bonne foi, jusqu'à la vanité.
Là *Kaïnça*-François [17], à parole sucrée,
Serre en passant la main à Bally-*Cholladrée*.
Louis à la voix brusque, au lugubre regard,
De ses additions méditant le hasard,
Ote ou met des zéros, chiffre sa médecine,
Et Chomel applaudit de sa voix pateline.
Cornac au franc parler, au raide jugement,
En vain cherche à convaincre Adelon-réglement.
Comme un ange de mort pleurant sa déchéance,
Richerand, furieux, brille par son absence [18].
Desgenette à Percy paie un tribut sacré;
Il l'appelle grand homme et sourit à Larrey;
Larrey, fils de l'empire, immobile de grâce,
Qu'en ondoyans replis sa chevelure enchâsse.
Sanson, d'un air distrait, se demande tout bas,
Par quel destin jaloux et qu'il ne comprend pas,
Sa TAILLE [19] que la France injustement oublie
Dans les mains de Vacca l'illustre en Italie.

Dirai-je pour finir le sémillant Itard,
Le superbe Delens, Démosthènes-Nacquart,
Capuron l'incisif, Villeneuve le sage
Dont un dernier concours fit saillir le courage [20];
Deneux révélateur du mensonge officiel [21],
D'Orfila, de Guizot cauchemar éternel!
Dubois père, qui prend l'intrigue pour la gloire;
Dubois fils tout meurtri de sa grande victoire;
Moreau de souvenirs artiste consommé,
Des plus minces débats aminci résumé!
Est-ce assez, Némésis? Oui, si je ne m'abuse.
Mais si de quelque oubli pourtant on nous accuse,
Toujours prête à tracer de caustiques portraits,
Dans ton prudent carquois garde encor quelques traits.





NOTES

DE LA TROISIÈME SATIRE.

1. Vicq-d'Azyr était secrétaire et orateur de l'ancienne Société royale de médecine.

2. Il s'agissait de l'élection comme titulaire à l'Académie de médecine; M. Andral était déjà membre-adjoint. Le parti contagioniste jetait feu et flammes contre M. Chervin.

3. M. Chervin a répondu victorieusement aux chiffres et aux arguments de ce partisan officiel des quarantaines.

4. A la suite de leur mission en Espagne pour observer la fièvre jaune, MM. Louis et Trousseau, unis d'abord contre M. Chervin, forcés par les

publications de ce dernier, finirent par se donner mutuellement des démentis. En cela M. Trousseau eut au moins le mérite de la franchise.

5. M. Pariset venait de prononcer l'éloge de Portal dans une séance publique de l'Académie de médecine.

6. Fondateurs de l'ancienne Académie de chirurgie.

7. Membres de l'ancienne Académie de chirurgie.

8. Le *Bureau* de l'Académie de médecine; les trois membres qui le composent étaient en costume dans la dernière séance.

9. Nom donne dans quelques cours du nord au premier médecin du roi. Tout est historique dans l'anecdote du costume.

10. Célèbre tailleur.

11. Le conseil d'administration; M. Marc, à cette époque, était président de l'Académie. La mort l'a enlevé depuis; ce n'était pas une raison pour priver Némésis d'une plaisante anecdote.

12. Les pois à cautères de M. Frigerio se composent d'une quinzaine de substances; il a pris depuis un brevet d'invention.

13. Historique.

14. Auteur du *Dictionnaire des Dictionnaires*, dont chaque livraison porte en tête une lettre d'une grandeur démesurée.

15. On nomme ordinairement trois commissaires pour tout rapport.

16. Garçon de bureau de l'Académie.

17. M. François a vanté la Kainça contre le choléra, que M. Bally a proposé d'appeler *Cholladrée*.

18. M. Richerand n'avait pas reparu à l'Académie depuis la nomination, par ordonnance, de M. Pariset à la place de secrétaire-perpétuel.

19. Taille recto-vésicale

20. Concours pour la chaire d'accouchement où M. P. Dubois a eu pour lui la majorité du jury et les sifflets de l'auditoire.

21. MM. Orfila et Guizot ont répondu à M. Deneux réclamant sa place à l'École, qu'elle avait appartenu à M. Pelletan père ; or, M. Pelletan était mort un an auparavant ! ! !



QUATRIÈME SATIRE.

Quæque ipse miserrima vidi.

VIRG.



SOUVENIRS DU CHOLÉRA-MORBUS.

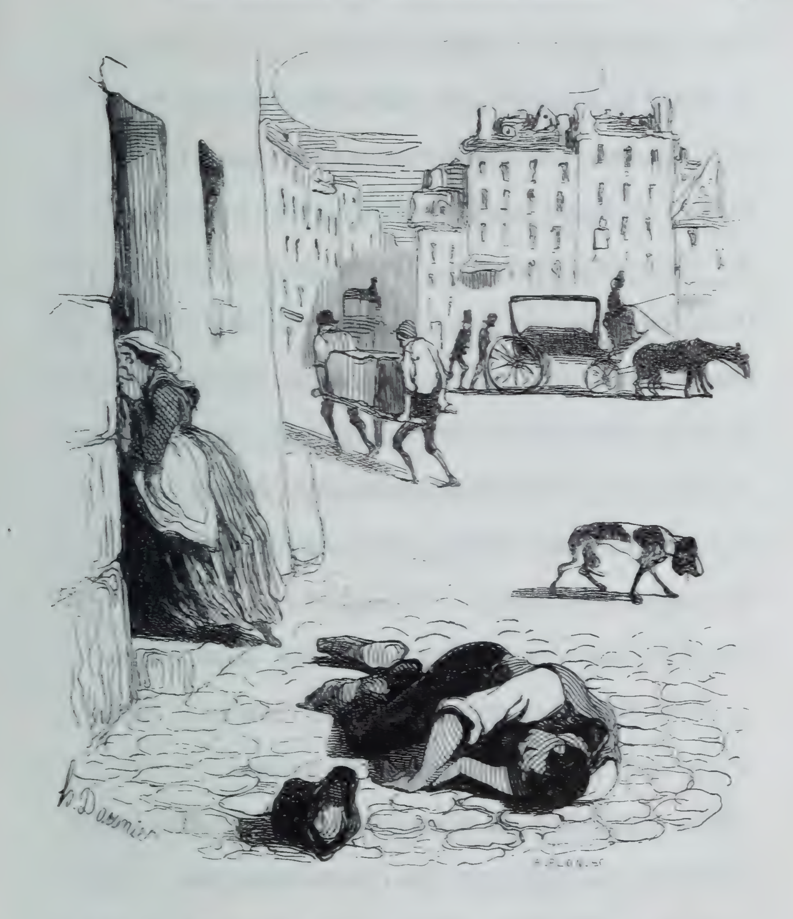
A quel temps de douleur vais-je, hélas! m'inspirer!
Du deuil universel je me sens pénétrer;
Et sensible à ma voix, émue à mes alarmes,
Némésis elle-même a répandu des larmes.

Comment ne pas pleurer dans nos murs consternés,
Sur vingt mille habitants en vingt jours moissonnés,
Sur ces tristes débris d'immenses hécatombes,
Sur ces monceaux de morts dont regorgent nos tombes?
Médecins, dans mon cœur saisi d'un saint respect,
Mon sang vivifié tressaille à votre aspect;
Vous pour qui le public s'est fait une habitude
Du dédain, de l'injure et de l'ingratitude;
Nuit et jour au chevet d'un malade expirant,
Humant du choléra le souffle dévorant,
On vous vit défier sa menaçante approche;
Bayards incuirassés, sans peur et sans reproche,
Par votre dévoûment et votre autorité
Vous avez rassuré le peuple épouvanté.
Prompts à jeter vos corps en gage de bataille,
Vous n'aviez pas alors l'espoir d'une médaille,
Dont les dix francs de bronze ont honoré plus tard
La prudence gantée et le zèle en retard;
Tandis qu'on la refuse à l'homme à main hardie
Qui dans nos hôpitaux interrogea la vie,

Interrogea la mort; qui du soir au matin
Courbé sur le scalpel, d'un désordre intestin,
Ardent à corriger sa science fautive,
Cherchait dans le trépas la trace fugitive.

Aux sables africains l'Osmanlis qui se perd
Détrousserait plutôt l'Arabe du désert,
Qu'on ne pourrait t'atteindre en tes métamorphoses,
Titan insidieux, Protée aux mille poses.
Ardent à dévorer un nouvel horizon
Ta bouche impatiente écume de poison;
Moscou tombe; et Berlin et Pétersbourg et Vienne
Se débattent mourants sous ta griffe d'hyène;
Londres t'a reconnu pour le dieu du trépas.
Partout en liberté voyant errer tes pas,
Quand l'Europe succombe au venin qui la tue,
Que des aigles du nord l'audace est abattue,

Un Moreau de Jonnès dont le front soucieux
N'oserait affronter ton regard furieux,
Voudrait sur un torrent à cascade emportée
D'une débile main bâtir une jetée;
Emprisonner sans fin dans un étroit *cordon* [1]
Le coursier indompté qui court à l'abandon,
Et séquestrant Paris d'une immense ruine,
Purger au lazaret la vengeance divine!
Hélas! de quel espoir se berce l'insensé!
A travers lazarets et cordons élancé,
Transporté par les vents sur l'aile des nuages,
Le monstre tôt ou tard nous gardait ses ravages.
Paris épouvanté l'aperçut un matin;
Au feu de ses regards il comprit son destin.
Tel aux sombres forêts de Siam, du Bengale,
Le tigre à l'œil ardent, à la marche inégale,
Rampe et se dissimule, et d'un rapide bond
Écrase en retombant l'Indien vagabond;
Le boa constrictor de son souffle homicide
Aspire et glace ainsi la colombe timide.



Ah! sans l'heureux secours des mille démentis [2]!
Contre tous les Jonnès de tous côtés partis,
Une heure de soupçon, de doute ou de silence
Eût centuplé du mal l'horrible violence.

Paris, galvanisé de rapides terreurs,
De la triste Marseille effaçait les horreurs.
Là le fils sans pitié déserte son vieux père [3];
La fille au lit de mort appelle en vain sa mère;
On voit époux, parents, d'un mutuel effroi
De la nature en deuil méconnaître la loi;
Fuir le seuil où la peste, impalpable Protée,
Dans les plis d'un manteau de mer en mer portée,
Et débarquant d'Asie au centre d'un turban,
Se cache sous un nœud, glisse sous un ruban;
Où toujours en émoi, l'œil hagard et farouche,
L'homme sain ose à peine approcher de sa bouche
Le mets simple et grossier qu'une innocente main
A son insu peut-être a frappé de venin!
A-t-on vu dans Paris nos grèves encombrées
De corps putréfiés dont les chairs dévorées
Sous des milliers de vers s'agitent en tout sens
Et de leurs soubresauts font frémir les passants [4]!
A-t-on vu des mourants avant la sépulture
De leurs chiens affamés devenir la pâture [5];

Et d'horribles filets, du fleuve aux cent détours
Ont-ils dû de nos temps débarrasser le cours [6] !
Repoussons loin de nous une affreuse croyance :
De ces scènes d'effroi délivrons notre France ;
Peuples, éclairez-vous ; que tous les imposteurs,
Que tous les ignorants à présages menteurs
Sachent à l'avenir ou s'instruire ou se taire ;
Chervin, par sa constance active et salutaire,
A travaillé trente ans à corriger la loi ;
Et martyr de sa cause a changé notre foi [7].

Cependant du fléau qui grandit et s'élance,
A peine un vague bruit a trahi la présence,
Que d'échos en échos ce bruit vague emporté
Frappe et soulève au loin le peuple épouvanté.
Mais, eût dit autrefois l'homme à riche demeure,
Que dans son abandon le pauvre vive ou meure,

Qu'importe! sans admettre un seul jour de retard,
Fuyons VITE, allons LOIN, et revenons bien TARD [8]!
De nos jours la fortune est d'un meilleur exemple,
Et la peur, à Paris, n'a point trouvé de temple;
Que d'hommes généreux peuvent être cités!
Survivant aux périls qu'ils n'ont point désertés,
Les noms des médecins m'arrivent par centaines,
Et de leur dévoûment mes pages seraient pleines.
Je me tais malgré moi... puis-je les nommer tous!

En ces jours malheureux a brillé parmi nous,
Au premier rang brillé notre ardente jeunesse,
Tel dont la pauvreté refuse avec noblesse
Le prix de son danger, le prix de sa sueur;
Ne trouve pas son nom inscrit au *Moniteur!*
Oui, dans le *Moniteur* sont omis par centaines
Tous les étudiants à vertus surhumaines,

Qui dans les hôpitaux par leur zèle appelés,
Au char de la douleur nuit et jour attelés,
Fiers de leur dévoûment, ignorants des intrigues,
De ces jours désastreux n'ont eu que les fatigues;
Généreux jeunes gens, Belzunces de Paris,
Du courage civil vous méritiez le prix ;
De nos jours cependant notre France oublieuse
Ne pouvait vous promettre une mort glorieuse ;
Dans un lointain village où pour prix de vos soins
Vous alliez succomber sans gloire et sans témoins,
Loin de tous vos parents, votre obscure poussière
N'avait pour reposer qu'un obscur cimetière.
Point d'honneur, de ruban, d'éloge d'apparat;
Morts ou prêts à mourir pour un pays ingrat,
En tisons de discorde, en officiers d'émeute [9],
Gisquet reconnaissant vous désigne à sa meute;
Gisquet qui de rancune et de zèle niais,
Pourvoyeur acharné des haines du palais,
Du mot d'empoisonneur a sali nos murailles [10]
Et trempé dans le sang ses honteuses médailles;

Des plus anciens édits exhumant le poison,
En juin il nous ordonne à tous la trahison [11];
Insensé, penses-tu fatiguer de ta haine
Nos Gervais, nos Tessier, nos Berryer-Desfontaine;
Dans tes vastes caveaux enfermés en détail,
Ils y retrouveront Carrel, Marrast, Raspail.

Ainsi furent omis en ces capitulaires
Les noms long-temps connus des docteurs militaires;
Avec Cornac, Poirson, Broussais fils rejeté,
Vit à peine son père au *Moniteur* cité!

Dirai-je du pouvoir toutes les injustices!
Trois journaux ont rendu de signalés services [12];
Dans tous les hôpitaux leurs zélés rédacteurs
Ont recueilli les faits dont manquaient les lecteurs.

Ils ont six mois durant en face de la France
D'un fatigant labeur triplé la tâche immense;
Et trois fois la semaine à de nombreux *bureaux* [13]
Gratuitement transmis d'onéreux numéros.
Cependant la médaille à figure bronzée
Par un pouvoir jaloux leur sera refusée;
Heureux que ce dédain inconcevable encor
Leur vaille à l'Institut une médaille d'or!

Et tous les infirmiers aux pénibles journées,
Oublieux de la peine, oublieux des années,
Dont l'immonde sueur trempait les cheveux gris
Et ruisselait à flots sur leurs flancs amaigris;
De tous nos carrefours assiégeant les demeures,
Qui la bière à la main ont travaillé vingt heures;
Qui vingt heures durant d'une eau froide altérés,
Dévoraient un pain noir... les a-t-on décorés?

Et ces femmes enfin de mémoire pieuse
Dont on connaît l'ardeur noble et religieuse,
Qui sur pied nuit et jour ont dévoué leur main
Aux fatigues du corps, aux dégoûts du bassin;
Cette sœur d'hôpital, sourde à toute prière,
Qui couronna si bien sa sublime carrière,
Jura d'être fidèle au poste du devoir,
Qu'on emporta mourante et qui mourut le soir [14]...
Cette femme de bien, ce martyr qui succombe,
De ce bronze en médaille a-t-on paré sa tombe?
Ou du peuple en émoi ce bronze est-il transmis
Pour payer des valets, honorer des commis?

Avec moins de rigueur, avec moins d'injustices
Le pouvoir a du moins payé d'autres services,
Et votre ruban rouge était de bon aloi,
Sandras, Londe, Allibert, Dalmas, Boismont et Foy [15];

Varsovie applaudit à votre récompense.
Mais où trouveront-ils de la reconnaissance,
Vos frères de voyage au déplorable sort,
Jacques et Legallois dont vous pleurez la mort?
Dance, pauvre et modeste, ardent à la tranchée,
A vu d'un trait pareil sa carrière tranchée;
Leroux, jeune de cœur, de près d'un siècle vieux,
A payé son tribut au trépas envieux;
Potain au sein de Metz, à Palaiseau Morère,
Et tant d'autres encor dont la mémoire est chère,
A l'œuvre ont succombé... Leurs fils déshérités,
Que la Grèce eût jadis noblement adoptés,
Après cinq ans d'étude et de dur sacrifice
Paîront ou leur patente ou leur droit d'exercice!...

Ah! cent fois plus heureux dans leur hardi trépas,
Les guerriers dont la gloire a marqué tous les pas;

A leur noble courage applaudit la patrie,
Et pour eux les échos n'ont point de raillerie.
Vous donc, qui quelquefois d'un langage moqueur
Attristez notre esprit et froissez notre cœur,
Du courage passif, de la vertu civile
Croyez-vous avoir fait l'apprentissage utile,
Connu tous nos dangers, non moins que nos douleurs,
Et d'une épidémie appris tous les malheurs?
Descendez avec moi sur le champ de bataille,
Hommes froids et légers, vous dont l'esprit nous raille;
Venez, des hôpitaux en ces jours désolés
Les plus tristes secrets vous seront dévoilés;
On ouvre devant vous leurs catacombes pleines :
Tous les cadavres bleus entassés par centaines,
Côte à côte alignés dans un obscur réduit,
C'est du monstre en travail l'ouvrage d'une nuit.
Oh! si transi de froid sur ces humides dalles,
De nos pestiférés vous demandez les salles;
Sur chacun des degrés du pesant escalier,
De morts et de mourants effrayant espalier,

Vous heurtez plein d'effroi les brancards qui se pressent.
Sur vos flancs malgré vous vos deux poumons s'oppressent
A voir ces lits mouvants dix fois par jour salis,
Qui dix fois sous vos yeux sont vidés et remplis.
Quel désastre et quel deuil! ah! d'y marquer sa place,
La mort, l'avide mort elle-même se lasse!!!

Voyez ce malheureux courbé sur son baquet,
Les yeux caves, vitrés, s'épuiser en hoquet;
Cet autre sans repos pousser des cris terribles;
Sur lui-même tordu par des crampes horribles,
Ses muscles contractés d'un affreux tétanos
Sur son lit ébranlé font craquer tous ses os.
De cette masse d'eau qu'il vient de boire toute,
Son rein ne reçoit pas, ne rend pas une goutte;
Et vous n'entendez plus, au pied du lit placé,
Un mot de cette voix dont le timbre est cassé.

Approchez, approchez, de cette bouche humaine
Recevez sur vos mains la haletante haleine;
Ah! que de ses poumons l'air qui s'échappe est froid;
Que sa langue est visqueuse et glace votre doigt!
Froissez donc une peau de violet fardée
Et qui garde les plis dont vous l'avez ridée;
Et cherchez vainement dans un poignet perclus
Une artère qui fuit, un pouls qui ne bat plus.
Tout en lui tout est froid, chez ce mort qui respire,
La chaleur bienfaisante a perdu son empire,
Et quand il fait revivre un corps ainsi formé
Dieu d'un souffle nouveau doit l'avoir animé.

Telle est du choléra la rage épidémique;
Encor, s'il se bornait à ce choc électrique;
En un jour, en une heure, en un instant broyé,
Heureux l'infortuné qu'il aurait foudroyé :

Mais à peine a fini la période algide,
Revêtant quelquefois un aspect typhoïde
La fièvre vient user ces membres affaissés,
Brûler ces intestins que le froid a glacés.
Le cerveau qui s'engorge, en sa triste impuissance
D'un sang noir et sans vie a trahi la présence.
Le cœur embarrassé de ce sang épaissi,
Qu'un poumon fatigué lui reporte noirci,
S'épuise à le chasser dans une aorte inerte,
Et du sérum qui fuit répare mal la perte.
De la double paupière, aux voiles chassieux,
Les bords agglutinés obscurcissent les yeux;
Une poussière sèche encombre les narines,
Le vase se remplit de bourbeuses urines,
Le délire bientôt, présage de la mort,
Égare les esprits d'un funeste transport;
Et le malade enfin, couvert de pétéchies,
Meurt les yeux convulsés et les jambes raidies.
D'autres éteints d'abord ne se réchauffent plus;
Victimes sans repos d'un effroyable flux,

Leur sang jadis coulant est devenu solide,
Et de tout son sérum leur corps est resté vide.
Cet autre par l'espoir est tout-à-coup bercé;
Dans ses muscles oisifs les crampes ont cessé;
Son intestin tranquille un instant se repose;
Le calme qu'il éprouve à dormir le dispose;
Sur son triste oreiller souriant il s'endort;
Triste et fatal repos : ce calme, c'est la mort.

Si la mort ainsi trompe et fascine sa proie,
La tue avec lenteur, plus souvent la foudroie,
De ses caprices vains vous étonnerez-vous?
Adulte, enfant, vieillard, tout tombe sous ses coups.
Femme, as-tu mérité sa vengeance cruelle?
Qu'un faible enfant se pende à ta fraîche mamelle,
Ou qu'en ton jeune sein brûlant d'un premier feu
Doive grandir neuf mois l'espoir d'un double vœu;

Que de ton sang vieilli, dont Dieu change la course,
Dans tes flancs desséchés l'âge ait tari la source;
Tu meurs, ô désespoir! et ton fils survivra.
Voilà bien, dans ses jeux, l'horrible choléra!
D'un double bourg bâti sur un double rivage
Il sauve la moitié, le reste, il le ravage;
Le chien erre sans crainte au sein de la cité,
Et dans nos champs déserts le lièvre est respecté;
Mais en nos basses cours périt le porc immonde;
La vache même expire et la poule succombe [16].

De ces tristes hasards demandez la raison,
Et dans de froids débris cherchez donc un poison?
Livide, traversé de veines sinueuses,
Le cadavre est couvert d'ecchymoses vineuses;
Le froid qui l'a tué l'empêche de pourrir,
Et dispute à la mort un corps qu'il fit mourir.

Ouvrons un intestin : de nombreux follicules
Isolés, agminés, unis en pellicules,
Lui donnent, à travers des carreaux lumineux,
La rudesse et l'aspect de la peau d'un galeux [17].
Des reins, des intestins sort un sérum blanchâtre;
Au cerveau coule à peine un peu de sang noirâtre;
La vessie est vidée, on la comprime en vain;
Un sang noir, écumeux, engorge un poumon sain.
Au foie un sang noirci noircit parfois la bile;
Le cœur à ses caillots laisse un chemin facile,
Et la moelle élastique a plus de densité.
Et tout reçoit le choc et rien ne l'a porté.

Du monstre cependant le bras souillé de crimes
Laisse échapper parfois quelques rares victimes,
Et la nature et l'art n'ont pas failli toujours.
Plaignez le malheureux dont on sauva les jours :

Sur ses genoux raidis son corps vacille et vibre;
Il ne garde qu'à peine un tremblant équilibre;
Et dans toute saison thermomètre assuré,
De la chaleur, du froid, marque chaque degré.
Reçoit des éléments la secousse rapide,
Et souffre d'un temps sec, souffre d'un ciel humide.
Comme son corps, hélas! son moral a faibli;
A toute émotion le visage pâli,
De son courage ardent, de son antique zèle
Une ombre, un rien détruit la mourante étincelle.
Au bruit le plus léger qu'au loin il entendra,
Il tremble, et croit partout revoir le choléra.
Dans son cerveau durci la pensée est étreinte;
L'amitié dans son cœur n'est qu'une flamme éteinte;
En vain l'amour l'appelle à de joyeux plaisirs.
Ses esprits détendus ont glacé ses désirs.
Trop heureux si le temps, ce médecin sublime,
Apporte un peu de calme au trouble qui l'opprime!
Et vous affronteriez un visiteur pareil!....
Non, non, n'espérez rien du monstre à son réveil;

Il se rit de vos soins, joue avec votre vie.
Irez-vous l'àbreuver du punch de Magendie[18],
Ou comme Récamier, d'une glaciale eau
Inonder et crisper les pores de sa peau!
Qu'importe avec Breschet que le malade sue,
Que Broussais l'abandonne à l'avide sangsue;
Qu'on humecte à longs traits son estomac ardent,
Ou lentement promène un citron sous sa dent!
Pour mieux le réchauffer, que votre main lassée
Éraille de son corps la dépouille glacée;
Ou de Petit enfin que le brûlant endos
D'un fer incandescent ait sillonné son dos!

De ces nobles essais nous gardons la mémoire;
Mais de l'épidémie avouant la victoire,
De moyens plus certains et d'un bras plus puissant
Prévenons à jamais son retour menaçant.

Au spirale élargi sur son pivot immense,
Aux pas qu'il marque à peine au midi de la France,
A sa fuite vers Arle, à son retour soudain,
Tout nous fait redouter ce terrible voisin.
Deux fois il ravagea l'océan britannique;
Il vient de visiter l'une et l'autre Amérique;
L'Espagne en a gémi dans ses brûlants climats
Où la pluie et la foudre ont précédé ses pas.
Empêche donc, grand Dieu, que d'un nouveau caprice
Le monstre nous revienne, et de nouveau franchisse
Les monts aux froids sommets, rempart trop impuissant
D'où comme une avalanche il grossit et descend.

Pour nous en délivrer assainissons nos villes;
Préparons à nos fils de salubres asiles;
Que l'ouvrier paisible à son repas du soir
Près d'une table saine enfin puisse s'asseoir.

Que de notre budget les dépenses accrues
Servent à déployer, à nettoyer nos rues;
Et vidons au plus tôt les cloaques infects,
Égoûts déshonorants, réceptacles abjects;
Les infectants foyers de la Mortellerie [19].
Guerre, guerre surtout à chaque hôtellerie;
Là, trente vagabonds de vermine rongés,
Sur un lit dégradant pêle-mêle rangés,
De leur hideux savoir déployant l'artifice,
S'instruisent dans le vol et s'infusent le vice.
Que l'impôt immoral perçu sur nos Phrynés
Serve au moins à sauver quelques infortunés;
De vos lâches agents que les conseils perfides
Cessent de les grouper dans vos prisons avides;
Point d'humides guichets, point de cachots affreux;
L'homme sans liberté n'est que trop malheureux.
Cessez de transformer de votre main pesante
En poison destructeur une liqueur puissante,
Des griffes de l'octroi délivrez le raisin;
On ne s'enivre plus quand on boit un bon vin.

Calmez, calmez aussi les haines politiques
Que nourrit le dégoût de vos terreurs paniques.
Ne vous irritez plus d'un cri de liberté :
Écoutez la justice, aimez l'humanité.
Nous, peuples, liguons-nous, mais par des ligues saintes;
Nos gouvernants alors respecteront nos plaintes;
L'abondance et la paix tûront le choléra ;
Venez donc, AIDONS-NOUS, LE CIEL NOUS AIDERA.





NOTES

DE LA QUATRIÈME SATIRE.

1. M. Moreau de Jonnès, partisan déclaré de la contagion, aurait voulu que l'on entourât Paris et la France de cordons sanitaires.

2. Les médecins des hôpitaux de Paris, dans le but de rassurer la population, autant que dominés par le désir de rendre hommage à la vérité, publièrent, dans les premiers jours d'avril 1832, une déclaration dans laquelle ils se prononçaient ouvertement contre l'idée de la contagion; cette déclaration produisit le meilleur effet et prévint l'abandon des malades.

3. Voir pour tous ces détails, qui sont de la plus grande exactitude, les pièces historiques sur la peste de Marseille de 1720. (Journal de Pichatty, tome Ier, page 78.)

4. « Sur *la Tourette* sont étendus depuis plus de trois semaines mille cadavres qui s'entretouchent... Ces cadavres n'ont plus aucune forme humaine... On dirait que tous leurs membres remuent, par le mouvement qu'y donnent les vers qui travaillent à les détacher.» (Pichatty, tome Ier, p. 59.)

5. *Peste de Marseille*, etc., par Papon, tome Ier, page 269.

6. Les prud'hommes furent tenus de traîner hors du port des milliers de cadavres de chiens, au moyen de tirasses de filets. (Pichatty, p. 98.)

7. En juillet 1831, le choléra ravageant le littoral de la Baltique, M. Chervin proposa au ministre de l'intérieur des expériences avec les hardes infectées des cholériques, offrant de se soumettre le premier à toutes les épreuves. (Voir *Gazette des Hôpitaux*, juillet 1831.)

8. Cede *citò*, *longinquus* abi, *serusque* reverte. Les Italiens appellent cela les pilules aux trois adverbes.

9. Discours de M. Guizot à la chambre lors de la discussion sur la convenance d'établir une école de médecine à Lyon. Il traitait les élèves de tisons de discorde, et disait qu'il ne voulait pas envoyer à Lyon des officiers d'émeute.

10. Proclamation; avril 1832. On n'a pas oublié les massacres de quelques malheureux pris pour des empoisonneurs; les médecins eux-mêmes ne furent pas à l'abri des attaques.

11. M. Gisquet a eu aussi le mérite de ressusciter l'ordonnance ou édit de 1666, qui ordonne aux médecins de dénoncer les blessés qu'ils auraient été appelés à soigner. Cette ordonnance, contre laquelle la *Gazette des Hôpitaux* fut la première à protester avec énergie, tomba sous le poids de l'indignation publique.

12. *Journal hebdomadaire*, *Gazette médicale*, *Gazette des Hôpitaux* (*Lancette*). Rédacteurs, MM Bouillaud, J. Guérin, Fabre. La *Gazette des Hôpitaux* a paru jusqu'à six fois par semaine; j'en étais alors le seul rédacteur, tous les médecins et tous les élèves étant occupés ou dans les hôpitaux, ou dans les environs de Paris, ou dans les bureaux de secours. Cette triple exclusion d'une récompense civique a été d'autant plus honteuse pour le pouvoir, qu'elle a été *tout-à-fait volontaire*. Les trois noms ont été biffés par ordre.

13. Je veux parler des *Bureaux de secours*.

14. La sœur Sainte-Marie, à l'Hôtel-Dieu.

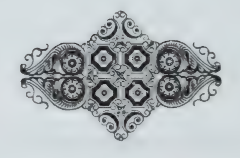
15. Tous les médecins qui sont allés étudier le choléra en Pologne n'ont pas été également récompensés ; c'est sans doute par un oubli pareil à ceux que nous avons signalés que MM. Malgaigne et Sédillot n'ont pas été placés sur la même ligne.

16. Voir, à ce sujet, les articles de la *Gazette des Hôpitaux*.

17. MM. Serres et Nonat, dans le Mémoire qu'ils ont publié sur ce sujet, comparent, pour l'aspect, l'intestin à la peau d'un galeux.

18. Ceci n'est pas une critique des moyens employés, mais un aveu de leur impuissance dans la plupart des cas graves.

19. La rue de la Mortellerie a fourni les premiers et les plus nombreux malades gravement atteints du choléra, et la mortalité a été très-considérable dans les maisons garnies où se logent en masse les ouvriers.



CINQUIÈME SATIRE.

Fouettons d'un vers sanglant ces grands hommes du jour.

GILBERT.



M. ORFILA.

A toi, fils adoptif, adepte énergumène
Des frelons couronnés de la grande semaine,
Qui dans le Luxembourg au solitaire seuil
A côté de Thénard enviais un fauteuil;
Exotique Amphyon, que ta voix cadencée
De Némésis ardente apaise la pensée;
Contrains-la désormais d'éteindre ses flambeaux,
De ses serpents à dard assouplis les anneaux,

Et des ongles crochus dont on arma sa griffe
Dépouille hardiment son terrible hippogriffe.
Avec ardeur déjà ton lyrique démon



Recommence les chants qui charmaient Vaudemon[1];
A l'orchestre bruyant artistement se mêle
De son magique éclat ta voix de Philomèle;
Et de ton frais gosier dont le timbre éclairci
Se marie en dièze aux échos de Passy,
Sur mille tons divers l'harmonie opportune
De bémol en bémol assure ta fortune;
Viens, Némésis attend, viens, Orfila, suis-moi;
Viens, mon arc est tendu, ma flèche part : A toi.

Ah! quand de ton retour nourrissant l'espérance,
Ton pays t'envoyait aux écoles de France,
De l'art des Berthollet te montrait le foyer,
Et dit : Sous Vauquelin tu vas étudier,
Cultiver avec soin sa bienveillance amie,
Et changer tout mon or en savante chimie,
Pensait-on que livrée aux chances du destin
L'École un jour pour toi chasserait Vauquelin[2]!

Onze ans, souple et modeste, en des travaux faciles
Dépensant avec art des talents mercantiles,
Sans génie, il est vrai, mais d'audace animé,
Tu moissonnas un grain habilement semé;
T'ai-je alors demandé la secrète influence
Qui vers la Faculté tournait ton espérance,
Et comment tu rompis le lyrique lien
Dont faillit t'enchaîner le cyrque italien;
Quel alliage enfin, quel vernis de fabrique
D'un momus de salons fit un scribe chimique?

Ah! puisse un médecin au portique sacré,
A pied et sans appui modestement entré,
Auréoler son front et d'honneurs et de gloire;
J'applaudis hautement à sa noble victoire,
Et ne m'informe point, enviant son pavois,
Si l'accent étranger perce encor dans sa voix.

Mais toi, toi, qu'as-tu fait, et quelle œuvre sublime
De l'univers savant te mérita l'estime?
Réponds, qui t'a valu d'étourdissants succès?...
Faut-il en peu de mots instruire ton procès,
Et, Sisyphe nouveau, de mon juste reproche
Jusqu'en ta Faculté te clouer sur la roche?

Soit que sous les ciseaux dont tu l'as déchiré
Hurle péniblement Thénard défiguré;
Soit qu'avec Barruel d'un sang de femme ou d'homme
Tu penses en flairant distinguer un atôme,
Tandis qu'à tous les yeux un linge desséché,
De garance rougi, d'albumine taché,
Essayé par l'acide, à s'y tromper simule
Le sang que tu voudrais répandre sans scrupule;
Soit enfin que, du fond de ton gousset hautain,
Où tu fais résonner un opime butin,

A Raspail sans argent en tes paris frivoles
Pour gage de combat tu jettes tes pistoles;
Je ris du souvenir de tes airs glorieux.
Ah! pour neutraliser l'acide arsénieux [3],
Grâces à Lesueur, ton éloquent beau-frère,
Ce Vaugelas nouveau, si fort sur la grammaire [4],
A Bunzen, à Lassaigne espères-tu ravir
L'antidote hydraté dont il faut se servir?
Mais on a discuté ta douteuse victoire;
D'un fleuron parasite on dépouille ta gloire;
Et Rose effarouché, que tu trichais au jeu,
Sans craindre un démenti reprend son pot-au-feu [5].
On arrache en riant à ton creuset superbe
L'arsenic qu'en nos os a découvert Couerbe,
Et l'on se tient ensuite à qui rira plus fort,
Lorsque, singe qui prend pour un nom d'homme un port,
De notre Faculté le doyen autocrate
Change Takénius en client d'Hippocrate,
Des veines d'un malade aspire sans raison
Comme d'un robinet le sang et le poison,

Signale chaque erreur comme une découverte,
Et fait du corps humain une cornue inerte ;
Et puis, sans se douter qu'en un sol sablonneux
L'arsenic délayé filtre et pénètre mieux,
Prononce, dût-il faire une double victime,
Qu'un cadavre enfoui l'a reçu par un crime [6];
Orfila le savant fait du doute un devoir,
L'ignorance toujours a foi dans son savoir;
Mais elle trouve aussi de vigoureux athlètes,
Toujours prêts à sonner ses honteuses défaites,
Et qui lui font rêver comme un épouvantail
Couerbe ou Rognetta, la *Lancette* ou Raspail.

T'ai-je encor rappelé que parfois dans tes songes
L'espoir t'enveloppait de ses riants mensonges;
Que des Landré-Beauvais, des Cayol, des Laennec,
L'influence jadis eût reçu quelque échec,

Si Frayssinous, Corbière, en leur humeur vandale,
Eussent, redoutant moins les éclats du scandale,
Osé comme doyen préférer sans danger
A des dévots Français un dévot étranger [7]!

Mais lorsque le soleil des brûlantes journées
Des fils de Loyola flétrit les destinées,
L'obstacle disparut... Le Français enchanté
Des élans de sa gloire et de sa liberté,
Du dévot espagnol vit triompher la cause
Et se prêta sans peine à la métamorphose.
Alors tu fus doyen, et pour quelques moments
Ton zèle te valut des applaudissements.
Sous le mur élargi d'une nouvelle école,
Déguisant l'âpreté de ta rude parole,
Tu sus l'art de cacher et tes prochains succès
Et de ton cœur haineux le fiel anti-français.

Mais à la fin ton pied glissa sur la chaussée ;
Et ton ambition trahissant ta pensée,
Les faits vinrent parler, le masque s'érailla,
L'homme fut mis à nu, l'idole s'écroula.

Faut-il te suivre alors jusqu'à l'Académie !...
Là, superbe histrion, héros de comédie,
D'un despotisme pur méditant le projet,
Des chambres, des Conseils [8] tu votes le rejet.
Et si le rapporteur, agrandissant son rôle,
Propose de créer quelque nouvelle école ;
Si Marseille, Bordeaux, Rouen, Nantes et Lyon
Tentent de devenir centres d'instruction ;
D'un sacrilége vœu pulvérisant l'audace,
Est-il quelque dédain dont on ne les menace?
Paris, dont Orfila gouverne le savoir,
Doit rester de notre art l'unique réservoir ;

Et si de tes discours on voulait tenir compte,
Montpellier et Strasbourg devraient rougir de honte;
Écoles sans talents où les cours sont déserts,
Où le scalpel se rouille au repos des hivers!
Vous détournez les yeux, ce spectacle vous navre;
Vaut-il mieux qu'un doyen tariffant le cadavre,
Émule des courtiers des trois et cinq pour cents,
Aujourd'hui cote à huit, demain cote à dix francs?

Que Double aux médecins d'une existence égale,
D'un titre unique et noble ait rêvé le scandale;
Qu'il veuille au monopole arracher ses tréteaux,
Couper au vif école et jurys médicaux;
Et que pour expliquer ses réformes utiles
Il ose reprocher des votes trop faciles,
Énumère des faits de l'École connus
Où de sots candidats ont été soutenus;

Aussitôt dans les airs l'orage au loin résonne,
Le soleil s'obscurcit, la foudre gronde, tonne,
D'effrayantes clameurs la salle retentit,
Et jusque sur son banc le rapporteur pâlit.
Qui donc a soulevé cette grande tempête;
Qui, fanfaron d'honneur, vient de lever la tête?
Orfila... C'est lui seul qui d'un ton arrogant
Jette sur le bureau son ridicule gant.

Ah! que plus haut encor, mais plus mal à ton aise,
Quand tu veux de ton cours bannir la Marseillaise;
Que des étudiants gourmandant le plaisir
Tu viens leur demander compte de leur loisir.
On fait taire, il est vrai, cette sotte exigence;
Le châtiment bientôt a payé l'insolence,
Et des mille sifflets pleuvant de tout côté
Un mois durant, dit-on, ton oreille a tinté.

De quels sifflets encore ont frémi tes oreilles;
Combien as-tu compté de douloureuses veilles,
Quand de Paris à Blaye et de Blaye à Paris
De la course au clocher tu méritais le prix!

Médecin de Louis, quel singulier mystère,
Deux fois t'enveloppant d'un voile salutaire,
T'enlève à ton école et suspend tes leçons?
A-t-on de la Vendée éventé les buissons?
Sur le sol des chouans quelque Napolitaine
A-t-elle commencé sa récente neuvaine?
Faut-il de ton voyage accuser le hasard,
Ou si Deutz révélant quelque amoureux écart,
Des rois tes bienfaiteurs vient de trahir la nièce?
Habile à pardonner une tendre faiblesse,
Dans Blaye aux froids brouillards, aux ténébreux caveaux
Engloutis à jamais des mystères nouveaux.

Que vois-je! des deux bras le télégraphe joue;
Un nom jadis brillant est traîné dans la boue;
Un secret déshonneur est partout affiché,
Et le sang des Bourbons avidement taché
A l'impudique Bourse et se pèse et s'escompte;
Le télégraphe alors, si fertile en à compte,
Achève sa dépêche et termine son jeu;
Nul pour l'emprunt Ghuebart ne redoute un aveu [9];
Et quand on ne doit pas lui payer son silence
Cet orateur disert n'a point de réticence.

Mais s'il rapporte tout, mensonge ou vérité,
Jamais le télégraphe a-t-il rien inventé?
Par qui lui fut dicté son sévère langage;
Quel est l'auteur caché de ce triste message?
Qui donc d'une servante au langage indiscret
A dans une antichambre acheté le secret,

Et supputant à froid le temps et les époques
Fait taire habilement des refus équivoques?
Quel Vidocq de salon, au discours pénétrant,
Arrache à cette mère un oui déshonorant?
Qui, fier de cet aveu, Judas de confiance,
Trafique d'un secret qu'il a vendu d'avance?
Ah! flétris avec nous, flétris à haute voix
Le lâche... de l'honneur il a faussé les lois.....

Par nul motif privé mon courroux ne s'explique;
Je cote à sa valeur ta vertu politique;
D'hérésie en science à jamais je t'absous;
A priser ton savoir, hélas! je me résous;
Des recherches d'autrui je te laisse la gloire;
En éloquence encor j'habille ta mémoire,
Et blâmant l'Institut où deux fois tu reçus
L'affront injurieux d'un éclatant refus,

Mon Raspail à la main, et d'une voix amie
Je jure à Gay-Lussac que tu sais la chimie;
Ou, le poing sur la hanche, ardente virago,
Némésis va te faire estimer d'Arago.

Qu'à l'École aujourd'hui ta volonté raidie
A quelques complaisans s'impose ou s'irradie,
Que ton sang baléare y ranime à ton gré
D'énervés courtisans le sang décoloré;
Que l'Université dans son conseil t'appelle,
Que tous nos hôpitaux tombent sous ta tutelle,
Et qu'à peine Français, habile à dominer,
Au fauteuil de Thouret tu brûles de trôner;
Je plains le professeur, le docteur ou l'élève
Que frappe injustement le tranchant de ton glaive;
Mais de tous les valets à servage éhonté,
Complaisants éternels de ton autorité,

Récompense à ton gré, punis la flatterie.

Telle que le torrent dont la source est tarie,
Qui d'un lit de cailloux dans nos champs désolés
Laisse pour résultat les débris étoilés;
Recouvrant notre sol d'une inféconde argile,
Que partout, en tout temps, ton école stérile,
De sa haine mortelle enchaînant le progrès,
Des royales faveurs accapare l'engrais.
Pour plaire à tes amis, élite doctrinaire,
Qu'il faille se courber sous ta rude bannière;
Aux chaires que la mort livre à la Faculté
Que nul n'ose aspirer s'il n'est assermenté;
A fausser le concours que ta haine s'applique;
Que par ton vœu secret tout s'enchaîne et s'explique;
D'une même famille apanage éternel
Que des sifflets publics l'opprobre solennel

Soit un titre certain à ta faveur suprême,
Un titre à couronner l'ignorance elle-même;
Hécate de pouvoir et d'intrigue à la fois,
Que tout jeune savant tremble à ta triple voix;
De tous nos hôpitaux comme de ton école
Que la porte se ferme et s'ouvre à ta parole;
Que chaque médecin y reçoive en tremblant
Du baléare czar un message insolent...

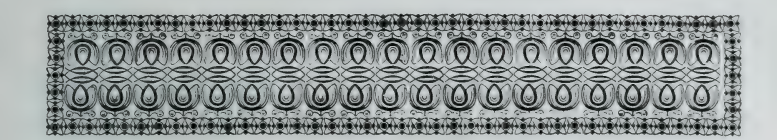
Ah! tu ne vois donc pas quelles mortelles haines
S'amassent sur ta tête et vont limer tes chaînes;
Tes yeux sont éblouis, je plains ta cécité.
Quand la démocratie arme de tout côté,
Qu'on la voit à longs flots déborder nos murailles,
Et des meilleurs filets déchiqueter les mailles;
Tu viens, pêcheur hardi, mais d'un bras sans levier,
Sur nos fronts menaçants lancer ton épervier!

Cet inutile effort trahit ton impuissance;
Que dans nos hôpitaux le mouvement commence,
Et mille jeunes gens classés par le concours
Traduiront en riant tes burlesques discours;
Aux applaudissements de la foule empressée.
Coterie à dédains, ton école chassée
Laisse pour seuls débris quelques noms glorieux
Qu'adoptent hautement les élèves joyeux.
Vois dans chaque hôpital s'élever des cliniques;
Non point trônes d'ennui, décevantes fabriques,
Où quelques fainéants sur d'insolents pavois
S'essoufflent d'indolence et bredouillent leurs lois;
Mais lices de labeur où de fougueux athlètes
Culbutent à l'envi tes faibles proxénètes,
Font marcher la science en dépit du pouvoir,
Et s'illustrent par zèle et non point par devoir.

Dans ce conflit nouveau que devient ton école,
Et tous tes intrigants à hautaine parole

Flanqués d'un escadron d'agrégés courtisans,
Des luttes de mémoire habiles artisans,
Et toi-même si fier du souris monarchique,
Toi, digue sans appui du flot démocratique?
L'orage a sous tes pas effacé tout sillon;
Les vents, qui t'ont froissé dans leur noir tourbillon,
Ont ployé le roseau de ta frêle espérance;
Et conseillèr, doyen, que dis-je, pair de France [10]!
Dépouillé, nu, tremblant, tu résistes en vain;
Ton cœur ne répond plus aux appels de ta main,
Ta pensée est sans âme, imperceptible atôme
Qu'on fuit avec effroi comme on fuit un fantôme,
Ton règne d'un moment est à jamais passé;
Pourtant le flot est calme et les vents ont cessé.





NOTES

DE LA CINQUIÈME SATIRE.



1. Madame la princesse de Vaudemon, bien connue par ses relations de diplomatie secrète et de galanterie publique.

2. M. Orfila occupe la chaire de chimie depuis la destitution, en 1823, de l'illustre Vauquelin.

3. Académie de médecine, 4 novembre 1834, discussion sur l'utilité du tritoxyde de fer hydraté dans l'empoisonnement par l'acide arsénieux.

4. Voir ses fautes de français (*Lancette* du 21 juin 1835).

5. Le *Pot-au-feu*, dont M. Orfila a fait tant de bruit, appartient en effet à Rose; ce qui appartient à M. Orfila en toute propriété, c'est d'avoir fait de Takénius, chimiste du dix-septième siècle, un malade d'Hippocrate.

6. Voir le compte-rendu du procès de Dijon (*Gazette des hôpitaux*,

fin de décembre 1839); on ne peut se faire une idée de la présomptueuse ignorance du doyen qu'en lisant la discussion qui s'établit entre lui et M. Raspail, et dans lequel celui-ci le fit convenir malgré lui de ses *erreurs*.

7. Les protecteurs de M. Orfila avaient déjà voulu le faire nommer doyen de l'École sous le ministère de MM. Corbière et Frayssinous; malgré les assurances de dévotion que l'on apportait en sa faveur, ces ministres n'osèrent le nommer à cause de sa qualité d'étranger. Depuis 1830 on a accompli un acte devant lequel avait reculé la restauration.

8. La commission de l'Académie, par l'organe de M. Double, proposait, dans le nouveau projet de loi, l'établissement de chambres ou conseils qu'on aurait pu transformer en chambres de discipline; l'École, par l'organe de M. Orfila, voulut se donner un air de libéralité en repoussant cette idée; il s'agissait d'effacer, dans l'esprit des médecins, le scandale inouï que les professeurs avaient soulevé à l'Académie lorsqu'il avait été question de créer de nouvelles écoles.

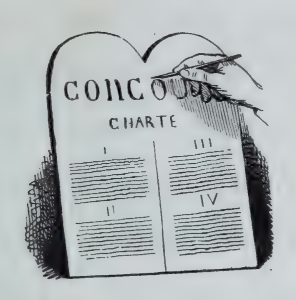
9. Emprunt carliste en faveur duquel le télégraphe eut la complaisance de couper en deux ses dépêches; on avait besoin de vingt-quatre heures d'intervalle pour réaliser les bénéfices que procurait la première moitié de la dépêche.

10. M. Orfila a depuis long-temps l'espoir de se faire nommer pair de France.

SIXIÈME SATIRE.

Ma charte est le concours. . . . .

(Introduction.)



LE CONCOURS.

Au sein de notre École, inactive, impuissante,
Passe à flots épaissis une onde flétrissante
Dont l'origine impure est aux flancs du trésor,
Qui dans son lit bourbeux roule la fange et l'or;
Au rapide courant du fleuve délétère,
Qu'un avide doyen plonge et se désaltère;
Qu'à son gré tous les jours l'aumône du pouvoir
Déborde largement au secret réservoir;

Mais sous le badigeon dont il blanchit ses salles,
Dont il a décoré de neuves succursales [1],
S'il nous laisse entrevoir les murs d'une prison;
Si des barreaux épais l'étreignant horizon
Du libre enseignement opprime l'espérance;
A notre noble cause intéressant la France,
On nous verra, brûlant d'un trop juste courroux,
Aux crampons impuissants arracher ses verroux;
Le bélier du peuple enfoncera la porte,
Et de son sanctuaire il faudra bien qu'il sorte,
Car d'étage en étage, au gré du vent porté,
Le feu gagne et s'étend avec rapidité;
Et qui donc ne voudrait, digne fils d'Hippocrate,
Mériter à ce prix le renom d'Érostrate!...

Que ferez-vous alors, vous dont l'œil menaçant
Terrasse du regard un sarcasme innocent;

Vous dont le ton amer gourmandant la satire,
Au jeu de l'épigramme a défendu le rire?
Vous tous que notre ardeur en ce jour étonna,
Vous nous assourdirez d'éternels Hosannah,
Et prompts à tisonner la flamme vengeresse,
Vous l'accompagnerez de vos chants d'allégresse.

Ah! c'est pour nous garder d'un pareil souvenir,
Pour écarter de nous un sinistre avenir,
Qu'en faveur du concours, dont je suis idolâtre,
J'ai soutenu dix ans ma lutte opiniâtre;
Que ma prose a dix ans redit comme mes vers
Ses succès inconstants, ses luttes, ses revers.
Croit-on qu'infatué d'une espérance vaine,
Dans ce noble institut en butte à tant de haine
J'ignore à quels hasards est soumis le procès
Et combien la mémoire a de part au succès;

Moi qui stygmatisai ces frelons de tribune
A science d'emprunt, à louange opportune,
Qui portent constamment leur mémoire en sautoir,
Et dont les souvenirs sont classés par tiroir!

L'École me devrait quelque reconnaissance;
Mes combats acharnés ont doublé sa puissance;
Sans moi, sans mes efforts un brumaire nouveau
Éclatait un matin au journal de Sauvo[2],
Et de la Faculté hâtant la destinée
Bonaparte-Guizot vomissait sa fournée.
Alors vous eussiez vu sortir de leurs fourgons
Des Guilberts déguisés, d'audacieux Bougons,
Qui, désarticulés et fléchis jusqu'à terre,
Tabourets fatigués du sopha doctrinaire,
Montrent encore empreinte en leurs fronts avilis
La poussière du pied dont on les a salis;

Et qui d'un char moelleux, sans élan, sans secousse,
Suivant presque au hasard la pente la plus douce,
A l'amble du coursier, le cocher endormi,
Les rênes de ses mains s'échappant à demi,
Comme aux temps fortunés des anciens priviléges,
Se laissent déposer au sein de nos colléges.

Pour nous mieux rebuter des luttes du concours
Que n'ont point fait, avant comme après les trois jours,
Les valets incarnés aux royaux météores,
Jésuites jadis blancs, aujourd'hui tricolores,
Froids joueurs à la baisse, escrocs de hauts salons,
Pour qui le télégraphe a des signaux félons,
Qui, livrant le concours à notre esprit crédule,
Espéraient l'accabler du poids du ridicule,
Et se promettaient bien d'égayer l'avenir
Du rire que leur lèvre eut peine à contenir.

Tout fut, dans cet essai, digne du moyen-âge.
Hélas! il fallait voir les concurrents en nage,
Harassés, haletant sous leur poudreux butin,
Échanger en argot un tudesque latin;
L'un qui, la bouche en feu, la langue embarrassée,
Décline un argument, conjugue une pensée;
L'autre qui se consume en transport impuissant,
Et tord sous la syntaxe un adverbe innocent,
Tous le front hérissé de fougueux barbarismes,
Frottés de contre-sens, bardés de solécismes;
La phrase, abandonnée aux cahots du procès,
Commencée en latin se finit en français;
A la langue d'Horace, et de Celse, et de Pline
Se mêle élégamment un jargon de cuisine;
L'écho frappé des sons d'un latin francisé
Nous renvoie un français qu'on a latinisé;
Jamais confusion plus loin ne fut portée,
On eût dit à leur voix Babel ressuscitée.

Oh ! si dans le lieu saint par eux défiguré,
Son crayon à la main, Molière fût entré,
Quels traits il eût saisis; sous sa touche hardie
Comme s'élargirait la haute comédie ;
Comme ces ergoteurs à sa voix comparus
Poseraient de plein-pied près des Diafoirus !
Mais est-il donc besoin de sanglante lanière ?...
Le rire n'attend pas les lazzis de Molière ;
Aux transports du jury l'auditoire répond,
Et d'éclats saccadés ébranle le plafond.

Le concours survécut à la lutte homicide;
Trahissant de Collard la volonté perfide [3],
En dépit des efforts de ses fiers ennemis,
A de meilleures lois l'avenir fut promis.
Le latin effacé du concours qui s'épure
A ses flancs dénudés laisse une autre blessure,

Et d'un bras sans pitié, la doctrine en émoi
Le sèvre insolemment des bienfaits de la loi.
Les arguments latins couverts de ridicule
Sont tombés sous les coups d'une juste férule;
Mais nul n'a prétendu, s'opposant au procès,
Frapper d'un embargo les arguments français.
Pourquoi donc ces terreurs, ces larmes hypocrites?
Laissez-nous notre charte et ses règles écrites;
Laissez les concurrents aux regards pleins de feu
D'une lutte d'honneur se disputer l'enjeu;
Laissez le champ ouvert aux libres apostrophes;
Le public quelquefois se plaît aux catastrophes,
Il aime à voir l'esprit se débattre en courant
Dans les difficultés à danger enivrant;
Il aime à voir surtout un habile adversaire
De la langue technique épuiser le glossaire,
Et rien ne l'émeut tant qu'un jouteur aux abois
Dont l'œil semblait éteint, dont se mourait la voix,
Qui d'un geste imprévu, d'un cri de synergie
Appelle à son secours sa dernière énergie,

Et d'un choc électrique à courant aiguisé
Sur son siége ployant bondit galvanisé,
Presse, étreint de ses bras l'ennemi qui se lasse,
Et d'un mot, d'un regard à ses pieds le terrasse.

Que n'a-t-il pas fallu de cris et d'arguments,
De soleils de juillet, de vœux et de serments,
Pour qu'aux yeux du pouvoir perdant toute créance,
De Charle et Frayssinous succombât l'ordonnance[4];
Et quel hardi combat la presse a soutenu
Avant que de la loi l'on se soit souvenu!...
Mais aux coups de boutoir qu'on nous gardait encore,
A ces complots naissants ou sur le point d'éclore,
Était-il malaisé de prédire le cours
Que suivrait en leurs mains l'avenir du concours,
Lorsque d'un faux-fuyant, d'une arrière-pensée
La règle générale est d'avance froissée,

Et que de prime-abord on ose violer
Cette loi qu'on avoue et qui doit tout régler [5].
Sans droit et sans concours, sans publiques enchères
Le pouvoir veut nommer à nos nouvelles chaires,
Broussais entre, et l'on croit, à l'abri de son nom,
Des illégalités obtenir le pardon.
Grâce aux accords secrets dont l'École est complice,
Un groupe d'intrigants se présente et se glisse;
Tout dort à leur aspect d'un sommeil calculé;
Un témoin importun cependant a parlé,
La presse jette au loin le qui vive d'alarmes,
Et de tous les côtés l'écho répond : Aux armes!
Et Camille éveillé de sa puissante voix
A de son Capitole expulsé les Gaulois.

Qui donc s'avise alors d'un hardi stratagème,
Et prompt à s'abuser aux calculs de Barême,

Compte six voix pour cinq, a six fois répété
Un nom que le scrutin n'a que cinq fois porté?
O prodige étonnant, ô trop rare merveille,
Six votes ont parlé contre Bouillaud la veille,
Et l'on nomme Bérard ; et dès le lendemain
Six juges par écrit démentent le scrutin [6]!

Ce sont là jeux d'école, attendez donc qu'on nomme
Le ponte aux doigts légers, le banquier honnête homme
Qui fait sauter la coupe, et dont l'agilité
Au joueur qu'il protège a si bien profité.
Ah! qu'à ces coups de dés votre esprit se façonne;
Le talent glane ici, l'habileté moissonne,
Et c'est au hasard seul qu'il vous faut rapporter
Les coups de bon aloi qu'on se plaît à citer.
Le sort a de Gerdy favorisé l'audace,
Mais est-ce bien à lui qu'on gardait une place?

Est-ce donc pour Rostan qu'on avait escompté
Le chiffre souverain de la majorité!
Oh! quelles vérités ouït alors l'École!
Ardent, exaspéré, de son âpre parole
Vainement le doyen, au regard courroucé,
Insultant un public dont il est offensé,
Cherche à qui s'attaquer dans sa vive détresse,
Tance les concurrents, incrimine la presse;
A ce défi nouveau long-temps étudié
La presse a répondu d'un rire de pitié.

Comme alors se courbaient ces insolentes gerbes!
Comme ils étaient petits tous ces juges superbes,
Orgueilleux d'habitude et hauts de vanité,
Jetant si bien le gant à la publicité!
Le dos en arc tendu, caressant la muraille,
On les voyait sourire au public qui les raille;

Des siéges où le sort est venu les clouer
Leur toque de velours s'usait à saluer.
Comme ils étaient petits! sur nos lèvres de glace
Ils ambitionnaient un sourire de grâce;
Ils vantaient la franchise en leurs humbles discours,
Ils priaient, conjuraient de sauver le concours[7];
L'intérêt général guidait seul leurs démarches;
Don Quichottes de paix, et benins patriarches,
Ils se désespéraient de ces chocs violents
Qui pouvaient du concours entraver les élans!...

Ah! gardez ces regrets et ces sensibleries;
Croyez-vous m'abuser par vos tartufferies,
Et ne savez-vous pas que dix ans ont passé
Depuis qu'en mon esprit votre honneur est classé?
Est-ce moi qui, peu fait aux ruses de l'École,
L'œil fixé sur Louis, sur votre chère idole,

Ai sottement voulu changer à bout portant
Sa défaite effrayante en triomphe éclatant;
Et de ces chiffres vains dont son orgueil se pique
Ai-je additionné la vaine arithmétique?



C'est pour lui cependant que vous aviez coté
Le scrutin de Breda si bien ressuscité;
Pour lui que, compromis, d'une main partiale
Vous vouliez secouer dans votre urne vénale
Les bulletins chiffrés aux obscurs errements,
De ses titres d'auteur effrontés talismans [8].
Vains efforts, vain espoir, votre idole recule;
Et dans la lice ouverte où notre ardeur l'écule
Il n'ose se risquer une seconde fois;
L'homme de l'EXAMEN [9], hélas! n'a plus de voix !

Et combien ont trahi cette haute espérance;
Combien de ces grands noms dont on parait la France,
Qui, par l'échec d'autrui prudemment avertis,
A la voix du concours sont devenus petits!
Combien, nourris long-temps de vent et de fumée,
Ont en un jour perdu leur fausse renommée,

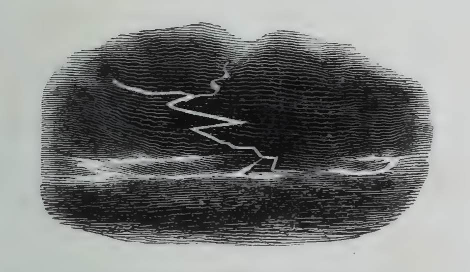
Et des plumes du paon à nos yeux dépouillés
Sont restés sans vertu comme des fers rouillés!
Oui, voilà du concours l'avantage sublime;
Les prévôts exercés à cette noble escrime
Peuvent bien, il est vrai, d'un fleuret sans bouton
Du maître inattentif déchirer le plastron;
D'un exercice adroit quelquefois on écarte
Les traits qu'on vous portait ou par tierce ou par quarte;
Et bardé de mémoire ou piqué d'à propos
On peut bien au savoir commander le repos.
Mais du moins les vainqueurs à ce jeu plein de gloire
Ne nous condamnent pas à pleurer leur victoire;
Nous ne gémissons pas sous le triste haubert
D'un Moreau, d'un Bougon, d'un Fizeau, d'un Guilbert;
Mais du moins en ce champ où souvent le pied glisse
L'ignorance se fait elle-même justice,
Et ne vient pas briser dans un espace étroit
D'une impuissante main son fleuret maladroit.
Mais du moins s'il vous faut, pour former une école,
Des hommes à vernis, des vendeurs de parole,

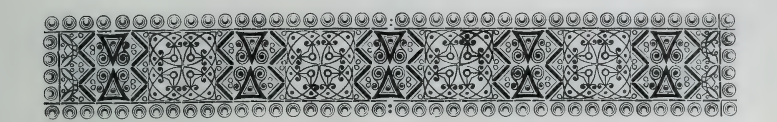
Des perroquets bavards dont le babil cassant
Brigue à l'Amphithéâtre un public grossissant;
Eh bien, tel qu'il existe, avec sa large plaie,
Le concours vous fournit cette fausse monnaie;
Remerciez-le donc de chaque perroquet
Dont ses luttes de feu vous jettent le caquet;
Et loin de la fermer, agrandissons l'arène.
Au fleuve bienfaisant, mais dont le courant traîne,
Creusons un lit plus vaste; en un large sillon
Jetons loin de ses bords la bourbe et le sablon,
Et que le vrai savoir en nombreuses épreuves
Fournisse hautement ses énergiques preuves;
Le savoir gagne autant à se faire écouter
Que la mémoire, hélas! perd à se répéter.
N'a-t-on pas vu cent fois un concurrent nomade
Colportant à l'École une éloquence fade,
Aux premières leçons briller d'un vif éclat,
Qui dans un autre essai venait tomber à plat!
Tel qui s'est soutenu d'une mémoire unique
En manque tout-à-coup à l'épreuve clinique;

Tel autre, du hasard long-temps favorisé,
Contre un fragile écueil ne s'est-il pas brisé!
L'argument hasardé d'un cerveau sans puissance
N'a-t-il pas mis au jour sa menteuse ignorance!

Ah! modifiez donc épreuves et jury,
Et vous verrez bientôt le savoir aguerri
Sous des juges nombreux, indépendants, sévères,
Disputer hardiment de plus nombreuses chaires;
Offrez-lui plus de place, en des concours fréquents,
Appelez-le sans crainte à de loyaux encans;
Oui du professorat dont on restreint la lice
Réduisez à cinq ans le trop long exercice.
Vous verrez quel éclat prompt à vous éblouir
Sur votre Faculté va bientôt rejaillir;
Émules avoués de l'enseignement libre,
Vous entendrez sortir la parole qui vibre,

Qui, des jeunes cerveaux développant l'essor,
Après avoir cessé se fait entendre encor;
Et du noir horizon dissipant les nuages,
D'un long sillon de feu va traverser les âges.





NOTES

DE LA SIXIÈME SATIRE.



1. Allusion au nouvel hospice de l'École.

2. Le *Moniteur*.

3. M. Royer-Collard croyait ainsi tuer le concours, qu'il avait déjà aboli autrefois pour faire entrer son frère à l'École.

4. L'ordonnance de dissolution de l'École en 1822.

5. Ordonnance de M. de Broglie (octobre 1830); le pouvoir se réservait la faculté de nommer directement aux nouvelles chaires.

6. Les juges qui ont protesté contre ce scrutin sont MM. Dupuytren, Cruveilhier, Marjolin, Desgenettes, Itard et Rullier. (*Gazette des hôpitaux*, 9 juillet 1831.)

7. Tous ces détails sont historiques.

8. Voir, *Gazette des hôpitaux*, 18, 20 et 30 avril 1833, les énergiques réclamations de MM. Chauffard, Piorry, Cayol, Rochoux et Sandras.

9. M. Louis a publié un livre intitulé : *Examen de l'Examen des doctrines de M. Broussais*.

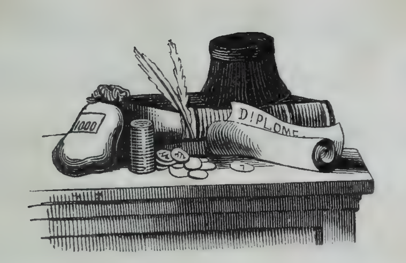


SEPTIÈME SATIRE.

« Les élèves travaillent ordinairement quinze jours d'avance pour chaque examen... Total, soixante-quinze jours d'étude pour cinq examens. Premier examen... deuxième... troisième... huit ou dix sciences en une heure, cinq minutes chacune!!! Quatrième examen, même dérision... Payez. Cinquième examen, même farce... Payez. Sixième (thèse). Payez. *Dignus est intrare...* L'argent fait tout, on ne renvoie jamais un homme qui paie...

». . . On reproche à l'École de Paris de favoriser le commerce des thèses; plusieurs professeurs en fabriquent, dit-on, pour assez bon marché.»

(*L'École de médecine jugée par Dupuytren*. Voir *Gazette des Hôpitaux*, 15 mars 1836.)



LES EXAMENS A L'ÉCOLE.

Qu'avec ravissement je remonte les âges !
J'aime à me rappeler ces antiques usages
Où nos pères jadis imprimèrent leur sceau,
Dont ils ont de notre art déguisé le berceau.
Cette pompeuse école à la brillante estrade,
Où siégent fièrement en ses jours de parade,

Du sceptre médical usurpateurs sacrés,
Vingt potentats soyeux d'écarlate moirés;
Qui d'un fer à cheval d'agrégés stagiaires [1]
Se forme une ceinture aux replis tutélaires,
Mêlant leur habit sombre au reflet d'apparat
Qu'un plus riche surtout prête au professorat;
Jadis on la voyait et plus souple et moins fière
Aux plus humbles quartiers déployer sa bannière,
Et pâle du savoir qu'elle portait au loin
S'asseoir modestement sur la paille ou le foin.
Bacheliers et régents à science naissante
Y venaient échanger la parole puissante,
Et nuit et jour épris d'un informe factum,
Feuilleter de Rhasès le CONTINENS TOTUM [2].

Laissons-la, direz-vous, s'agiter dans sa sphère;
D'un lieu plus éthéré respirons l'atmosphère;

Sortons de cette rue aux étroits cabanons,
De ces sales quartiers dont on sait mal les noms;
Voulez-vous d'un doyen rabaisser la tiare
Aux établis obscurs de l'impasse FOUARRE [3],
Ou, de la métropole envahissant les chœurs,
D'une robe de chantre affubler nos docteurs [4]?
Non, certes; mais ces lieux que votre orgueil méprise
A maint savant illustre ont donné la maîtrise;
Là, bien mieux à l'abri, fatigués moins souvent,
Les moulins à docteurs n'allaient pas à tout vent;
Dans cette vieille école à modeste demeure
Jamais on ne soutint d'examen d'un quart-d'heure,
Et jamais nul régent n'a d'un maigre devis
Formulé sa licence à quatre vis-à-vis [5].
Là, dans ces mêmes lieux que poursuit le sarcasme,
Des cœurs d'adolescents battaient d'enthousiasme,
D'un immonde fumier faisaient jaillir de l'or,
Et, deux cents ans passés, nous étonnent encor.

Jetez donc sur ces temps un coup-d'œil rétrograde;
Voyez ces écoliers monter de grade en grade,
Et des difficultés du baccalauréat
Entraver à la fois licence et doctorat.
Qu'importe des vieux us la bizarre férie!
Riez de l'accolade et de la vespérie [6],
Riez de ces banquets où près du maître assis
Un imberbe docteur échange des lazzis,
Où le vin coule à flots et va rougir la terre,
Où la bruyante joie éclate au bruit du verre [7];
Oh! vous avez raison, ma bouche est de moitié
A rendre avec usure un rire de pitié.
Mais ne craignez-vous pas que le temps ne ramène
Cet examen sans fin qui dure une semaine,
Et comme un long complot tous les matins ourdi
Naît à la sixième heure et ne meurt qu'à midi [8];
Où six heures durant, ardents à vous confondre,
Régents et bacheliers vous somment de répondre;
Où de mille arguments votre corps tatoué
Sur le siége fatal a demeuré cloué.

Et si vous sortez sains de ces rudes épreuves,
Et de votre savoir avez fourni les preuves,
Dignes de prendre place au banc des écoliers,
On vous verra deux ans apprentis bacheliers,
Aux élèves nouveaux que vous devez conduire
Commenter les auteurs, les lire, les traduire;
Et lorsque ce travail s'est prolongé deux ans,
Il faut une autre fois revenir sur les bancs,
Et tirailleurs hardis, au feu qui recommence,
Par huit jours de combat acheter la licence!

Repus d'adolescence et mûrs de puberté,
Vous arriviez alors à votre édilité;
Alors la Faculté, mère tendre et jalouse,
Réclamant près de vous tous les droits d'une épouse,
Échangeait, en vertu d'un pacte solennel,
Contre des nœuds plus doux son pouvoir maternel;

Le doyen présentait, d'une main prévenante,
A ses fils adoptifs cette nouvelle amante,
Qui revêt, fière encor des labeurs de son flanc,
La couronne de vierge et le long voile blanc.
Inceste vertueux, paranymphe sévère [9],
Que l'École applaudit, que le monde révère,
Émancipant l'époux avant le doctorat,
Et le dotant des droits d'un premier majorat.

Pourquoi ces tours de force et ce lien futile,
Diront les dix intrus dont la robe inutile
A quinze ans balayé de ses plis ondoyants
Le parvis que leurs pieds ont dépoli quinze ans?
Voyez comme en effet et plus simple et plus belle
Une réception chez eux se renouvelle;
Comme à l'envi surtout se courbent sous leurs lois
Les jeunes prétendants vêtus du frac gaulois;

Comme ils soutiennent bien et leur robe et leur thèse!
Aiguilles sans aimant et tenons sans mortaise
Que pour entrer on huile et qui sortent rouillés,
Heureux si le contact ne les a pas souillés!

Hé bien, obéissons une fois à l'École,
Et de nos propres yeux jugeons une hyperbole.
Un élève débute et craint de s'égarer;
Sur quel terrain mouvant va-t-il s'aventurer!
Base de tout progrès, jadis l'anatomie.....

« Monsieur, dit le doyen, avant tout la chimie;
Deux ans vous formeront à ce premier devoir;
Un manuel moins vite improvise un savoir
Que ne le fait mon cours... C'est un cours de mémoire.

Ah! s'il ne suffit pas à votre ardeur notoire,
Que vos fonds aient encor besoin d'être allégés,
Je vous indiquerai d'ici maints agrégés
Qui de cet examen aplanissant l'étude
Vous rendront la science et le travail moins rude,
Et qu'avec grand profit, Monsieur, vous entendrez.
Dans vos actes, d'ailleurs, vous les rencontrerez;
Qu'il est doux d'y trouver de gracieux visages,
D'examens glorieux honorables présages!
Vous allez cependant payer en ces deux ans
Pour vos inscriptions huit fois cinquante francs;
Ce sont des errements que chacun a dû suivre;
Car, Monsieur, avant tout, la Faculté doit vivre.

« Mais hors du premier choc, qu'allez-vous devenir,
Et comment assurer un second avenir?
N'allez pas, croyez-moi, d'un cadavre qu'on gâte
Détacher sottement des lambeaux à la hâte,

Barbouiller votre esprit de cent noms à l'envers;
Qu'importe que l'on place un muscle de travers,
Que le filet nerveux sur qui votre aide opère
Vienne de la cinquième ou de tout autre paire,
Et que dans un canal à trajet sinueux
Passe un flot rutilant ou coule un sang veineux!
On ne s'attache plus à ces vieilles sottises,
Il suffit de nommer nerfs, vaisseaux, apophyses,
De dire, pour garder sa mémoire à couvert,
En quel point du bassin le péritoine ouvert
Voit au feuillet poli de sa trame séreuse
Se confondre en passant la membrane muqueuse.
Ah! de la maxillaire au formidable jet
N'allez pas follement poursuivre le trajet;
Bornez votre réponse et votre connaissance
Au nombre des rameaux qui lui doivent naissance;
Surtout sachez répondre avec calme et lenteur;
Laissez tousser, cracher votre examinateur;
Offrez-lui poliment le beau côté du rôle;
Qu'il prenne à volonté, qu'il garde la parole;

Lisez bien dans ses yeux, approuvez chaque fait,
Vous aurez son sourire et son TRÈS SATISFAIT. »

Après tout, dites-moi, qu'est-ce donc que des luttes
Qui se croisent trois fois et durent huit minutes;
Où l'on perd un quart d'heure en toilette d'apprêt,
Où quatre candidats attendant leur arrêt
De l'humeur qui du juge interrompra le somme,
Ont pu six mois durant étudier leur homme,
Classer ses questions, et par deux ou par trois
Sur tous les manuels multiplier les croix?
Et que sera-ce encor si le hasard assemble
Deux professeurs rivaux qui hurlent d'être ensemble,
Dont l'un mène à dia, l'autre tire à hur-haut,
Qui mettent par leurs cris tout savoir en défaut!
L'un des deux assaillants, quelque mot qu'on prononce,
D'un regard courroucé reçoit votre réponse,

Et contre son voisin, hors de ses gonds sorti,
En dédain fraternel formule un démenti.

Ainsi cinq fois sans plus, indifférente cible,
Vous aurez fait passer aux larges trous du crible,
Pour tomber à grand bruit dans un sale tesson
Un mélange grossier de farine et de son ;
Et vainqueur sans péril, ou vaincu sans défaite,
Au cirque médical votre fortune est faite,
Si d'un élan bien vif et d'un jarret bien plein
Sans écart imprévu vous sautez au tremplin.
La thèse vous attend ; là, seul pendant une heure
Vous allez à loisir ébruiter leur demeure ;
Cinq juges vont peut-être échanger avec vous
Des secrets exhumés du journal de Trévoux,
Et d'un fait curieux obscurcissant l'histoire
A leurs délassements dérider l'auditoire.

Malheur, malheur à vous, si jouant sur les mots
Vous n'osâtes risquer un théorème faux
Et de quelque hérésie adoptée à la hâte
En moderne Arlequin travestir Hippocrate.

Mais déjà sous ma main votre cœur faible bat,
Vos genoux ont ployé, votre vertu s'abat;
A peine encore assis sur l'étroite sellette,
Chasseur découragé, vous sonnez la retraite :
On dirait, sans mentir, un dix-cors aux abois
Accusant ses jarrets et maudissant ses bois.
Eh, que craignez-vous donc qu'ici l'on vous dérobe?
Ces juges menaçants n'ont de noir que la robe;
De leur rire bruyant dispersant les éclats,
Naguère assis à table ils discutaient les plats;
Du bordeaux, du sauterne et du chaud hermitage
Ils sablaient les bouchons, ils argumentaient l'âge,

Et le gaz carboné de leur Aï mousseux
S'élançait au plafond en nuage écumeux.
Voyez, déjà l'un d'eux a faussé sa journée ;
Sa face est rayonnante et sa jambe avinée ;



Cet autre, dont l'air froid vous a long-temps glacé,
Parlait de lapins morts et d'un lièvre forcé
Qui rompit à la meute, et dont un chien de race
D'un miasme odorant a dépisté la trace.
Peut-être croyez-vous que, votre thèse en main,
Et de vos arguments essayant le terrain,
Ils ont l'esprit tendu, la mémoire occupée...
Votre thèse... voyez... ils ne l'ont point coupée...
Pourtant à tous leurs vœux votre ouvrage répond;
L'un le frappe en passant de son dédain profond,
L'autre encore endormi, que son voisin éveille,
De la thèse froissée admire la merveille;
S'étonne des coups-d'œil, des rires de pitié,
Et des chuchottements dont il est ondoyé;
Redouble de respect et renchérit d'éloge.
L'heure sonne pourtant et la troupe déloge;
Et lui, fier de son rôle, acteur qu'on a joué,
Conséquent au respect qu'il vous avait voué,
Vous défend au conseil de sa voix de despote
Et de votre adversaire anéantit le vote.

Je l'avoûrai pourtant, quelquefois on fait mieux;
Il est des professeurs plus consciencieux,
Qui d'un zèle incessant accomplissent peut-être
Leur mandat de science et leur devoir de maître;
Artilleurs exercés qui, pourvus de caissons,
Passent un examen comme ils font leurs leçons.
Comptez-les, ce sont ceux dont l'École s'honore,
Dont le nom a souvent frappé l'écho sonore;
Ceux dont la Faculté reçoit tous ses secours,
Ou qu'à leur chaire enfin appela le concours.
Eh! que voulez-vous donc que de l'élève exige
Celui qui tous les mois avec l'honneur transige,
Qui sans bruit tous les mois au prix de ses serments,
Émarge son silence et ses appointements!
Mais vainement le zèle y serait à l'enchère,
Et chaque professeur, remplissant mieux sa chaire,
Prendrait au sérieux les devoirs importants
Dont sous chaque régime il s'est joué trente ans;
Ne le voyez-vous pas, il est un autre vice
Qui lutte de constance et qui nuit au service,

Et de tout votre espoir entravant le succès
S'oppose incessamment à vos heureux essais!
Ce vice chaque jour vous montre sa présence;
De votre Faculté c'est la toute-puissance,
Son titre officiel, sa longue impunité,
Son rouage multiple et son éternité.
D'un bras audacieux sapons ces priviléges;
A la hauteur du sol abaissons les colléges,
Et qu'un double jury l'un à l'autre étranger
Se charge en temps divers d'instruire et de juger.
Dès lors vous écartez la honte, le scandale
Dont se salit sans cesse une école normale;
Et vous ne voyez plus d'indoctes candidats
Et d'ignares docteurs s'échapper de ses bras.

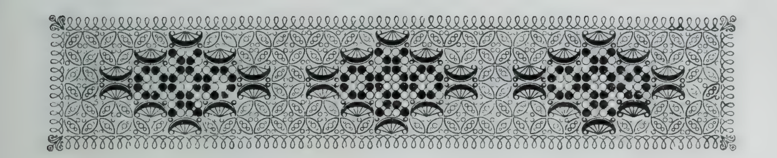
Que me font, en effet, et les cinq ans d'étude,
Et les inscriptions, et les grands airs de prude

Qu'effarouche d'abord la moindre privauté;
Pudibonde vertu qui dans l'intimité
Sans voiles importuns, sans contrainte passive
Voue à tous les ébats sa nudité lascive,
Et triomphe à grand bruit quand un amant discret
De ses déportements a gardé le secret;
Comme si ce trafic et ce lâche silence
D'un public clairvoyant trompaient la vigilance;
S'il ne suffisait pas du souffle ou du regard
Pour traverser sa ruse et pour ternir son fard!

Ah! qu'elle est mieux sans doute, et combien je préfère
Cette autre Faculté, cette école étrangère,
Où libre de son corps, libre de son élan,
A volonté l'élève apporte son bilan,
Entr'ouvre lentement la formidable arêne
Et lâche seul l'écluse au courant qui l'entraîne!

Point de scribe exigeant qui jamais ait compté
Ses quittances de caisse et de scholarité [10];
Point de protection, de salut nécessaire ;
Point de cours d'apparat, d'officiel glossaire ;
Mais quand aux examens l'ont ramené ses pas,
C'est à lui de prouver qu'il sait ou ne sait pas ;
Prévenu qu'il soutient une terrible lutte,
Qu'on l'interroge à l'heure et non à la minute.





NOTES

DE LA SEPTIÈME SATIRE.



1. Dans les séances solennelles, les professeurs et les agrégés sont rangés en fer à cheval sur des siéges placés au-devant de l'estrade où sont le doyen et les assesseurs.

2. Ce livre, le plus précieux des huit ou neuf que possédait l'École, ne fut prêté à Louis XI, qui voulait en faire prendre copie, que sous une caution de plus de 1000 livres, déposée par un riche bourgeois de Paris nommé Malingre.

3. La Faculté de médecine siégeait, au quinzième siècle, dans cette rue qui a conservé l'ancien nom que lui avait valu la quantité de foin amassée pour servir de litière aux élèves. La rue du Fouarre est une de ces rues sales et étroites situées aux environs de la place Maubert.

4. La plupart des docteurs remplissaient dans l'origine les fonctions de chantres.

5. Allusion aux examens actuels, où trois juges interrogent en deux heures quatre candidats, assis devant la même table.

6. La *vespérie* était une cérémonie qui précédait de quelques jours la réception au doctorat. (*Recherches historiques sur la Faculté de médecine*, par Sabatier.)

7. Ces banquets étaient obligatoires et aux frais du récipiendaire.

8. Les examens pour la licence et pour le doctorat duraient, en effet, toute une semaine, et de cinq ou six heures du matin à midi.

9. Symbole allégorique en vertu duquel le licencié épousait la Faculté; à cette époque les bacheliers et les licenciés faisaient vœu de célibat et perdaient leur titre en se mariant.

10. A Édimbourg, et dans plusieurs universités allemandes, on est admis aux examens sans avoir pris d'inscriptions et sans justifier du temps de ses études.



HUITIÈME SATIRE.



Le fisc aux mains rapaces!!!



LA PATENTE ET LE DROIT D'EXERCICE.

Oui, l'on m'a vu sans doute avec peu de faveur,
Moi, critique chétif et modeste docteur,
Des médiocrités démasquer l'artifice ;
J'ai signalé l'intrigue et poursuivi le vice,

Et, Dantan poétique, en caustiques portraits
De chaque faux savant j'ai crayonné les traits.
Projectile échappé de ma fronde ennemie,
Mon vers a quelquefois meurtri l'Académie,
Et quelquefois encor d'un distique sanglant
J'ai de la fière École ecchymosé le flanc.

Mais qui peut m'accuser d'un littéraire crime?
Ai-je sacrifié quelque nom à la rime?
Montrez-moi le Quinault que mon injuste vers
Ou d'estoc ou de taille a frappé de travers!
Deux mille alexandrins sont sortis de ma plume;
J'atteins sous peu de jours la fin de mon volume;
Et des deux mille vers que je viens de tracer,
Il n'en est pas un seul que je doive effacer[1].....
Pas un... Je n'eus jamais de haineuses querelles;
Et si j'ai rembruni parfois mes aquarelles,

Au pastiche d'emprunt que je lave à pleine eau
Si parfois j'essayai mon rustique pinceau;
Si je n'ai point tenté l'épopée ou l'idylle
Sur la lyre d'Homère ou le luth de Virgile,
C'est que dès le début, comme frappée à faux,
L'hydre de la faveur renaissait sous ma faulx.

Signalant du pouvoir les actes arbitraires,
J'ai vanté cependant les vertus de mes frères;
Leur zèle m'inspirait; leur noble dévoûment
Rencontra dans mon cœur un sympathique aimant;
Aujourd'hui, si du fisc la stupide exigence
Une seconde fois provoque ma vengeance,
Me verra-t-on, plus faible ou plus mal inspiré,
Lâchement me soustraire à ce devoir sacré!
Non, non, je veux flétrir de trompeuses caresses;
On saura qu'à travers un luxe de tendresses

Mes yeux voyaient déjà dans de sinistres yeux
Briller l'ingratitude en reflets odieux ;
Que pour moi, clairvoyant dans toutes les intrigues,
Déjà nos grands du jour escomptaient nos fatigues,
Et que l'on était prêt à tourner contre nous
Des secours qu'on dédaigne ou demande à genoux.
Quand de l'épidémie ils craignaient la victoire
Les lâches nous votaient un Panthéon de gloire ;
La colonne trajane à notre dévoûment
Leur semblait, disaient-ils, un faible monument;
Leurs rubans cramoisis se déroulaient à l'aune.
Ah ! pour des cœurs ardents où l'amitié bouillonne,
Qu'échauffe à notre égard une noble chaleur,
Mille médailles d'or ont trop peu de valeur !
Mais que l'épidémie un seul instant faiblisse ;
Que l'espoir en secret dans leur âme se glisse,
A leurs yeux dessillés vous allez voir surpris,
L'or reprendre aussitôt sa valeur et son prix.
Des médailles d'argent la faible récompense
Serait un don trop lourd, une folle dépense ,

Et le bronze que frappe un plus modeste coin
Suffit aux dévoûments dont on n'a plus besoin [2].

Comment a succédé, dans cet effort étrange,
Un long concert de blâme au concert de louange?
Des services passés, hélas! enorgueillis,
Dormant sur les lauriers que nous avions cueillis,
Notre esprit éprouvait une heureuse détente;
Nous croyons n'avoir plus à payer la patente,
Insensés!... Quoi! la chambre a cinq cents députés,
Tous payant plus ou moins, presque tous patentés;
Quoi! pour auner ses draps, quelle qu'en soit la laine,
On ose rançonner notre Cunin-Gridaine;
En dépit des faveurs d'un vote inféodé
L'épicier Ganneron, par le fisc taraudé,
Ne peut graisser ses doigts d'un paquet de chandelles
Sans payer la patente aux aides des gabelles;

Viennet paîrait lui-même un impôt annuel
S'il tenait ou l'avoine ou le foin d'Estagel;
Et nous, bons tout au plus en temps d'épidémie,
A qui nos loups-cerviers ne doivent que la vie;
Nous dont le dévoûment, si souvent exalté,
De tourments en tourments mène à la pauvreté;
Qui la nuit et le jour, des travaux les plus rudes
Sans cesse assaisonnons nos pénibles études;
Nous nous joûrions du fisc aux doigts longs et crochus,
Comme si, pavoisés des manteaux de Berchuz,
De larges diamants la poitrine parée,
Le front haut et superbe et la marche assurée,
Dans nos larges goussets, enseignes de trésor,
Sonnaient ou les Louis ou les Philippes d'or!
Comme si du crochet d'une brillante agrafe
Nous eussions arrêté l'aile du télégraphe;
Comme si, projetant l'immondice aux piétons,
Icares fortunés de brillants phaétons,
Des sables de Boulogne aux fanges de Lutèce
Nous eussions des huissiers dépassé la vitesse;

Et si le fisc enfin, au preste mouvement,
S'était à nous poursuivre essoufflé vainement!

Nous nous essoufflerions à le suivre nous-même,
Et sans pouvoir résoudre un pénible problême,
Payer sans recevoir... Au trésor envieux,
Bien portants, maladifs, pauvres, jeunes ou vieux,
Payons; car notre dette est inscrite au grand livre;
Et, le timbre à la main, l'huissier, prêt à poursuivre,
Nos douzièmes échus, avide et mécontent,
Semble indiquer du doigt qu'un receveur attend.
Croyez-vous qu'à vos pleurs sa rigueur compatisse?
Sur vous s'étend déjà la main de la justice;
Dans votre obscur réduit, au plus haut escalier,
Déjà sa main saisit un chétif mobilier;
Vos planches de sapin l'une à l'autre liées
Ornent du Châtelet les publiques criées.



Heureux si le pouvoir par nos maux averti
Chez nous prenait exemple aux nègres d'Haïti!
Là de l'avide fisc l'exigence insultante
Des médecins aussi percevait la patente;

Et livré sans contrôle aux rigueurs des recors,
L'un d'eux y subissait la contrainte par corps.
Déjà depuis un mois l'infortune oubliée
Courbait sous le guichet sa tête humiliée;
Le président, instruit de cette indignité,
Fit au docteur français rendre la liberté,
Et prompt à satisfaire à sa voix mécontente
Un décret du sénat abolit la patente [3].

Autres lieux, autres mœurs; une indulgente loi
Permet au président ce qu'il défend au roi;
Chez nous s'il intervient, le royal Ministère
Rend les verroux plus lourds, la geôle plus sévère;
Le médecin chez nous subit tous les ennuis;
Au public riche ou pauvre il doit toutes ses nuits;
Et quand les feux du jour, les nocturnes gelées
Ont lentement miné ses forces mutilées;

Lorsque debout encore après un long réveil
Il a compté huit jours des heures sans sommeil,
Du civique fusil l'épaule embarrassée,
Et dans ses fourniments la poitrine encaissée,
On le voit d'insomnie et de labeur transi,
Prolétaire sans droits, corvéable à merci,
Flétri civilement d'une enfance éternelle,
Aux portes du château poser en sentinelle,
Et présenter, le front par son schako rayé,
Les armes au faquin qui ne l'a point payé!!!

Sous le joug des Germains pesamment avilie,
Nous trouvons plus d'égards dans la molle Italie;
Moins malheureux que nous, nos frères transalpins
Échappent aux lazzis des Mirabeau-Scapins;
Le fisc ne s'attend point à de viles aubaines;
Ils ne sont point inscrits dans les gardes urbaines,

Et peuvent sans soucis et sans impôts d'argent
Visiter l'infortune et soigner l'indigent [1].

Le médecin français d'un poison délétère
Doit s'infuser trente ans la putride atmosphère ;
Et par trente ans de peine et trente ans de danger
Se faire un avenir incertain, mensonger.
Quand, sous un long travail succombant de faiblesse,
Le temps a découvert sa précoce vieillesse ;
Qu'à peine il a gardé pour apaiser sa faim
Une mesquine épargne et des bribes de pain ;
Pressuré de patente ou de droit d'exercice,
Mourant, il solde au fisc son dernier sacrifice,
Mort, sa veuve et ses fils du paternel foyer
Désertent tristement le modeste loyer,
Abreuvés de dégoûts, de douleurs, de misère ;
Passants, jetez l'obole aux fils de Bélisaire,

Jetez... leur père mort, forçat noble et sacré,
Des chaînes de son bagne est enfin libéré.

Au palais de Thémis, législateurs avides,
De l'urne du scrutin prompts à remplir les vides,
Dites s'il faut encor d'un impôt éternel
Nous soumettre au droit fixe ou proportionnel;
Dites si quelquefois votre loi somptuaire
A prévu qu'en mourant il nous faut un suaire,
Ou si le fossoyeur d'avance est convenu
De couvrir de poussière un cadavre tout nu!...

Mais la loi, dites-vous, cette loi sacrilége
Sur tous les créanciers nous donne un privilége,

Et, la mort arrivant, nous pouvons s'il nous plaît
Confondre notre dette aux gages d'un valet...

Merci... Notre science au sein d'un Dieu ravie
Apprend-elle à prix d'or à conserver la vie?
Nous avons plus d'orgueil et nous n'escomptons pas
Des frais enregistrés au comptoir du trépas.
Quittez donc le souci dont sans cesse on vous berce;
Elles nous iraient mal vos taxes de commerce ;
De vos feintes faveurs nous n'avons pas besoin
Et rougissons pour vous de ce lugubre soin.
Exigeons-nous jamais des dettes contestées?
Jamais au tribunal nos traites protestées
Ont-elles, présageant la prison, les douleurs,
Arraché ces verdicts qui font couler des pleurs?
Hélas! si quelquefois nos veuves malheureuses
Invoquent en tremblant vos lois aventureuses,

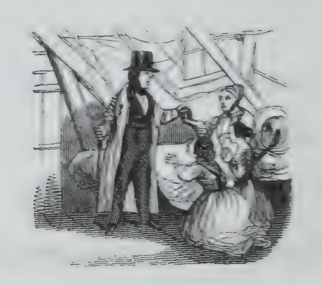
Si, réclamant les droits d'un époux au cercueil,
On les voit s'avancer en longs habits de deuil;
Trop lentes à calmer leurs timides alarmes,
Et les yeux encor pleins de douloureuses larmes,
Contre d'ingrats clients en termes de palais
Présenter leur supplique à vos juges de paix;
Adulateurs zélés de l'aveugle fortune,
Ces juges, fatigués d'une plainte importune,
S'étonnent qu'on attache un prix à des travaux
Qu'a largement payés l'éloge des journaux[5]!!!

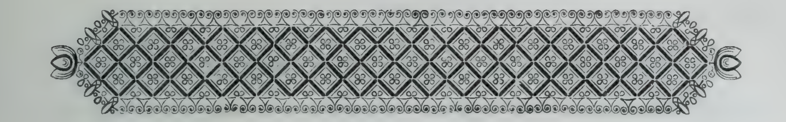
Suivez-nous maintenant dans vos champs, vos montagnes,
Nous, serviteurs de glèbe, ilotes de campagnes,
Qu'un manant va narguer de toute sa hauteur,
Qu'on rabaisse au niveau du dernier rebouteur;
Dont la garde-malade ose avec arrogance
Discuter le conseil, critiquer l'ordonnance,

Quand nous seuls répondant de tous les insuccès
Devant les tribunaux soutenons les procès;
Nous, qu'on traque à plaisir, dont le chétif domaine
Semble servir d'appât à l'injustice humaine;
Nous, sans discernement, au parquet corrigés,
Victimes de sa haine ou de ses préjugés[6];
Nous, dont vous exigez un constant sacrifice.

Sans regret nous paîrons votre droit d'exercice;
Mais donnez-nous au moins, donnez-nous l'impudeur
De citer devant vous un ingrat débiteur;
A ceux dont le rebut sans cesse nous outrage
De refuser nos soins donnez-nous le courage.
Ou, si vous l'aimez mieux, privez donc de son pain
Ce malheureux qui souffre et dont les fils ont faim;
Prélevez sur leur sang un impôt qui vous tente;
Allez, les mendiants paîront notre patente;

Nos soins leur sont gratuits, à tous distribué
Par eux notre travail n'est pas rétribué.
Au fond de leurs greniers envoyez donc vos gardes :
Allez, ils vous paîront... Et si dans leurs mansardes
Quelque argent se découvre à votre œil étonné,
Prenez-le, car c'est nous, nous qui l'avons donné! !





NOTES

DE LA HUITIÈME SATIRE.



1. Hormis les mauvais.

2. Voir, pour la confirmation de ce fait, la spirituelle brochure de M. Louyer-Villermay neveu, sur la patente des médecins.

3. En visitant l'île d'Haïti pour des recherches d'histoire naturelle, le docteur Alexandre Ricord apprit qu'un confrère de ses compatriotes venait d'être mis en prison pour n'avoir pu payer sa patente; le docteur Ricord demanda au président J.-P. Boyer de le faire mettre en liberté, et d'abolir la patente pour éviter que ce désagrément n'arrivât à d'autres médecins. Son excellence fit droit à ces deux demandes, et depuis lors les médecins ne paient plus de patente à Haïti.

4. Les médecins sont, en effet, exempts de tout droit d'exercice et de tout service dans les gardes urbaines en Italie; ils y sont aussi exempts de la contrainte par corps.

5. Ce fait est historique. La *Gazette des hôpitaux* (Lancette française), et après elle tous les journaux, ont répété le fait suivant : Madame Asselin, veuve d'un médecin mort du choléra, réclamant près du juge de paix du sixième arrondissement des honoraires dus par un malade que son mari avait sauvé de cette affreuse maladie : « Je m'étonne, dit le juge, de cette réclamation ; les médecins n'ont-ils pas été assez récompensés par les éloges des journaux !!! »

6. Les condamnations de MM. Hélie, Thouret-Noroy et autres, viennent à l'appui de ce que nous avançons ici sur la partialité de certains tribunaux.



NEUVIÈME SATIRE.

De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir ?

BÉRANGER.



LES FUNÉRAILLES DE DUPUYTREN.



Quand le triste parti dont Périer était l'âme,
D'un effort couvulsif agitant l'oriflamme,
Au reflet incertain de pâles oripeaux
Guidait son corbillard vers le champ du repos;
Aucun trépignement n'accompagnait cette ombre,
Et le corps revêtu d'un voile froid et sombre,

Quittant son frac de cour pour des habits de deuil,
Officiellement descendait au cercueil.
Ah! ce n'est point ainsi que des luttes publiques
Arrivaient au tombeau ses amis politiques,
Tribuns morts à la tâche et martyrs de leur foi,
Et Lamarque, et Constant, et Manuel, et Foy.

On entendait alors gémir la France entière;
Et du peuple agité l'ondoyante bannière,
Belle de chevelure, à plis désordonnés,
Marchait à des signaux que nul n'avait donnés.

Plus calme, et cependant non moins grande et moins belle,
Où se rend cette foule à marche solennelle,

Que les larmes aux yeux suit un peuple en haillons,
Et dont les rangs épais confondent les sillons?
Est-ce encore un Périer dont la vie éclatante
S'entoure au dernier jour d'une pompe insultante,
Et du funèbre char, du coûteux monument
Quelque nouvel impôt paîra-t-il l'ornement?...
Un impôt, dites-vous? Ah! dans ce long cortège,
Que de soldats armés un faible rang protège,
Où d'un modeste éclat brillent quelques rubans,
Sont trois mille écoliers qui sortent de leurs bancs;
De trois mille habits noirs la lugubre harmonie
Trahit l'incognito de la cérémonie.
Cette robe écarlate à reflet incertain,
Elle s'usa trente ans aux travaux du matin,
Et la croix d'officier sur ce cercueil jetée,
Que par les pleurs, le sang, d'autres ont achetée,
Dupuytren la gagnait, lorsque, croisant leur feu,
Les obusiers royaux mitraillaient l'Hôtel-Dieu,
Ou qu'aux murs de Paris, sous sa porte envahie,
Il étanchait le sang versé pour la patrie.

Voyez qui suit le char, sans croix, sans ornements :
C'est le vengeur de Ney, l'intrépide Excelmans ;
Là de Rotschild à pied la tristesse opportune
Cache sa baronie et voile sa fortune.
L'Institut, il est vrai, du public débordé
Semble suivre à regret sous son habit brodé ;
Et, Pindare éternel, au luth académique
Pariset en bronchant fausse un panégyrique.
Pêle-mêle après lui, Villemain et Thenard
De leurs regrets publics ont affiché le fard,
Et de la Faculté risiblement drapée,
Troussant nonchalamment une robe fripée
Le doyen qu'embarrasse un public curieux,
Lève moins hardiment ses erratiques yeux,
Et le front traversé d'une profonde ride
Pour la première fois rougit et s'intimide.

Loin tous ces histrions et leurs feintes douleurs!
Donnez à notre deuil de véritables pleurs;
Pourquoi n'a-t-on pas vu, sur une humble civière,
Ses propres infirmiers porter au cimetière
Le corps qu'on eût couvert du plus grossier linceul,
Où la reconnaissance eût écrit un nom seul,
Dupuytren... Par ce nom aussitôt dominée,
A ses justes regrets la foule abandonnée
Eût avec plus de pleurs et de recueillement
Du moderne Paré suivi l'enterrement.
Mais on s'était nourri de plus haute espérance;
Pardonnez..., il avait un gendre pair de France,
Et d'un nom sans aïeux, à moderne écusson,
On a cru qu'il fallait rehausser le blason...
Pardonnez..., c'est le fruit des chimères humaines,
C'est le dernier écueil des vanités mondaines,
Et ce haut catafalque, à grands frais élevé,
Est un néant de plus qu'un mortel a rêvé.
Venez donc, noble comte, orgueilleuse famille,
Vous qui portiez son nom, vous qui fûtes sa fille,

Comtesse de Beaumont, retenez vos douleurs;
Dupuytren vit encor, pourquoi verser des pleurs?
Pourquoi ces chants de mort, ces hymnes tarifées?
Sa gloire a traversé de stériles trophées;
C'est son corps seulement que d'un pas solennel
Mille hommes vont porter au repos éternel.

Ah! quand pour honorer sa dépouille mortelle,
A ce char triomphal la jeunesse s'attelle,
Et qu'en rangs épaissis, au funèbre cordon
Sa populaire ardeur se jette à l'abandon,
Vaisseau désemparé battu par la tempête,
Le char incline au loin son imposante tête,
Et son front couronné de panaches mouvants,
Où semblent se jouer les funéraires vents,
Marie au bruit lointain de l'essieu qui résonne
Le long balancement d'un salut monotone.



Que l'École à son gré s'impose tous les ans
Des pleurs officiels pour deux cent mille francs[1],
Par de honteux desseins qu'une main égarée
Brise du testateur la volonté sacrée,

Dans la terre qu'on jette au funèbre ravin
D'un odieux regard qu'on cherche un pot-de-vin ;
Ah! laissons célébrer d'une voix attendrie,
Des générosités d'étroite coterie,
Et, guidés par l'espoir d'un sordide intérêt,
D'un illustre mourant marchander le secret.

Oh ! que d'autres pensers ont soulevé notre âme !
Noblement consumé d'une plus pure flamme,
Il faut pour nous séduire un but moins outrageant
Que des comptes de banque et des liens d'argent.
Oui, malgré l'âpreté d'un rude caractère
Et les mille défauts que l'amitié doit taire,
De son mandat divin hautement convaincu,
Qui, mieux que Dupuytren, aura jamais vécu?
Vous, dont le cœur pétri d'une cupide argile
A si mal pénétré notre saint Évangile,

Qui, la jauge à la main, dans un dédain profond,
De notre dévoûment croyez toucher le fond,
Sachez que nul de nous à ses pensers n'allie
Le rebut dégoûtant d'une boueuse lie,
Et que le pharisien qui hantait le saint lieu
N'a jamais sous nos traits profané l'Hôtel-Dieu.
Qui donc nous aurait vu sur ses humides dalles,
Les pieds emmaillotés de brillantes sandales,
Et le corps enchâssé dans de soyeux Thibets,
Refuser des secours que l'on paie au rabais,
Et, charançons hardis à la trompe ennemie,
Du travailleur souffrant sucer l'économie?
Ils ne sont pas chez nous, mais au rang des boursiers,
Les Walpole honteux, les Fouquet dépensiers;
Et notre Dupuytren, dont la haute fortune
Comme un fardeau trop lourd déjà vous importune,
Savez-vous les travaux où furent épargnés
Ses quatre millions loyalement gagnés?
L'or ne lui parvint point en oisives rosées;
Et son vieil habit vert à coutures usées

A de secrets comptoirs ne s'est jamais sali.
De billets d'hôpital son gousset est rempli,
Votre main, qui se porte à ses larges sacoches,
N'a qu'un pain de deux sous à tirer de ses poches [2];
Et son pied est chaussé, sur un sol dévorant,
Du sabot limousin qu'il avait en entrant [3].

A ses travaux pourtant que d'heures dépensées!
Que de fois, dominé par de graves pensées,
On le vit, sans regret écourtant son sommeil,
Aux heures du matin devancer le soleil!
Soit qu'il livre aux baisers d'une aurore brillante
A l'orient d'été sa crinière ondoyante,
Soit qu'aux brumes d'hiver sous l'horizon chenu,
L'astre long-temps tardif cache un front terne et nu,
Aux tristes ægrotants qui peuplent ces demeures,
Dupuytren tous les jours va consacrer cinq heures;

Et devant deux cents lits deux cents fois arrêté,
Reculant les jalons d'un art illimité,
De ses plus hauts secrets dépouille la nature.
Vingt ans il sait garder sa noble dictature;
Au seuil de l'Hôtel-Dieu, Cincinnatus altier,
Du soc de sa charrue improvise un levier,
Et des rameaux épars du chêne qu'il émonde,
Son cerveau tout-puissant fertilise le monde.

Et comment voulez-vous qu'il ne féconde pas,
Ce concours d'auditeurs qui suit partout ses pas,
Qui, de chaque malade environnant la couche,
Recueille la parole au sortir de sa bouche,
Et n'attend tous les jours qu'un geste, un mot de lui,
Pour réfléchir l'éclat dont son regard a lui?
Prêt à jeter son germe au sein d'un sol fertile,
Voyez-le traversant le vaste péristyle;

Le long tablier blanc battant sur son talon,
Sa jambe qu'emprisonne un étroit pantalon,
Ses cheveux gris flottants sous sa vieille casquette,
Sa tenue à la fois négligée et coquette,
Son torse vigoureux, comme un buste ébauché,
Sur un axe inégal négligemment penché;
Tout commande chez lui le respect et la crainte;
Mais ses traits sont creusés d'une fatale empreinte,
On dirait qu'aux soupçons dont il fut obsédé
Cet homme malheureux a constamment cédé;
Que contre les ennuis auxquels il est en butte
Il veut éterniser une incessante lutte!....
Voyez-le promener ses yeux presque égarés,
Mâcher entre ses dents ses ongles déchirés;
Il voit, il entend tout, le moindre bruit l'éveille;
A l'inquiet écho d'une électrique oreille,
Le seul nom d'un rival à voix basse épelé
Vibre comme un bourdon à grand bruit ébranlé.
A sa fierté pourtant croyez-vous qu'il déroge?
Tandis que du regard la foule l'interroge,

Qu'elle le juge en proie à des pensers distraits,
D'une lèpre douteuse il a saisi les traits,
Deviné le fongus à l'aspect équivoque;
A l'illustre étranger qu'à dessein il provoque,
Par un mot caressant de sa bouche sorti,
Il se plaît à donner un sanglant démenti,
De questions sans fin l'assaille et le torture,
Lui dément tour à tour, lui prouve une fracture,
Et d'un abcès profond, qu'il l'oblige à nier,
Son scalpel insolent traverse le foyer.

Non que j'aime à vanter cette humeur tracassière;
Louangeur maladroit de tours de gibecière;
D'un complaisant discours oserais-je étaler
Des actes déloyaux que je voudrais céler?
Ah! sous un autre aspect admirons le grand homme!
Est-ce Barthe ou Dupin que Dupuytren se nomme?

Talleyrand médical, doit-il à tout propos
Briller de repartie et s'user en bons mots ?
Bientôt il y perdrait sa finesse et sa grâce....
Mais tremblant sous le coup d'une haute disgrâce,
On l'a vu, dira-t-on, sans esprit et sans sel,
Dans les salons royaux égarer un missel [4].....
A de tels souvenirs pourquoi hocher la tête ?
Aux faiblesses de cour l'homme aisément se prête,
Et l'État, s'il répugne à de lâches moyens,
Doit au lieu de sujets former des citoyens.

On ajoute qu'un jour la royauté flétrie
Au baron maladroit refusa la pairie,
Et que par cet échec son pays averti
Du mandat-citoyen ne l'a point investi ;
Et cependant juillet, en dénudant le trône,
A brisé son solstice et hâté son automne !

C'est alors que l'hiver, pour lui plein de frimats,
L'atteignit sans pitié sous les plus chauds climats,
Et de son froid manteau comprimant sa pensée,
Nous rendit au printemps sa grande âme glacée [5]!.....
Cygne brillant et sourd à l'homicide glas,
Dont le chant immortel échappe au coutelas,
Les siècles rediront ses succès et sa gloire;
Rien ne peut lui ravir sa page dans l'histoire,
Rien, ni ses envieux à grotesques fureurs,
Ni ses rares amis, ni ses propres erreurs.
L'hôtel-Dieu, dont la mort enveloppe les salles,
Ne peut garder mémoire aux vanités royales,
Et le vain nom de Charle au haut du mur tracé,
Par le souffle du peuple est bientôt effacé [6].
En ces lieux on dédaigne une auguste visite,
La chaux ronge ou déteint la pourpre parasite;
Et quel que soit le champ du royal écusson,
Qu'un légitime lys en orne le blason,
Ou qu'en un jet bâtard vainement arrosée,
Y pousse à l'aventure une tige croisée,

Il n'est plus désormais de gloire et d'avenir
Que pour ceux dont le peuple a gardé souvenir.
Le nom de Montyon résiste à la chaux vive;
Là, non loin de Gilbert, l'INFORTUNÉ CONVIVE [7],
Au marbre consulaire écrits en lettres d'or,
De Desault, de Bichat les noms vivent encor,
Et mieux qu'aux parchemins d'une bulle encyclique,
Au registre immortel d'une autre république,
D'une main prolétaire aux modestes crayons
Le nom de Dupuytren emprunte ses rayons,
Tandis que, grâce aux sucs des royautés pourries,
L'herbe va croître aux lieux qu'on nommait Tuileries.

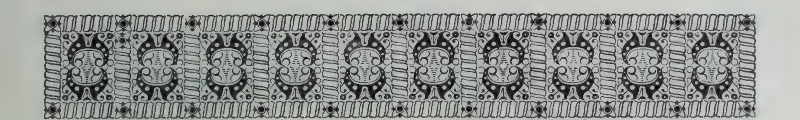
Ah! c'est que de sa gloire, immortel artisan,
Dupuytren dans ces lieux ne fut point courtisan;
C'est qu'il s'y revêtait d'un magnifique rôle,
Que les mille auditeurs nourris de sa parole,

D'une docte harmonie inépuisable écho,
Eussent bâti sous lui les murs de Jéricho;
C'est que veuf d'une voix dont on était avide,
Elle remplit encor l'amphithéâtre vide,
Vide.... car son génie, hélas! nous a quittés.
Qui donc, rendant la joie à nos fronts attristés
Et de nos jeunes gens relevant l'espérance,
Osera recueillir sa triste déshérence?
Qui donc, ardent et calme, et plein d'un noble orgueil,
Nous fera désormais admirer son coup-d'œil?
Qui, sur ce vieux fauteuil, silhouette magique,
Le corps rapetissé sur un pivot oblique,
La voix basse et d'un timbre à tons faibles mais clairs,
De son cerveau grandi lancera des éclairs?....

Ah! quand on a vécu d'une si haute vie,
Qu'à l'immortalité le trépas nous convie,

Si notre char de mort y monte sans cahot,
Qu'importe que l'on meure une heure, un jour plus tôt;
Qui ne voudrait au prix de telles destinées,
De vingt ans de douleurs abréger ses années,
Dût, sur son front brûlé d'un été sans printemps,
Comme un marteau de plomb tomber la faulx du temps.





NOTES

DE LA NEUVIÈME SATIRE.



1. Dupuytren a laissé deux cent mille francs pour la fondation d'un musée d'anatomie pathologique. La volonté du testateur n'a pas été respectée; on a voulu fonder avec cela une chaire.

2. Autrefois les médecins et chirurgiens de l'Hôtel-Dieu avaient droit à un déjeûner dans la maison; ce déjeûner a été supprimé, mais l'usage s'est conservé de donner à chacun d'eux, tous les matins, une *flûte* ou petit pain, que Dupuytren emportait dans sa poche comme tous ses collègues.

3. En hiver Dupuytren se rendait presque tous les matins à pied à l'Hôtel-Dieu, chaussé de sabots, selon l'usage de son pays.

4. Allusion à un reproche qu'on a adressé généralement à Dupuytren.

5. Après sa première attaque d'apoplexie, Dupuytren a fait un voyage en Italie.

6. Sous la restauration on lisait sur les murs de l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu l'inscription suivante : *Charles X a visité l'Hôtel-Dieu*, *le*... Cette inscription a été effacée et le buste enlevé aussitôt après les trois journées.

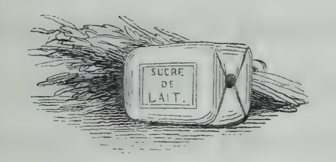
7. On sait que le poète Gilbert est mort à l'Hôtel-Dieu; les vers auxquels il est fait allusion ici sont gravés sur le mur. On voit en entrant à gauche, dans le péristyle, une inscription semblable, placée sous le consulat, en l'honneur de Desault et de Bichat.



DIXIÈME SATIRE.

« . . . . Et cependant, comme il n'y a pas que des dupes en cette affaire, on ne saurait appeler un trop grand jour sur elle; c'est là le vrai moyen d'éclairer le public et d'en finir avec les charlatans!! »

(Guérard, *Dictionn. de medecine.*)



L'HOMŒOPATHIE.

Oh! quand à Vanhelmont, d'hérésie entachée,
L'audacieux Mesmer arrachait son archée,
Et qu'au baquet sacré ses harmoniques sons
De ses magnétisés égayaient les leçons;
Qu'à l'ormeau-Busancy par passes symétriques
Puységur infusait ses vertus magnétiques;
Quand du saint Hohenlohe aux crédules dévots
La poste transmettait les miracles nouveaux;
Ou que dissimulant ses doctrines lascives,
Habile à se vernir de teintes progressives,

Aux pieds du tribunal, le front haut, l'œil hagard,
Enfantin épuisait le pouvoir du regard;
Qui l'eût dit que bientôt une secte nouvelle
Proclamant au hasard sa lutte industrielle,
D'Hohenlohe, Mesmer, Puységur, Saint-Simon,
Oserait affronter le mystique renom?
Thérapeutes chétifs et dont le frac laïque
Trahit l'incognito d'un dogme prosaïque;
Dont le char embourbé, sur un pesant essieu
A peine à soutenir leur prosaïque Dieu;
Ont-ils pour excuser des essais inhabiles
Le poétique élan des antiques Sibylles?
Brûlants d'enthousiasme et les yeux égarés,
Les voit-on quelquefois sur leurs trépieds sacrés
Hurler péniblement d'audacieux oracles?
Où sont leurs prédicants, leurs martyrs, leurs miracles?
L'agent mystérieux dont ils sont dominés
Commande-t-il la crainte à nos sens fascinés,
Et feront-ils passer sous nos yeux incrédules
De nouveaux possédés, de nouveaux somnambules?

Ah ! pour le malheureux qui les suit et les croit
Ils n'ont qu'un regard morne et qu'un langage froid ;
On les voit tristement en lignes décimales
Ranger des unités infinitésimales,
Et sans discernement, sans puissance et sans choix,
Chaque médicament se déplace à leur voix.
Ils disent qu'à nos maux l'ignare médecine
Comme aux temps d'Hippocrate offre en vain sa piscine,
Que depuis deux mille ans triste et préoccupé
Par des docteurs sans foi le monde fut trompé.
Comment croire en effet qu'au jeu de nos organes
La nature marâtre a caché ses arcanes,
Et que dans les débris d'un corps inanimé
Ils échappent au feu qui nous a consumé!
Sur le siége du mal, sur ses causes premières,
Avons-nous donc besoin de nouvelles lumières?
Des symptômes groupés cette cause ressort!
C'est LA FORCE VITALE EN TOTAL DÉSACCORD[1] !!!

Qu'à cette vérité votre foi soit ouverte;
Hahnemann mit douze ans à cette découverte [2] !
Douze ans de longs travaux qu'éclaira le soleil,
Douze ans où de ses nuits fut troublé le sommeil!!!
Grâce à lui, désormais vingt siècles de ténèbres
Cessent d'être livrés à des lueurs funèbres,
La saine vérité de ses doigts éclatants
Va rayer le mensonge au registre des temps....

A quelles vanités notre orgueil nous expose!
Recherchant de nos maux la nature et la cause,
Ignares médecins, savons-nous seulement
Que de ces maux LA PSORE est l'unique ferment [3]?
Oui, cet infortuné que le cancer dévore
Doit ses élancements à la hideuse psore;
Cet autre qu'envahit un pus tuberculeux,
Ou qu'étouffe le croup, qu'est-il donc? un galeux..

Il n'est pas de douleur que la psore n'avive.
Vous souffrez des élans d'une migraine vive ;
Inexpert naviguant le ressaut du hamac
A, de chocs imprévus, froissé votre estomac ;
Vos flancs sont largement distendus par l'ascite ;
Au milieu des transports d'un amour illicite
Le chant d'une Sirène au brisan d'un rescif
Des avirons d'Hygie a privé votre esquif :
Gardez-vous d'accuser l'ascite ou la migraine ;
La psore et non l'amour usa votre carène ;
Le temps en fait saillir les mille trahisons ;
Locuste lui devait ses plus cruels poisons,
Et sans l'activité de sa marche ambiguë
Impunément Socrate aurait bu la ciguë.

Hélas! lorsqu'en nos murs la misère engendra
Ce fléau dévorant qu'on nommait choléra [1] ;

La mort, dit Hahnemann, trempait sa faulx brutale
Aux réservoirs affreux du virus de la gale;
Et dans nos corps livrés aux tourments de l'enfer,
D'avides Acarus [5] plongeaient leurs dents de fer.
Et moi qui, sur la foi des matrones de Corse,
Du derme boutonneux étudiais l'écorce;
Qui, crédule et sans crainte, aux rayons du soleil
De l'horrible sarcopte épiais le réveil;
Qui, dormant sur la foi d'un heureux horoscope,
Apprenais de Raspail à lire au microscope;
Moi qui m'inoculais, sans froncer le sourcil,
L'animal à sillons dont je suivais le fil;
Détracteur insensé d'une nouvelle secte,
J'observais et la vie et les mœurs de l'insecte,
J'allais peindre ses traits d'un innocent pinceau,
Et nourrir de mon sang un vampire au berceau.....
Malheureux..., j'aurais donc, jouant avec la psore,
Ouvert imprudemment la boîte de Pandore;
Et sans les bons avis de l'illustre Hahnemann,
Livré notre univers aux dents d'un caïman!

Hahnemann m'épargna ce désespoir d'Oreste;
Lui seul m'a préservé du contact de la peste;
Calmant en un clin-d'œil mon odorat tendu,
Le suc de pulsatille au millième étendu,
De son sucre de lait imbibe les globules [6];
Son parfnm se répand en invisibles bulles;
Par mon actif cerveau le remède est couvé,
La psore est expirante et le monde est sauvé.

Ah! pour l'esprit du sage il n'est point de vétille...,
Que dis-je!... est-il besoin du suc de pulsatille?
Croyez-vous qu'Hahnemann, esclave d'un seul fait,
N'offre qu'un amalgame à son sucre de lait?
D'un mélange hardi quelquefois il ordonne
Au millionième un grain de belladone,
Et mille fois dissous le camphre ou l'aconit
A l'heureux véhicule et s'infuse et s'unit;

S'il nous faut témoigner des vertus du mélange,
Une femme crédule a pris trois mois le change,
Elle a substitué trois mois innocemment
Des capsules de chasse à son médicament;
O merveille de l'art! de la fébricitante
Les capsules doublaient la vertu militante,
Et grâce au long repos de l'indolent mari,
La boîte s'est vidée, et la femme a guéri.

Simili simile[7]... Honte pour Hippocrate;
La nature sans lui s'est fait homœopathe;
Au feu de la rougeole, et par un coup de dé,
Une dartre rebelle a bien des fois cédé;
Telle au bras vigoureux qu'on plonge dans la glace,
La chaleur est éteinte, et la rougeur s'efface;
Mais bientôt bouillonnant d'une vive chaleur,
Les irritables chairs ont repris leur couleur;

Simile simili... C'est la loi de nature ;



Brûlons-nous jusqu'aux os pour braver la brûlure,
Un froid de vingt degrés amène le dégel,
Et criblé de blessure, on se rit du duel[8].

Cependant si, pourvu d'une âme moins stoïque,
Timide et redoutant le remède héroïque

Dans le Rhône ou le Rhin vous tombâtes noyé,
Si, frappé d'asphyxie, étouffant, foudroyé,
On veut bien vous livrer à des soins sanguinaires,
Hahnemann vous invite à l'appel des contraires,
Et vous pouvez alors, dressant l'auto-da-fé,
Rallumer votre vie aux laves du café [9].
De l'homœopathie admirez l'artifice;
C'est quand vous êtes mort qu'on fait un sacrifice;
Mais la main qui prescrit un emplâtre de poix
De vos démangeaisons ne sent pas moins le poids [10].
Ah! sans l'alternative où le sort l'a placée,
Elle vous eût couvert de choucroûte glacée [11];
Et pour mieux satisfaire à votre corps souffrant,
Eût changé votre lit peut-être en restaurant!
Encor, si leur palais, dont le bon goût les flatte,
Se contentait de mets à dose homœopathe;
Si la truffe à parfum dont Véfour est garni
Pouvait se *diluer* pour eux à l'infini;
Si de leur estomac les ardeurs animales
S'apaisaient aux saveurs infinitésimales;

Vous pourriez bien alors, pour plus de sûreté,
Homœopathiser aussi votre santé,
Et pour lui témoigner vos transports légitimes,
Payer l'homœopathe en modestes centimes [12].

Fier des lambeaux épars de son pourpoint troué,
Vous le verriez alors, d'un visage enjoué,
A travers les haillons que son orgueil défie,
Trahir l'émotion de sa philosophie.
Ah! qu'il serait heureux de cet événement!
Tout est vertu chez lui, désintéressement;
Au tonneau dénudé du nouveau Diogène
S'assied dévotement la charité chrétienne;
Mais aux lieux où l'aumône a sonné dans sa main,
Le rencontrerez-vous encor le lendemain;
Aux fastes bienheureux de sa maigre légende
Inscrira-t-il encor la folie allemande?

Disciples d'Hahnemann, vos hauts faits sont connus;
N'accusez pas d'erreur nos esprits prévenus;
Vos secrets sont à jour, et notre complaisance
Dans son laisser-aller vous donna trop d'aisance;
Trois mois à l'Hôtel-Dieu Bally vous a soufferts;
Trois mois il vous laissa ses registres ouverts;
Dans ses essais Andral a mis un soin extrême;
Qu'a-t-il fait, cependant, qu'avez-vous fait vous-même?
Un de vos adhérents, dans sa sincérité,
Du poste de l'honneur seul n'a pas déserté [13];
D'autres ont fui bientôt une funeste lice;
Transfuges de combats, mais héros de coulisse,
Comme à Polichinelle on fournit des tréteaux,
Ils voudraient qu'on dressât pour eux des hôpitaux [14];
Si, sur les ais mal joints d'un tremplin à bascule,
Ils pensent se soustraire aux traits du ridicule,
Que sur leurs corps sanglants en pétille le sel;
Bouillaud les signala manquants à son appel;
D'Andral et de Bally la voix sonore et forte
A proclamé tout haut que leur doctrine est morte,

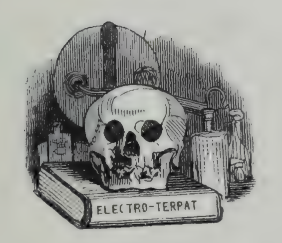
Et la France entendra cet unanime cri
Que de tous leurs clients PAS UN SEUL N'A GUÉRI.

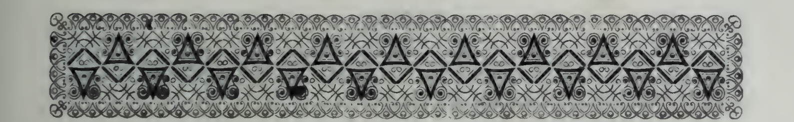
Vous qui de bonne foi suiviez des rêveries,
Désabusez-vous donc, quittez ces jongleries.
Persistez-vous encor?... voyez le charlatan
Qui va nous étourdir du bruit de son tam-tam,
Devant qui sous vos yeux une foule se rue;
Vous semblez dédaigner l'empirique de rue,
Et votre front rougit des sataniques tours
Du dentiste ambulant qui pose aux carrefours;
Vous croyez l'accabler d'un courroux légitime.
Eh bien, plus que pour vous j'ai pour lui de l'estime;
Pourquoi fixer sur lui des yeux pleins de courroux?
Soyez plus indulgents, car il vaut mieux que vous.
A mentir au public votre esprit se torture;
Plus franc il a du moins affiché l'imposture,

Et montre aux yeux de tous, en dépit de la loi,
Plus d'esprit, plus de grâce et plus de bonne foi.

Descendez, descendez dans votre conscience;
Croyez-vous qu'Hahnemann ait fait de la science?
Pouvez-vous à travers sa lourde fausseté
Écrire un nouveau fait, lire une vérité?
Ah! de l'infortuné que tourmentent ses songes
Supportons les erreurs, pardonnons les mensonges;
L'enthousiaste ardent dont le front égaré
Sort des plis rayonnants de son manteau sacré,
On peut le plaindre encor, quelquefois on l'admire;
De sa seconde vue on suit le point de mire;
Sous le bras opprimant d'un despote vainqueur
On voit luire ses yeux, on sent battre son cœur;
Dans les frémissements d'une pénible extase
Il se débat au moins sous le Dieu qui l'écrase;

Mais le froid imposteur qui, trompant froidement,
Ment à sa conscience et sait fort bien qu'il ment;
Dont l'avide calcul a caché l'imposture;
Qui voit sa base fausse et qui pourtant l'assure;
Du poids du déshonneur que son nom soit flétri;
Que l'avenir vengeur l'attache au pilori.
Je préfère cent fois ce moderne copiste,
L'homme aux six traitements, l'électro-terpathiste;
Au public confiant il prédit mieux son sort;
Il a pris pour enseigne une tête de mort [15].





NOTES

DE LA DIXIÈME SATIRE.

1. Tout ce qui précède contient l'exposé fidèle de la doctrine d'Hahnemann; ce dernier vers présente textuellement la définition qu'il donne de la maladie. (*Organon*, p. 4 et ailleurs.)

2. C'est ce qu'il dit lui-même. (*Ibid.*, p. 175.)

3. « Mais depuis tant de siècles, ils (les médecins) n'ont pu guérir les innombrables affections chroniques, parce qu'ils ignoraient que le miasme psorique (la gale) en fût la source, découverte qui appartient à l'homœopathie, et qui l'a mise en possession d'une méthode curative efficace. Cependant ils se vantaient d'être les seuls dont le traitement fût rationnel, etc.» (*Organon*, p. 11.)

4. Les homœopathes disent hautement qu'eux seuls peuvent guérir le

choléra; qu'ils aillent donc en toute hâte essayer leur méthode à Marseille!!! (Note de la première édition.)

5. On sait que la gale est maintenant assez généralement attribuée à la présence d'un insecte (sarcopte, acarus), dont on a définitivement constaté l'existence à l'hôpital Saint-Louis, par suite du prix qu'a proposé et décerné M. Lugol.

6. Tout ceci est textuel. (*Organon*, p. 15.)

7. Loi fondamentale de la doctrine d'Hahnemann.

8. Conséquences forcées de la loi des semblables.

9. Textuel. (*Organon*, page 165.)

10. « Je me reproche d'avoir autrefois emprunté les allures de l'allopathie en conseillant d'appliquer sur le dos, dans les maladies psoriques, un emplâtre de poix qui provoque des démangeaisons, etc. Je retire le conseil que j'en avais donné. » (*Ibid.*, p. 5 et 6.)

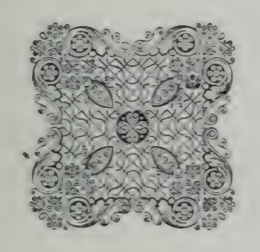
11. Hahnemann conseille à plusieurs reprises l'emploi de la choucroûte glacée sur les membres congelés. (*Ibid.*, p. 101 et 102.)

12. On assure qu'un malade a payé un homœopathe en lui envoyant un centime.

13. M. Curie.

14. Tout ceci est de la plus grande exactitude; on sait que les homœopathes ont demandé l'autorisation de fonder un hôpital, un dispensaire, etc. C'est ce qui a amené à l'Académie la discussion qui a tué leur prétendue doctrine.

15. M. Bachoué de Lostalot a fait distribuer des prospectus dans lesquels il se dit l'inventeur de la medecine électro-terpathique; ses prospectus portent une tête de mort.



ONZIÈME SATIRE.

« Ni l'enseignement, ni la science n'ont de chef. Vous entendez un professeur prouver au Muséum que celui de la rue Saint-Jacques vous a dit d'absurdes niaiseries, et l'homme de l'École de médecine soufflette celui du Collége de France... Si le gouvernement avait une pensée, je le soupçonnerais d'avoir peur des supériorités réelles qui, réveillées, mettraient la société sous le joug d'un pouvoir intelligent. Les nations iraient alors trop vite, et les professeurs sont chargés de faire des sots. »

(de Balzac, *Livre mystique*, p. 248.)



LES PROFESSEURS, LES AGRÉGÉS, LES PRATICIENS.

LES PROFESSEURS.

Qu'est-ce qu'un professeur ? Un chanoine profane
Dont le bonnet est rond au lieu d'être carré,
Qui, sans contradicteurs, discute et se pavane,
Et prêche pour le moins aussi bien qu'un curé.
Jadis, le chef coiffé d'une vaste perruque,
Il bravait sans danger l'inclémence des airs ;

Rien ne couvre aujourd'hui le pelé de sa nuque
    Qu'un faux toupet ou des poils clairs.

Vers midi, tous les jours, sortant de sa demeure,
Bien chaud et bien muni d'un ample déjeûner,
Il court aux examens sommeiller sept quarts d'heure,
Et palper le jeton qui grossit son dîner.
Jadis on le voyait en argots ridicules
Des imberbes docteurs instruire le procès;
Aujourd'hui, mieux coupé de points et de virgules,
    Il délire en maigre français.

Il a le maintien haut, la voix acariâtre;
Mais quoique sans pitié déchirant les auteurs

Il revête sa robe et ses airs de théâtre,
Ses bancs restent, hélas! dégarnis d'auditeurs.
Jadis sous Galien, somnolent autocrate,
Aux lois de l'humorisme il se crut engagé;
On le voit de nos jours exhumer d'Hippocrate
Un solidisme mitigé.

Des leçons de son cours qu'il disposa par cases,
Chaque texte est écrit dans le fond d'un tiroir;
Et comme à l'improviste il jette en paraphrases
Le sermon que d'avance il récita le soir.
Jadis quelques deniers étaient sa récompense,
Du maître et de l'élève honorable lien;
De nos jours ce qu'il vend à cent francs par séance,
Qui de nous le voudrait pour rien [1]!

LES AGRÉGÉS.

Est-ce assez, dira-t-on, ou dois-je mettre en cause
De chétifs agrégés... aujourd'hui quelque chose,
Demain rien, vains roseaux qui n'ont jamais pensé,
Et sur un sol ingrat ont au hasard poussé?
La sève que six ans d'indolence ont tarie
Refuse son soutien à leur tige amaigrie,
Et la mort les atteint, non pas certes la mort
Qui de la vie humaine affaisse le ressort,
Qui du funeste choc de ses bruyantes ailes
Abat incessamment des phalanges nouvelles;
Qu'on arme d'une faulx, dont le long bras ailé
Sort menaçant des plis de son plaid étoilé;

Mais cette mort bénigne, à caressante bouche,
Dont la grâce séduit et dont le regard touche,
Qui vous prend d'une main à potelé contour,
Vous conduit mollement loin de l'éclat du jour,
Et d'un ton doucereux, d'un gracieux sourire,
Vous invite au silence et vous défend d'écrire :
Non point enfin la mort qui de sa rude main
Frappa vingt ans trop tôt Bichat et Dupuytren ;
Mais celle qui tua dès qu'on les vit éclore
Les Bougon, les Guilbert et tant d'autres encore.

De profundis pour eux... D'autres mieux inspirés
Pèsent avec orgueil sur les parvis sacrés ;
L'œil fixé sur l'école, à sa borne-fontaine
On dirait qu'à longs flots coule leur hippocrène ;
Prestidigitateurs à maniement adroit,
Sur un jeton d'ivoire ils martèlent du doigt ;

Un son mat c'est le plein, un son creux c'est le vide...
Miracle!... hallucinés par un miroir perfide,
Quand le public moqueur a sifflé leurs discours
Ils s'applaudissent eux... Nés pour tous les concours,
Un jour nous les verrons aux clos de Béotie
S'inscrire candidats du prix d'idiotie.

Rêveurs infortunés et qui font peine à voir,
Confiants le matin, désespérés le soir,
Esclaves d'un doyen, courtisans de la presse,
Offrant à tout venant leur menteuse tendresse,
Au cou de l'écrivain roulés à l'abandon,
Qui de leur amitié lui prodiguent le don,
Et dans leurs bras ardents l'étoufferaient peut-être...
Quand tout-à-coup, ô ciel! arrive... qui?... le maître...
Il faut les voir alors sur eux-mêmes tordus
Jeter obliquement des regards éperdus;

Leur main qui vous pressait comme à défaut d'une autre
Se rétrécit, se crispe et glisse dans la vôtre.
Ils n'osent rien brusquer ; ils savent que demain
Une plume de fer armerait cette main,
Et qu'un mot échappé d'une bouche hardie
Peut déchirer la trame aux doigts qui l'ont ourdie.
Mais au secret dépit d'un despote ombrageux
Se forme quelquefois l'avenir nuageux ;
Une pierre qui tombe ébranle l'édifice,
Et pour un lourd échec il ne faut qu'un caprice.

Oh ! qu'ils se vengeront d'un débat irritant !
Comme ils vont dès demain, dès ce jour, à l'instant,
Pourvu que l'écrivain dont la fierté les glace,
Dédaigneux et superbe, ait déserté la place ;
Comme ils vont sur leur claie aux clous longs et ténus
De ressaut en ressaut traquer ses membres nus.

Et comme sans danger, sans frein d'ignominie,
Ils vont sur un absent verser la calomnie !...

Vos baisers imposteurs ne m'en imposent pas,
Lâches... sachez donc bien qu'il est d'autres Judas,
D'autres vous-même enfin, assiégeant ma demeure,
Par qui la trahison est trahie à toute heure ;
Délateurs mutuels, concurrents d'un vil prix,
Qui viennent tous les jours mendier nos mépris...

Et voilà les bienfaits d'une puissante école ;
Voilà ce qu'elle veut, voilà quel est son rôle !...
Dégradant sans pudeur des hommes d'avenir,
Et rougissant leur front d'un honteux souvenir,

Elle leur dit : Rampez, rampez, qu'en cette boue
A mes pieds vaniteux s'imprime votre joue,
Ou, malgré vos six ans d'un pénible travail,
Je saurai des faveurs fermer le soupirail ;
Rampez... ou pour vous tous l'arène sera close ;
Votre nom au concours sera mis hors de cause ;
Sachez que le scrutin se fait dans nos bureaux,
Oui, c'est nous qui votons, nous professeurs MORAUX !

A l'austère vertu consacrez donc un temple.
De leur moralité voulez-vous un exemple ?
Il est récent..., d'hier... Fatigué de longs cours,
Desgenettes d'un aide appelle le secours ;
Il offre Broussais fils... Le scrutin se partage ;
Six votes font à trois un égal avantage...
Un second tour survient..., le scrutin cette fois
A l'élu légitime a ravi ses six voix !!!

Et voyez ce que peut une urne indépendante !
Un des trois candidats, dont la cause est pendante,
Déjà touche au budget plus de cinq mille écus,
Et c'est lui qu'on choisit avec sept voix de plus !

Tambours, battez aux champs! que des mains tarifées
A l'autel doctrinaire appendent les trophées !
Gloire, gloire au doyen !... Quel triomphe si beau
Sous des pieds d'agrégé mit jamais l'escabeau !
Quand les étudiants aux joyeuses nuées
Ont-ils mieux applaudi... Mais j'entends des huées ;
Quel Dandy, pourchassé de rires et de cris,
Sous le chant marseillais traverse tout Paris ?...
Que vois-je... ô criminelle... incroyable licence !
C'est lui que l'on poursuit avec tant d'indécence,
Lui, chargé de veiller sur la science et l'art,
Lui, dernier rejeton de nos Royer-Collard...

Osez donc vous targuer d'une illustre origine,
Descendez de Platon, d'Aristote ou de Pline,
Loin des rayons brûlants d'un soleil du midi,
Qu'aux stalles d'Opéra vos lauriers aient verdi,
Et Caton de boudoir, sans que le pied vous glisse,
Ayez trois ans entiers régenté la coulisse;
Pour que l'École un jour, dans ce Paris crotté,
Prompte à vous assourdir de chants de liberté,
Oppose à vos leçons de criardes orgies!...
Ah! plutôt de Véron éteignant les bougies,
Qu'on vous voie à rebours d'un édit de bon ton
Aux nymphes du ballet raccourcir le jupon...
Chef d'orchestre ambulant et prêt à perdre haleine,
Guidant la carmagnole à voix républicaine,
Convive haletant au café des Anglais,
Armé de pâtés chauds, de radis et d'œufs frais,
De la foule joyeuse et qui remplit la rue,
Les gants jaunes aux poings, défiez la cohue;
Noble fils des Vatel et des Montalivet,
Faites pleuvoir sur eux l'arsenal de Chevet;

Et sur les ennemis dont vous jonchez la place,
Amoncelez des flots de sorbet et de glace!....

Ah! lorsque flétrissant le plongeon des valets
Notre faculté-peuple ahurit de sifflets
Le pouvoir-faculté..., la doctrinaire meute
Courrait sus au scandale et crierait à l'émeute;
Et de sots écrivains d'un blâme fanfaron
Masqueraient sans rougir leur désaveu poltron!...
Non, ces honteux complots il faut qu'on les déjoue;
Et tant qu'un souffle d'air soulèvera ma joue,
Que cet air que j'aspire en sorte avec émoi;
Mes lèvres, je le sens, se froncent malgré moi,
Sur les bords amincis de ma bouche meurtrie
En sifflements aigus ma clé résonne et crie.

LES PRATICIENS.

Loin de ces intrigants et de ces froids rhéteurs,
Mes yeux avec plaisir errent sur les docteurs,
Praticiens obscurs, et dont la modestie
Obtient tous mes égards, toute ma sympathie.
Là sont indépendance et pensers généreux ;
Honneur à leurs travaux, amour sacré pour eux !
Hélas ! lorsqu'en nos champs, où l'hiver les assiège,
Leurs pas mal assurés chancèlent sur la neige,
L'homme de la charrue aux bras jeunes et durs,
Près du foyer brûlant, à l'abri de ses murs,
Trouve un pavé bien sec, une table égayée ;
Rien ne trouble la paix de sa chaude veillée ;

Ni la pluie obstinée à battre son auvent,
Ni le double fracas de la grêle et du vent,
D'éléments courroucés convulsive agonie,
Ne peut de son sommeil déranger l'harmonie.

Las des courses du jour, des nocturnes travaux,
L'humble praticien aime aussi les pavots;
Mais le sommeil à peine, écartant la lumière,
A de sa lourde main pesé sur sa paupière,
Un triste messager, matinal Lucifer,
Se pend les bras tendus à son marteau de fer;
Comme aux échos des bois le cor et vibre et sonne,
Telle sur son chevet la sonnette résonne;
En sursaut il s'éveille, et par le froid raidi
Fouille à demi vêtu son âtre refroidi;
La canne d'une main, le manteau sur l'épaule,
Aiguille tremblottante et qui cherche le pôle,

On le voit aux lueurs d'un fanal scintillant
Dans une mare d'eau se glisser à pas lent.
Son feutre ploie et rompt, le flot qui le traverse
Aux plis de son manteau tombe en pesante averse :



Qu'importe, il défira le vent et les glaçons;
Car un vieillard est là sous de fievreux frissons;

Une mère est en pleurs et tremble pour sa fille ;
La mort atteint peut-être un père de famille,
Ou par une matrone à mourir condamné,
En cris sourds et plaintifs expire un nouveau-né...
Il arrive... à sa voix l'haleine est suspendue,
On écoute en silence et l'oreille tendue ;
Brama descend du ciel ; omnipotent Wishnou,
On l'embrasse en pleurant, on l'adore à genou...
Mais des soins généreux et des conseils qu'il donne
Qui donc lui saura gré?... Qui le paiera?... Personne.
Quand la reconnaissance avait parlé si haut,
Nul parmi ses clients qui ne fasse défaut ;
A peine dans sa main tombent quelques oboles,
En décimes cuivreux s'y changent les pistoles,
Ce n'est plus sous sa robe un pseudo-professeur,
Du titulaire oisif vaniteux assesseur,
Un agrégé de cour qui tous les ans cumule
Pour quinze mille francs d'or et de ridicule :
C'est, tombant à plat-ventre et de toute hauteur,
Un paysan de glèbe, un manœuvre-docteur,

Journalier qui sans fruit bécha cinquante années,
Et lègue à ses enfants les plus rudes journées.

Osez donc étouffer un monstre renaissant ;
De vos fiers osmanlis abattez le croissant ;
Promenez le niveau sur tous les priviléges ;
Point de hardi sultan pour de libres colléges ;
Point d'orgueilleux pacha, d'ambitieux visir ;
Disposant du pouvoir qu'ils prétendent saisir,
Par de larges gradins à l'avenir masquées,
Qu'on ouvre à deux battants la porte des mosquées,
Et que chacun de vous dont le savoir est prêt
Au peuple crie : Allah ! du haut d'un minaret.
Qui donc peut estimer mieux que moi la science ?
Et qui de la justice a mieux la conscience ?

Ralliant sans détour l'avenir au passé,
D'un tenace travail qu'on soit récompensé,
Mon juste orgueil s'incline et mes lèvres sont closes ;
D'un onéreux traité je signerais les clauses.
Mais que des nullités à complaisant babil,
Des mannequins plissés qu'on fait mouvoir au fil,
A gants jaunes ou blancs, à science ignorée,
On nous veuille imposer la jeunesse dorée ;
Que des Hallé d'un jour, sans pudeur et sans frein
Débitant leur leçon comme on chante un refrain,
Transforment hardiment sur une tête ignare
Le bonnet de docteur en hautaine tiare ;
Troubadours de salons, chantres de madrigaux,
Qu'ils nous toisent de l'œil, et marchent nos égaux !

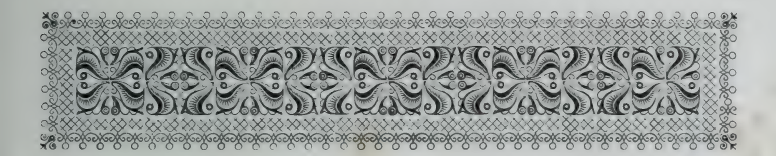
Que dis-je... nos égaux!... l'un d'eux se dit le maître.
Ah!... ce n'est pas le mien, c'est le vôtre peut-être...

Mais moi, s'il le fallait, moi, sur ces avortons
Des parchemins poudreux vidant tous les cartons,
Et tenant à deux mains de compactes volumes,
Encre, poudre, papier, bibliothèques, plumes,
Tout volerait sur eux... De leurs bouquins coiffés,
Sous leurs propres larcins désormais étouffés,
Des lourds in-octavos les masses refoulées
Par mes bras vigoureux sur leurs fronts empilées,
A peine suffiraient à de rudes combats !!!...

Eh bien !... qu'attendez-vous ? sonnez le branle-bas;
Et vous, jeunes docteurs, hommes de forte trempe,
C'est à vous de siffler tout confrère qui rampe;
Sans fascines, sans torche et sans sédition
Élargissez la voie à votre ambition ;
De vos hardis limiers dirigez les battues ;
Vous n'aurez qu'à compter les pièces abattues ;

Nous vous verrons alors en province, à Paris,
De votre art précieux connaissant mieux le prix,
Choyés de l'opulent, respectés du vulgaire,
Vivre où vos précepteurs ont végété naguère.





NOTES

DE LA ONZIÈME SATIRE.



1. Ces vers, comme on le pense bien, ne s'adressent pas à tous les professeurs, et les vers qui suivent ne sauraient sans injustice être appliqués à tous les agrégés. Il est dans ces deux classes des hommes distingués et honorables, parmi lesquels nous nous félicitons d'avoir des maîtres et des amis.

2. Le temps d'exercice des agrégés, précédé de trois ans de stage, est de six années; après cette époque ils ne conservent que le titre d'agrégés libres, et deviennent tout-à-fait étrangers à l'École.



DOUZIÈME SATIRE.

« Il faut que tout homme travaille, toutes les fois que son organisation le lui permet ; autrement c'est un frêlon qui vit aux dépens des abeilles, et qu'on devrait écraser. »

(Dubois d'Amiens, *Traité des études médicales.*)



LES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE.



Non, je ne vieillis point, mais des pensers cuisants
Aux rides de mon front ajoutent tous les ans;
Le siroc du désert qui prédit la tempête
De ses derniers cheveux va dépouiller ma tête,

Et deux lustres pourtant l'un à l'autre enlacé
Sur mon adolescence ont à peine passé.
Jeune, dans cette école aux banquettes poudreuses,
Apprenti chevalier de luttes chaleureuses,
Et d'arbitraires lois vainement assailli,
Que de fois sous mes pieds la poussière a jailli!
J'ai combattu dix ans et l'injure et l'outrage;
Et confiant encore en dix ans de courage,
Sous le vent du boulet je compte sans émoi
Les coursiers valeureux qui tomberont sous moi.
Mais à d'autres combats je dévouerai ma vie;
Grands du jour, pensez-vous que ma haine assouvie
Meure sans avenir quand j'aurai culbuté
Une charte d'école, un roi de faculté?

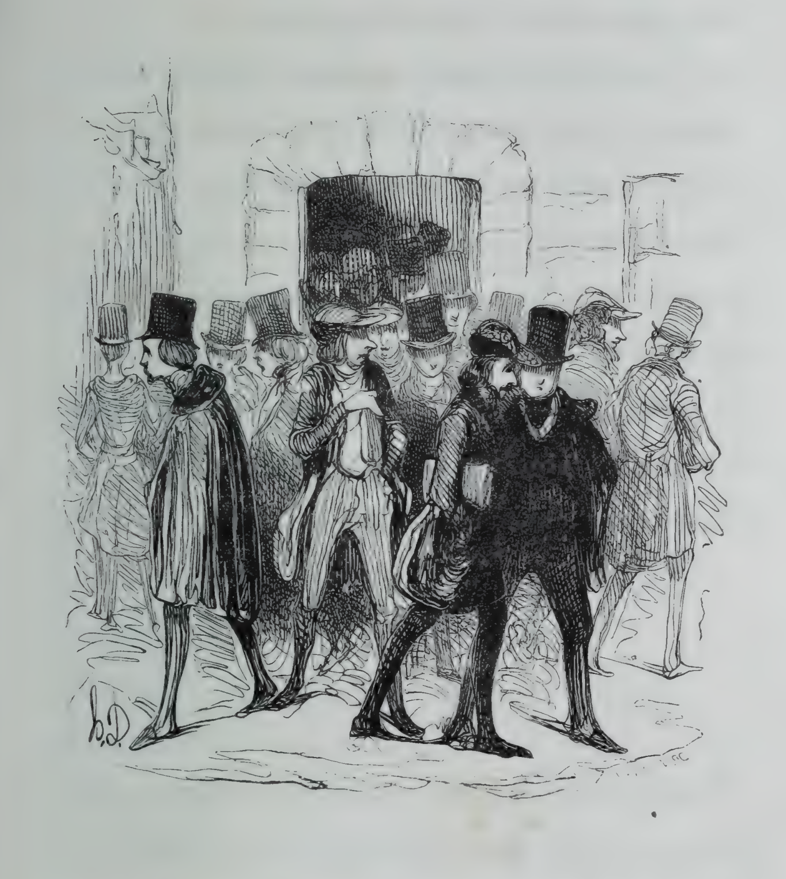
Au sol marécageux où mon destin m'entraîne,
Où trouver en effet une vive Hippocrène;

Comment à mon coursier donner un libre cours
Quand il me faut rimer à PATENTE, à CONCOURS ;
Aux détails sans élans d'EXAMENS A L'ÉCOLE,
Mesurer à l'étroit ma hautaine parole,
Et près d'un Rubicon sans gloire et sans revers
Poursuivre un ORFILA du poids de trois cents vers ?
Ah ! qu'une fois du moins ma NÉMÉSIS choisie
Trouve plus d'abandon et plus de poésie !
Libre de bouillonner dans un vase moins creux,
Ma verve coulera comme un vin généreux ;
A tous mes souvenirs ma mémoire est fidèle ;
Aucun de mes amis ne s'est défié d'elle ;
Je n'ai rien à laver, l'onde est claire en mon bain ;
Je suis né, j'ai grandi, je mourrai CARABIN.

Eh! quel cœur de vingt ans ne s'émeut et ne vibre
A l'aspect d'une vie insouciante et libre,

D'étude et de plaisir amalgame attrayant;
Où, bercé sur un siége élastique et pliant,
Jamais de durs soucis, de hideuses pensées
N'osèrent assombrir les actions passées;
Où gai d'un doux espoir, gai d'un doux souvenir,
L'œil plonge avec ardeur au riant avenir,
Et de brillants décors, de couleurs fortunées,
Y dessine à grands traits les joyeuses années.

Mais l'aurore a sonné son uniforme glas,
Mille souliers ferrés sillonnent le verglas,
Du foulard lyonnais la bouche enveloppée,
Par le vent froid du nord l'haleine entrecoupée,
Quand la neige en flocons blanchit au loin les toits,
Aux carrefours déserts, et soufflant dans leurs doigts,
Les carabins joyeux aux cohortes pressées
D'un labeur matinal nourrissent leurs pensées.



C'est l'heure où Dupuytren commençait sa leçon;
Où son expérience anime encor Sanson;
Où Bouillaud et Lisfranc vont ouvrir leur séance;
Lisfranc, dont on nous vit braver la médisance,

Jupin déboutonné, Mascarille tonnant,
Trop long-temps il brandit un foudre mal sonnant;
Aujourd'hui guidant mieux sa pittoresque verve,
Il rentre avec éclat au giron de Minerve;
Chastes sont ses pensers et pudique sa voix,
La presse qu'il respecte ornera son pavois;
Elle souscrit un pacte aux formidables haines;
Ses mains ont résonné dans nos mains phocéennes,
Et prompte à proclamer le ban de liberté,
La Lancette elle-même a signé le traité.

Tombent les intrigants et périsse Carthage;
Jeunes gens, de vos mains aidez notre courage,
Qu'une école punique, un classique Ilion
Trouve en chacun de vous Achille ou Scipion;
De son vieil édifice à charpente pourrie,
Le dôme crevassé déjà s'affaisse et crie.

Mais le jour a marché ; sans souffrir de retard,
Un autre soin déjà vous appelle à Clamart ;
Aux hôpitaux partout se ferme la clinique,
Et Serres vous attend au cirque anatomique ;
Non ce cirque mesquin que releva sans art,
Aux frais de la cité le scholastique czar,
Où sur les pavés neufs l'école se pavane,
Usant comme un balai la classique soutane ;
Mais cette vaste arène à commun abreuvoir,
D'une science libre immense réservoir,
Qui n'a point de faveurs, ne cache aucun mystère ,
Et ne refuse rien au scalpel prolétaire.
Entrez, sur chaque table incessamment penchés,
Six travailleurs ardents ont les yeux attachés ;
Le scalpel aiguisé jamais ne se repose ;
L'un de filets nerveux poursuit l'anastomose,
Des muscles adhérents dissèque les faisceaux ;
L'autre cherche le point où naissent les vaisseaux ;
La scie à deux tranchants, empruntée à Charrière,
De la moelle spinale attaque la gouttière,

Et le crâne entr'ouvert sous les doigts enfoncé,
Cède aux coups de marteau dont il est crevassé.
Partout l'attention, l'étude sérieuse.

O vous, dandys de cour, à la bouche railleuse,
Ambulants professeurs qui dans nos carrefours
Préludez, en fumant, au scandale d'un cours;
Hallés qu'on improvise au feu de la coulisse,
Gardez qu'en ces travaux votre main se salisse!
N'allez pas revêtir, par un bizarre jeu,
Les mancherons à gaîne et le long tablier bleu!
Vos doigts s'érailleraient sur de grossiers suaires.
Ah! souillés du contact des débris prolétaires,
D'un sang putréfié négligemment imbus,
Seuls nous affronterons vos insolents rebuts;
Nous, carabins actifs dont la peau parfumée
Jamais de l'encensoir n'a subi la fumée,

Dont aucun ne fléchit et ne s'est inondé
De parfums d'odalisque et de lait amandé ;
Vos amis, ces amis au sourire incroyable,
Qui nous lorgnent au coin d'une opulente table,
Montrent avec dégoût nos ongles impolis,
Nos gants bruns et froissés que le sang a salis ;
Leur bouche a murmuré le mot poignant cynisme.
Eh bien, nous méritons votre fier ostracisme ;
Sur des charmes tachés de lys et de carmin ,
Jamais n'a tressailli notre érotique main ;
Jamais le front paré de mensongers trophées,
Vainqueurs de ces Laïs à grand prix étoffées,
En des nuits de régence épuisant le trésor,
Le hasard des brelans n'a dévoré notre or.
Notre bourse est à sec et nos goussets sont vides;
Mais, purs du vil contact de passions avides,
Nous a-t-on vu monter sur d'indignes tréteaux ?

La Sorbonne, il est vrai, veuve de Flicoteaux [1],
A vu de nos banquets, désormais assombrie,
Les refrains sans échos, l'allégresse tarie ;
Des carrefours latins distrait, embarrassé,
Chavineau [2] se retire et n'est point remplacé ;
Plus de beefteack saignant, d'entre-côte panée;
Du légume herbacé la verdure est fanée,
Qu'importe ! le front haut, l'œil riant, le cœur gai,
Chargeant nos carafons du vin de Delaunay [3],
Et du buis infusé qui mousse dans nos verres
Décantant coup sur coup les bouteilles entières;
S'il le faut, abreuvés du liquide à pleins seaux
Que nous offre en passant l'AQUATIQUE Rousseaux [4],
En des toasts délirants, en d'aqueuses orgies
Qu'on nous voie épuiser le suif de nos bougies.

Ne l'épuisons-nous pas aux longs travaux des nuits ?

Qui donc, nous condamnant à d'éternels ennuis,
Oserait nous ravir, d'un perfide artifice,
De nos illusions le triste bénéfice?
Quand, du matin au soir ployant sous ses travaux,
L'élève studieux passe à des cours nouveaux;
Des salles d'hôpital, ventouse mortifère,
Il aspire en son sein la putride atmosphère;
Le bagne où nous vivons, aux miasmes diffus,
Lui promet tous les jours la fièvre et le typhus...
Sait-on bien ce qu'il faut pour de telles études?
Sait-on tous ses efforts? sait-on ses habitudes?
Croit-on que tout se borne à de sales dégoûts?
Ah! l'on se fait bien vite à l'odeur des égoûts,
Et la mort, dernier terme et repos sans secousse,
Quand on la voit deux jours n'a plus rien qui repousse!
Mais l'homme, obscur jouet des craintes, des douleurs,
Qu'un bistouri déchire et qu'inondent ses pleurs;
L'homme, qu'on va soumettre à des tortures lentes,
Dont le corps est sanglant et les chairs palpitantes,
Qu'il faut de dévouement, qu'il faut d'humanité

Pour braver d'un œil sec sa longue anxiété?
Au fond de notre cœur refoulant nos alarmes,
Notre âge de plaisir passe au milieu des larmes;
Aussi quel abandon, quel amour parmi nous!
Les mêmes sentiments nous réunissent tous;
Commensaux conviés à la même fortune,
Le but nous est commun et la bourse commune;
Il n'est pas un de nous qui, prodigue à demi,
Ne puise librement au gousset d'un ami.
Vienne le lendemain que l'avare caresse;
Une FLUTE [5] suffit à la faim qui le presse;
Et tout souci d'argent de son cœur est rayé :
Il aura du travail, SON CADAVRE EST PAYÉ!

Et quand il n'a plus rien à lier dans sa bourse,
Quand il dîne au pain sec, déjeûne au pas de course,
Quand trois fois s'essoufflant à traverser Paris,

Du modeste omnibus il redoute le prix,
Ah! du moins laissez-lui sa délirante joie
Et les rares plaisirs où son âme se noie;
Laissez-lui, s'il le faut, vers le déclin du jour,
Sa lingère à l'œil vif, haletante d'amour;
Pour prix de ses attraits que lui demande-t-elle?
Malines peut garder sa superbe dentelle,
Et Ternaux, descendant de rabais en rabais,
Fabriquerait en vain les plus soyeux thibets;
Elle n'emprunte rien aux vals de Cachemire;
Dans un miroir fêlé la coquette se mire;
Une toile commune aux fils rudes et torts
Sous sa dure enveloppe emprisonne son corps;
Et rempart impuissant, sous des mains sacriléges,
Elle seule a payé l'écharpe de Baréges.
Quelquefois, il est vrai, suspendue à son bras,
Elle rougit, se trouble et demande tout bas,
De cet accent moelleux qui pénètre et qui touche,
Un doux engagement à son ardente bouche;
Alors, peut-être alors au seuil du Luxembourg,

Bobineau lui promit moisson de calembourg;
Aux combats glorieux d'Aboukir et du Caire,
L'affiche a marié les exploits de Macaire...
Mais qui donc vous repousse avec un froid dédain,
Et ferme avec fracas la grille du jardin?
Le Luxembourg, en proie à d'insolents outrages,
N'a plus ses rêves frais, la paix de ses ombrages;
Et pareil aux fossés qu'on a comblés à ras,
Son front est éborgné d'un informe platras;
Ses élégantes cours se changent en casernes;
Les fusils sont chargés; inspectant les gibernes,
L'HOMME-ROUGE, celui qui tue à trente pas,
Envie à Bobineau ses innocents trépas,
Et s'apprête à greffer, au fil de sa sagaye,
La gloire transnonaine et les lauriers de Blaye.

Et pourquoi s'étonner d'un présent désastreux?

Hélas! le temps n'est plus des pensers généreux;
Lorsqu'à ses premiers jours, éperdue et tremblante,
L'autorité tendait une main suppliante;
Et lorsqu'abandonnée à d'odieux détours,
Ses faux embrassements couraient les carrefours,
On vous vit, déployant des programmes crédules,
Prêter votre crédit à ses humbles cédules;
Car votre cœur, privé de honteux sentiments,
Ignore le parjure et se fie aux serments,
Et pour des intrigants à vile coterie
Verserait un sang pur qu'on doit à la patrie.
Jeunes, mais réfléchis; ardents, mais généreux,
L'École vous reproche un vouloir chaleureux;
Vous aimez le scandale et protégez le vice,
Dit-elle!... Vous, grand Dieu! vous aimez la justice.
Indoctes à fléchir sous le joug d'un doyen,
Façonnés de bonne heure aux droits du citoyen,
De votre cœur ardent la jeune exubérance
Désapprouve l'intrigue et flétrit l'ignorance.
Le jour viendra bientôt où vos maîtres altiers,

Habiles à franchir de ténébreux sentiers,
Les yeux fixés au sol, le front couvert de honte,
De leurs longues erreurs auront à rendre compte,
Et la toge usurpée, et l'ignare bonnet,
Tomberont en lambeaux sous votre martinet.

Marchez donc le front haut et la tête levée;
La terre qui vous porte est solide et pavée;
Marchez... Soit qu'arrivant de rivages lointains,
Aux brumes de Paris encore mal déteints,
Paris émerveillé se récrie et s'étonne
Du hâle qui brunit votre tête bretonne;
Soit que dans votre cœur de dévouement grandi
Rebondisse en torrent la lave du midi;
Telle dans son harem l'odalisque voilée,
Telle dans nos caveaux la plante étiolée,
Tel, à l'ombre qne jette un soleil réfléchi,

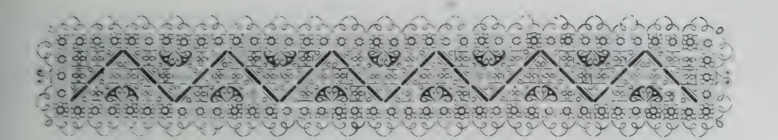
Votre cœur s'est calmé, votre teint a blanchi.

Un an, peut-être, un an votre voix délirante,
Dernier mugissement d'une vague expirante,
Livrée à de bruyants, d'intermittents éclats,
Sonnera coup sur coup son irritable glas;
Mais bientôt le contact d'austères habitudes,
Et de graves pensers, et de graves études,
Changent, en comprimant un jet prématuré,
Ces feux sans consistance en un feu lent, sacré,
Qui, rongeant en secret les âmes embrasées,
Brûle sans étincelle et s'étend sans fusées.

Tels vous êtes, amis, tel moi-même je fus ;
L'infortune jamais n'éprouva vos refus;

Jamais, hors du contact de honteuses pensées,
Espérances d'honneur ne furent mieux placées;
Vienne donc le pouvoir vous accuser demain,
Je le ferai rougir, votre vie à la main.





NOTES

DE LA DOUZIÈME SATIRE.



1. Ancien restaurateur de la place Sorbonne.

2. Ancien restaurateur de la rue La Harpe.

3. C'est le successeur de Flicoteaux.

4. Autre restaurateur, qui a reçu des etudiants le nom *d'aquatique* par suite de la grande quantité d'eau pure qu'on y boit.

5. Petit pain de 2 sous.

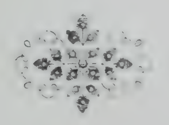


TABLE.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

NÉMÉSIS MÉDICALE

ILLUSTRÉE.

—

TOME II.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

NÉMÉSIS MÉDICALE ILLUSTRÉE,

Recueil de Satires

PAR FRANÇOIS FABRE,

PHOCÉEN ET DOCTEUR,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN PAR L'AUTEUR;

CONTENANT

TRENTE VIGNETTES DESSINÉES PAR M. DAUMIER

et gravées par les meilleurs artistes,

AVEC UN GRAND NOMBRE DE CULS-DE-LAMPE, ETC.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

AU BUREAU DE LA NÉMÉSIS MÉDICALE,

22-24, RUE DAUPHINE.

M DCCC XL.

TREIZIÈME SATIRE.



Ab Jove principium.



RÉVEIL. — L'ÉCOLE.



Oh! plus de rêve d'or, de riante pensée;
De la trève de Dieu l'échéance est passée,
Le Phocéen renaît; six mois inoccupé,
Dans un repos contraint son vers s'est retrempé;

Ses nerfs endoloris, que Paris rhumatise,
Sentent plus vivement l'injure et la sottise :
Ses forces ont doublé par le contact du lit.
De son arc dont jamais la corde ne mollit,
Complet et menaçant s'échappe un second tome.
Hâtez-vous, croyez-moi, de dormir votre somme,
Vous tous depuis un an sur sa sellette assis,
C'est demain sans retard qu'expire le sursis.

Demain... Quand j'ai levé la fatale bannière,
Chacun me prédisait une courte carrière,
Blâmait mon imprudence et déplorait mon sort;
On me voyait vaincu, mourant! que dis-je? mort!
Sur le crâne du nain qui bravait un colosse,
De la présomption Gall eût trouvé la bosse.
Eh bien! dans cette lutte, où le fer s'est croisé,
Quand la charge a battu dans le camp opposé,

Suis-je demeuré seul? est-ce donc moi qui croule?
Brillant, majestueux, mon drapeau se déroule;
Sur les nœuds de son bois richement incrusté,
Lisez : ENSEIGNEMENT, RÉFORME ET LIBERTÉ.
Tous ceux que le progrès abrite de son aile,
Qui sentent battre un cœur sous leur noble mamelle,
Qu'au chemin de l'honneur on retrouve d'aplomb,
Grossissent le cortége, et le cortége est long.

Guerre donc, guerre ouverte et mort au privilége!...
Mais les entendez-vous crier au sacrilége,
Ces pairs d'amphithéâtre à voix de sansonnet?
A sa robe appendu, huppé de son bonnet,
De lauriers effeuillés ceignant sa tête chauve,
Conseiller de boudoir et rossignol d'alcôve,
Voyez, déjà l'un d'eux, posant avec fierté,
Est prêt à revêtir sa triple autorité;

Art, école, hôpitaux, tombent sous sa tutelle ;
A son char triomphal l'ambition s'attelle ;
Grâce aux liens de plomb dont on les a chargés,
Gravitent près de lui de chétifs agrégés ;
D'un astre sans éclat turbulents satellites,
Cagniard [1] les aurait pris pour des aérolithes,
Qui, tombant entraînés par d'incessantes lois,
Ont pour marquer leur place à peine assez de poids [2].
Ils en ont en intrigue où leur ruse est insigne ;
Par quelque initiale aussi qu'on les désigne,
Si le calque frappant n'a pas de nom au bas,
Ils s'y reconnaîtront mais ne l'avoueront pas.
Parlez-vous espion ? à toi de prendre place,
Dit l'un ; Beau fils ? c'est toi, vois plutôt dans la glace ;
Valet, à qui de nous ce titre va-t-il mieux ?
Est-ce à vous, est-ce à lui?... Ma foi, jeunes ou vieux,
On dirait à les voir, tant souple est la machine,
Qu'un fût de caoutchouc [3] forma seul leur échine,
Et que tout est réduit, os, viscères et peau,
A l'élasticité d'une corde à boyau.

Je ne leur en veux pas, je les plains; mais je blâme
Ceux qui, les façonnant à ce commerce infâme,
Firent un mou repos à leurs sens fatigués;
Leur dirent : Laissez-là le travail, intriguez;
C'est un métier d'enfer, le métier que vous faites;
Essayez-vous plutôt au métier des courbettes;
Supputez sur vos doigts combien sont les amis
Dont aux chocs du concours l'appui vous est promis.

Le concours, voyez-vous, est un jeu de bricole;
Eh! ne savez-vous pas ce qu'on fait à l'école!
Nous sommes là vingt-cinq, l'un par l'autre tenus,
Qui palpons tous les ans quatre fois mille écus;
Que l'on nous pende tous à ces hautes ogives;
Que le tendre aloyau déchire nos gencives;
Puissions-nous sous nos dents, qui les mâchent encor,
Jamais plus ne mâcher truffes du Périgord;

Puisse Strasbourg, enfin, mangeant sa dernière oie,
Ne plus nous engraisser d'un seul pâté de foie;
Aux coteaux bordelais, que Dieu transforme en roc,
Puissions-nous voir couler et Laffitte et Médoc,
Si dans le peloton qui chez Amette[4] émarge,
Et ne rougirait pas d'emporter double charge,
Plus de trois ont jamais d'une seule leçon,
Appris à varier l'harmonie et le son.
A l'école où tout dort du sommeil de l'Archange,
Il est à peine un bras pour balayer la fange;
Les couches de poussière ont sur les oripeaux
Un droit imprescriptible à l'éternel repos.
Point de mouvant plumeau qui follement agite
Les flocons tourmentés que le vent précipite,
Et la crasse imbibée en reluisants glacis,
S'accumule sans crainte aux vitraux obscurcis.

Dix heures ont sonné, la porte s'ouvre et crie ;
A ce bruit quelquefois s'éveille la *pairie;*
Elle arrive en dormeuse, et d'un pas mesuré
Du secrétariat monte chaque degré.
Les uns, lourds de paresse et non de conscience,
Succulents de beef-steaks à défaut de science,
Des cours que leur mémoire a dix ans ressassés
Lassent l'amphithéâtre et ne sont point lassés.
En vertu d'un contrat sans doute aléatoire,
Dix curieux sans plus forment leur auditoire ;
Mobile draperie, Aubusson dernier choix,
Qu'un caprice nouveau variera chaque fois.
Cinq de nos ergoteurs, dès qu'une heure est sonnée,
Des arguments de thèse épuisent la fournée ;
Non, certes, qu'on les voie au froid, à la chaleur,
Ou souffler dans leurs doigts ou sécher leur sueur ;
Fait-il chaud ! la buvette a son choix de bouteilles ;
On y coupe à son gré l'orgeat ou les groseilles ;



Partout l'appariteur, avec un soin exquis,
Sous les rideaux flottants ménage un vent coulis.
Fait-il froid! sous les pieds la douce chaufferette
Entretient mollement une chaleur discrète;
Et pour mieux réchauffer le tribunal divin,
Martin[5] y brûlerait tout son esprit de vin.

A trois heures enfin, la cohorte bénie,
L'aréopage sort, la besogne est finie ;
L'auditoire s'écoule, et les *pairs* radieux
Sur les francs-tenanciers laissent errer leurs yeux.
A l'un, que flatte peu cet avantage insigne,
Ils jettent en passant un salut froid et digne ;
Il n'est minauderie, il n'est ton assez bas,
Qu'ils ne prennent pour plaire à qui ne sourit pas.
Bras-dessus, bras-dessous, jadis et vaine et fière,
Leur pose est depuis peu prudemment familière,
Ces gestes, ces saluts, ce ton aux spectateurs
Semblent dire : C'est nous qui faisons des docteurs.
Ah ! que ne pouvons-nous, ce penser nous chagrine,
Nuit et jour nous appendre au moulin à farine !
Pourquoi faut-il que l'eau qu'il attend tous les jours
Trouve parfois encore un obstacle à son cours?
Tout homme a ses désirs, ses vœux, son utopie ;
Les nôtres sont des vœux purs de philanthropie ;
Dussions-nous chaque nuit, pour tripler nos jetons,
Courir sus aux bonnets, sans lumière, à tâtons,

Quelquefois à l'envers vêtir même nos robes,
Nous bosseler la tête après nos garde-robes,
Et modernes Dandins, narguant le préjugé,
Manger, boire et dormir où nous avons jugé;
Dût la France en émoi compter par myriades
Autant de médecins qu'elle aurait de malades;
Sans vous interroger, et même sans vous voir,
Nous espérons un jour, amis, vous recevoir.

Quant à cet étourdi qui ment à l'horoscope,
Chaud encor des bischofs que lui versa Procope,
Perroquet mal appris qui reste muet là
Comme un chimiste bâille aux leçons d'Orfila;
Si, malgré cet ami qui le souffle sous cape,
Il ne peut fournir même une première étape,
Hélas! nous l'ajournons; heureux qu'en ce malheur
Quelque soulagement reste à notre douleur,

Trente francs de jetons, de leur insuffisance
N'ont payé qu'à demi notre droit de présence;
Mais des chances du sort qui ne sait se garer?
Chez nous de *bons enfants* font métier d'assurer,
Les débours sont légers et modique est la prime;
Courez, inscrivez-vous chez ces maîtres d'escrime,
Ils vous diront comment un vote est acheté,
Comment on fait assaut à fleuret moucheté.
Grâces à leurs conseils plus d'examen qui rate,
C'est lutte de mémoire et simple accord de date;
Tel jour, tel professeur!... l'écho porte le son
Du jour de l'examen au jour de la leçon.
Là, bien mieux qu'au piquet, où le hasard écarte,
Vous avez certitude à garder votre carte;
Et vous pouvez choisir avec un sort pareil;
La prime du phénix vaut celle du soleil.

Mais que l'un d'entre vous, par une audace impie,
Cite Lisfranc, ou Double, ou Serre, ou Magendie;
Sur de larges étais qu'il ose s'appuyer;
Il n'est pas de rigueur qu'il ne doive essuyer.
A la société d'estime mutuelle,
Hommage-lige en tout, redevance annuelle;
Magendie est d'ailleurs l'effroi des bons chrétiens;
C'est un vrai cœur de roc, c'est le bourreau des chiens.
Qu'importe qu'il ait fait avancer la science,
Que son but soit patent dans chaque expérience;
La science n'a plus d'élans embarrassés,
Richerand et Bérard écrivent, c'est assez.
Double est un orateur à verve académique;
Il n'a jamais écrit qu'un livre hippocratique.
Lisfranc..... n'est qu'un géant, un arbre de haut fût;
Serres... un froid savant, un homme d'Institut.
En vain leur citez-vous la méthode ectrotique [6],
D'innombrables succès, et la séméiotique [7],
Et des écrits brillants et d'heureuses leçons,
Et le succès de cours que nous applaudissons;

L'école ou faculté tient à son ossuaire ;
Ne croyez pas, impie, entrer au sanctuaire
Sans fléchir votre dos, sans vous rétracter net :
Adelon verbalise, ôtez votre bonnet.

Pourtant dans sa fierté l'école affirme encore
Que chaque étudiant la chérit et l'honore !...
On a beau l'accuser d'un perfide dessein ;
Les odieux serpents qui déchirent son sein,
Où sont-ils?... au dehors... c'est cette presse infâme,
Qui médit tous les jours et tous les jours diffame ;
De nuire tous les jours cherche un nouveau moyen ;
Aujourd'hui c'est, lisez : *mensonges du doyen ;*
Demain : *soufflets donnés à quelque académie ;*
Demain : *notre hôpital ou notre anatomie ;*
Puis : *nos appointements qu'on appelle un abus* [8] !..
Que sais-je, il en est tant qu'on ne s'y connaît plus.

Ah! que nouveau Fieschi, dans sa fureur vénale,
Elle braque sur nous sa machine infernale,
D'un sympathique élan nous serons secourus;
Émus des chauds dangers que nous avons courus,
A défaut de ces lois douces, de complaisance,
Dont septembre aurait dû nous léguer la puissance,
Guizot, Thiers et Persil, peut-être dès demain
Prendront notre salut et notre honneur en main;
A ses trousses lâchant estafiers et gendarmes,
De l'infâme trio concasseront les armes;
Au foyer de discords qu'au carrefour Condé,
Presque en face de nous, Fabre a, dit-on, fondé,
Qui tous les jours reluit des brandons qu'il recèle,
Gisquet étouffera la dernière étincelle,
Et nos étudiants, troublés, se tenant coi,
Y laisseront passer la *justice du roi.*
Et nous, payés, choyés, et joyeux et tranquilles,
Flanqués d'adulateurs, coulant des jours faciles,
Nous pourrons sans secousse et sans soin désormais,
En chaire, aux examens nous assoupir en paix.

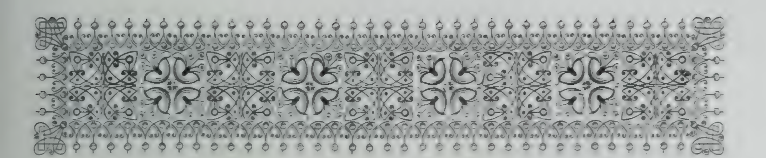
Jeunes gens, ce repos est un défaut de vie ;
C'est la mort, et la mort ne me fait point envie;
J'aime à sentir mon cœur où bat un sang nouveau,
Dont le jet rutilant soulève mon cerveau.
Ma loi c'est le travail, et ma lyre fragile
Jamais n'aura, je crois, chanté d'autre évangile.
Oui, lorsque tout repose en l'immense cité,
Quand partout règne l'ombre et dort la faculté,
Le labeur me surprend aux heures avancées;
La clarté de ma lampe avive mes pensées,
Et mon feu qui pétille a, d'un éclat mouvant,
Vingt fois illuminé mon calepin vivant.
Qu'importe qu'un loustic à pesante parole
D'un ris quelque peu jaune aille égayer l'école;
Sous un cuir mal tanné que la bile distend,
Que de son corps raidi, malheureux arc-boutant,
Au torrent écumeux, à la lave brûlante
Il prétende opposer la carcasse branlante !
Ces hommes à forceps, à tir toujours nouveau,
S'amincissent souvent à chaque in-octavo;

Et plus sur leur foyer s'épaissit la fumée,
Plus s'évapore au loin leur frêle renommée.
Aux gros mots qu'on m'apporte, aux sobriquets divers,
J'oppose mes lazzis et réponds par mes vers;
Que l'un m'appelle *oursin*, un autre *ame damnée;*
Celui-ci *chat sauvage*, et cet autre *araignée*...
J'accepte tout, oui tout : gare aux griffes de l'ours;
Chat, je ne leur fais point la patte de velours;
Damné, vite en enfer, l'intrigue à pleine voile;
Araignée!... à l'ouvrage, et je tisse ma toile;
En dépit du balai, ma soie et mes outils
De la trame bientôt ont renoué les fils,
Et le réseau fatal à la mouche rebelle,
Dilacéré vingt fois, vingt fois se renouvelle.

Désertez cette école à parlage mesquin,
Écho des sons criards du cornet à bouquin;

Pour tout vol littéraire à deux battants ouverte,
Féconde en plagiat, stérile en découverte,
De mots vides et creux continuel afflux,
C'est la poule aux œufs d'or qui couve et ne pond plus.
Ouvrez-la, dans son sein plongez vos yeux avides,
Ses ovaires sont nus et ses entrailles vides,
Et du cadavre impur qu'on respecta long-temps
Les vers rongent déjà les restes rebutants.





NOTES

DE LA TREIZIÈME SATIRE.



1. M. Cagniard-Latour, physicien qui a cru voir tomber des aérolithes dans son jardin.

2. Nous croyons inutile de faire ici des exceptions, que nos lecteurs auront faites avant nous.

3. Gomme élastique.

4. Caissier de l'École.

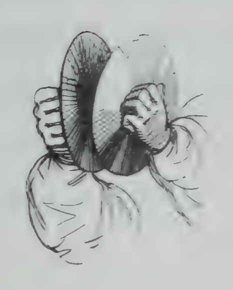
5. Garçon de bureau de l'École.

6. Cette méthode, qui consiste à cautériser les pustules de la variole, du zona, etc., avec le nitrate d'argent, est due à M. Serres.

7. *Traité de séméiologie* de M. Double.

8. Voir les bulletins de la *Gazette des hôpitaux*, qui causent le désespoir et l'insomnie de l'École.

QUATORZIÈME SATIRE.



LES CHARLATANS.



Charlatans!... A ce mot de magique portée,
Du plus profond émoi la foule est agitée :
On entend à travers ses flots en mouvement,
Un murmure plaintif, un sourd tressaillement ;

L'un s'efforce de rire et s'exténue à plaire,
L'autre pâlit de crainte ou rougit de colère;
Et partout un écho, qu'on entendra cent ans,
Répète au loin ce mot : Charlatans, charlatans.

Ah! dit un pair d'école à face rubiconde,
Voilà donc un élan qu'il faut que je seconde;
Point de vaine pitié, point d'imprudent sursis;
Qu'aujourd'hui Némésis frappe à bras raccourcis;
De la société vous servez la vengeance;
Hâtez-vous d'écraser cette infernale engeance;
Du vampire odieux qui nous dévore tous,
A coups de martinet, ami, délivrez-nous....
C'est bien; j'ai soulevé mon martinet, ma trappe;
Sur quels *industriels* voulez-vous que je frappe?
Quels sont ceux qu'il me faut les premiers culbuter,
Qu'au *carcere duro* je dois précipiter?

Est-ce en haut, est-ce en bas ; faut-il à l'aventure
Frapper sur le moulin, le meûnier, la mouture ?
A des luttes sans nom imprudemment commis,
Dois-je en des rangs obscurs chercher les ennemis,
Ou faut-il demander aux peupliers sublimes
Compte du peu d'ombrage élancé de leurs cimes ?

Mais quoi ! puis-je hésiter, quand je nage à fleur d'eau,
Entre Leroy, Didier, Albert et Giraudeau ?
Giraudeau.... premier-né, roi de l'épicerie ;
La halle a vu grandir sa naissante industrie ;
Qui mieux que lui jamais d'un esprit inventif
Apprit à déguiser un rob dépuratif,
Et dans son alambic, à vertu sans pareille,
Distilla mieux la squine et la salsepareille ?
Ses merveilleux flacons qu'il encaisse avec art
Partent tous les matins par Laffitte et Caillard ;

Est-il dans notre Europe obscure résidence,
D'où Vénus ne recoure à sa correspondance?
Quel marin ne jeta, quand il vient de toucher,
Son ancre de salut rue Aubry-le-Boucher?
Aux Débats pudibonds, d'une double colonne,
Sous son nom tous les jours le verso se galonne,
Et tous les jours du Temps l'énorme in-folio
En reçoit sans réserve un double imbroglio.
Hygie est sa compagne, et d'une main discrète,
Prompte à tourner la clé de sa porte secrète :
Entrez, dit la déesse au ton doux et décent;
La méthode est certaine et le rob innocent,
Et pour alimenter ses vertus végétales
Mille fleurs tous les ans nous ouvrent leurs pétales....
Heureux si du métal dont il est oxydé
Votre sang appauvri n'est bientôt corrodé,
Et si de son sirop l'innocence perlée
Vous ménage une bouche à moitié démeublée !

Telle fut en tout temps la fortune des sots;
Leur bourse et leur santé subissent mille assauts;
L'un, dans ses élixirs, prétend noyer leur glaire;
L'autre sur leurs humeurs prodigue sa colère,
Leur livre un chaud combat en leur dernier réduit,
Et son champ de bataille est un vase de nuit;
Protée audacieux, sous un nom de commande
Un autre masquera l'eau-de-vie allemande;
Adieu manne et séné... plus de minoratif;
Les deux mondes n'ont foi qu'au *vomi-purgatif.*

Un jour le tribunal, las du cri des victimes,
Met à nu de Leroy les dépouilles opimes,
Et par exploits d'huissier vingt cédules au moins
De prouesses sans fin assignent les témoins.
Écoutez..., c'est le fils qui redemande un père;
Sur la mort de sa fille on voit pleurer la mère;

Combien, grâce à Leroy, de nœuds long-temps bénis
Par la main du trépas ont été désunis!
Tout-à-coup près de lui, faible, au pâle visage,
Le dos en arc voûté par la douleur et l'âge,
Soutenant d'un bâton ses membres chancelants,
Une femme se lève et s'avance à pas lents;
Ses yeux vers le purgon se tournent avec crainte;
Sa vue a, dirait-on, ranimé quelque épreinte;
Et d'une voix cassée, et qui n'a point menti :
« Dieu vous sauve, Messieurs, de ce que j'ai senti;
Vous voyez sa bouteille... elle n'est pas vidée...
Pourtant près de cent fois... j'en fus *incommodée*[1]... »

Un rire de pitié succède à ce discours,
Et tandis qu'on attend que justice ait son cours,
L'homme aux *incommodos* est couvert de huées...
Quoi! pour tant de douleurs, de victimes tuées,

Quelques cents francs d'amende et les frais du procès!
Quel verdict, juste ciel! moins d'un franc par décès!!!

Des charlatans voilà comme justice est faite;
Depuis lors on les voit, après chaque défaite,
Aux dépens du public hantant leurs cabinets,
Rire à bruyant gosier des confrères benêts,
Qui, pour guérir ayant assez de conscience,
Suivent d'un pied crotté le char de la science.
Le travail, la misère aux savants malheureux;
L'opulence et l'orgueil, les songes d'or pour eux.



L'un, au comptoir obscur de son épicerie,
Rêve de longs succès, une autre galerie,

Du parvis Notre-Dame au parvis d'Orléans [1],
Charge à dos de porteurs ses sacs toujours béans,
Du son qui sort du crible en farine bâtarde,
Dût-il annihiler et blanchir sa moutarde,
Panacée-omnibus qu'on vente à l'établi,
Et qui ne vaut plus rien *pour peu qu'elle ait vieilli!*

L'autre, de ses succès couronnant les murailles,
Se décerne à son gré, se frappe des médailles;
De trafics répétés agent audacieux,
Nul dans ses traitements n'est moins dispendieux.
C'est pour rien... Les badauds dont la France est fournie,
Grâces à la raison Albert et compagnie,
Des maux que délaissait la docte faculté
Gratis peuvent narguer l'incurabilité,
Et voir sous le couvert d'expéditives notes
Se croiser en tout sens les cures polyglottes.

A tant d'impuretés faites donc un procès,
Et d'un zèle imprudent attendez le succès.
Naguère en Orléans, campagnard mercenaire,
Malotru de langage et bourreau de grammaire,
Sans craindre d'alarmer une juste pudeur,
Un vieillard qu'animait la plus lubrique ardeur,
A la vierge, à l'épouse et vertueuse et sage,
Offrait pour panacée un infâme massage;
Tout y court; Moltenot ne compte plus les cas :
Commerçants, hauts boursiers, notaires, avocats,
Jusqu'aux plus minces clercs, dont le palais fourmille,
Déshabillent en hâte ou leur femme ou leur fille;
Les plus chastes appas, du profane inconnus,
Sous le nouveau Pâris tour à tour posent nus;
Est-il quelques attraits que Moltenot ne masse?
Sur le plus doux satin sa main passe et repasse;
Et quand le sexe en corps, sous la foi des serments,
Témoigne des vertus de ses attouchements,
Prompt à sanctifier l'incroyable licence,
Le tribunal l'absout du péché d'indécence.

Heureux si pour venger les plus vils imposteurs
On n'a sacrifié d'honorables docteurs;
Si la loi ne les charge à balance inégale
Du poids déshonorant d'une mercuriale!

Aussi retenez bien mes conseils aujourd'hui;
Que du haut de nos toits jusqu'à hauteur d'appui
La police, à son gré multipliant les niches,
Charge leurs poches d'or et nos maisons d'affiches;
Que pour eux les journaux, l'un de l'autre jaloux,
Descendent chaque ligne au taux de quinze sous;
Que l'un livre combat aux douleurs *sciatiques*,
L'autre creuse nos bras de ses *pois élastiques;*
Qu'un Français, de Stamboul revenu marabout,
Puisse en *allahtaïm* changer son *racahout;*
Qu'un docteur en jupon qu'Orfila seul renomme
Souille ma chevelure en son *mélainocome*[3]*;*

Ou pour toute autre enfin, qui mieux les imprima,
Qu'un public courroucé quitte *Madame Ma;*
Qu'un bandagiste expert, dont la méthode est sûre,
Soumette ma hernie au *bandage à brisure;*
Sous l'épiderme enflé de mon bras vésicant
Qu'on place un *taffetas souple* et *rafraîchissant;*
Que pansé de *garou*, poudré de *lycopode*,
Je n'aie à me baigner qu'au *baquet thermopode;*
Que plus souple et plus prompt, enfin, qu'un cerf dix-cors,
La *pâte tylacée* ait consumé mes cors;
J'aime mieux me soumettre à leurs mille tortures,
De tous les Sangrados subir les impostures,
Dans le creux de ma dent à grands frais prodigué
Goutte à goutte sentir tomber le *Paraguay*,
Contre le choléra, le typhus, la colique,
N'avoir pour tout soutien que l'*antiloïmique*,
A l'Arabie enfin, d'où nous vint le café,
Sévigné masculin, renvoyer son *nafé*,
Que de poursuivre encor ces apôtres de boue.
Quand j'aurais d'un soufflet ecchymosé leur joue,

Où serait le profit? Il faut les plaindre encor,
Hélas! ils ont menti pour quelques grammes d'or.

Mais plaindrons-nous aussi ces menteurs à soutanes,
Du temple d'Esculape usurpateurs profanes,
Qu'on vante à haute voix, qu'on méprise tout bas?
Livrés au faux espoir de malveillants débats,
On les voit, charlatans à rancunes dévotes,
Juges prompts à jurer sur la foi de leurs votes,
Dussent-ils n'en tirer qu'un profit incertain,
Procéder sans pudeur au viol d'un scrutin.
L'un, dont le jésuitisme est devenu proverbe,
Jadis risquait à peine un innocent adverbe;
Aujourd'hui, dépouillant le ton morne et plaintif,
Il ose s'élever jusqu'au superlatif;
Du haut de l'Hôtel-Dieu sa voix frêle qui tinte
Tombe dans un concours comme une bombe éteinte;

Pour l'élu qu'il embrasse et baigne de ses pleurs,
Il a, dit-on, tressé des guirlandes de fleurs.
L'autre, orang indigène, académique osage,
Plus laid de conscience encor que de visage,
Lorgne un vote à l'envers de son regard de lynx,
Et dit : J'ai deviné, je suis Œdipe ou sphynx.

A quels lâches détours on les a vus descendre!
Des bulletins brûlés a-t-on jeté la cendre?
L'École la recueille et parfois reconstruit
Un faux scrutin secret, sachant l'autre détruit.
A quoi bon démentir? Une ligue honnie
Se nourrit de mensonge et vit de calomnie,
Et dans toute assemblée où siégent ses votants
Foisonnent à coup sûr menteurs et charlatans.
Charlatans d'examens, de cours et de science,
Dont la peur des sifflets forme la conscience,

C'est presque à leur insu qu'on a vu quelquefois
D'équitables scrutins s'échapper de leurs doigts;
Mais l'élève, qui paie et veut que l'on soit juste,
A la porte attend-il l'aréopage auguste,
Étonné d'un afflux qu'il n'a vu de long-temps,
Le tribunal ému compte les assistants....
Alors en front mouvant, phalange maladroite,
Votant par le flanc gauche en demi-tour à droite,
Ils osent, du public prompts à subir la loi,
Ce qui fut lâcheté l'appeler bonne foi.

O conduite à la fois et généreuse et probe!...
Comptez donc sur l'appui de charlatans en robe,
Qu'on voit dans leur disette, avant chaque leçon,
De leur salle à l'écart consulter le garçon,
Et s'informer tout bas si dans l'amphithéâtre
L'auditoire est à deux ou si le chiffre est quatre.

Madelons d'éloquence et Cicérons friquets,
Leur verve se consume en stériles hoquets;
Les accents bredouillés dont leur gosier s'éraille,
Grâce au vide des bancs vont heurter la muraille,
Et l'écho leur rapporte en longs frémissements
L'aigre son des sifflets pour applaudissements.

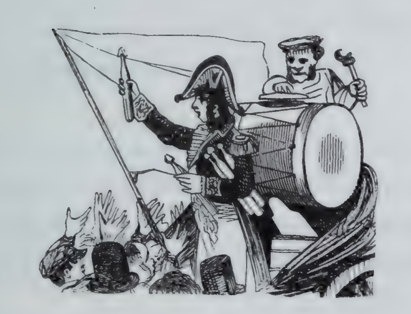
Eh bien! que, s'abreuvant aux flots de vingt pactoles,
Leur préciput s'élève à dix fois cent pistoles,
Est-ce moi qui jamais leur aurais disputé,
Quelque onéreux qu'il fût, un budget mérité?
Va pour les primes d'or, si du moins on les gagne!
Aux universités de l'austère Allemagne,
Lorsque des auditeurs s'est retiré le flux,
Vous pouvez professer, mais vous n'émargez plus.
Cauchemars à sursauts, inexorables rêves!
Qu'allez-vous devenir, professeurs sans élèves.

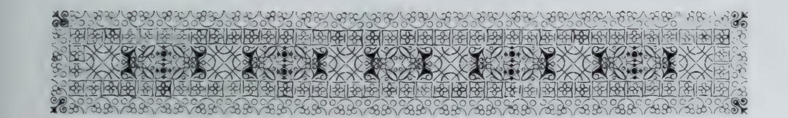
Si l'État, dédaigneux de vos coûteux efforts,
Impitoyablement barre ses coffres-forts!
Aux transports énervants d'un stérile onanisme
Verra-t-on s'épuiser votre charlatanisme,
Vomirez-vous encor, sans jetons et sans frais,
Ces docteurs *hache-paille*, obscurs *coupe-jarrets*,
Qu'on peut voir à prix d'or démériter leur grade
Dans votre faculté *postiche et de parade* [4],
Dont la porte devrait, sur ses doubles battants,
Faire écrire ces mots : Fabrique a charlatans?

En dehors, en effet, comme en dedans du temple,
Quelle est donc la vertu dont vous donnez l'exemple,
Qu'on vous suive en tous lieux, le matin ou le soir,
En ville, aux examens, en toge, en habit noir?
Sur sa corde que tend l'orgueil, le ridicule,
Celui-ci, haut le nez, mannequin à bascule,

Comme un riche milord qui court chaque pari,
Fait voler au grand trot son léger tilburi.
Dans son antre à charnier cet autre se démène,
Écuyer vaniteux, marchand de chair humaine,
Qui fournit à la mort tous les jours un appel,
Et n'a foi dans son art qu'au tranchant du scalpel.
L'autre, plaisant beau-fils, perruche à fariboles,
Laisse couler sa sève en galantes paroles,
Et chaque jour poursuit de propos de bon ton
Dans son lit ægrotant une autre Jeanneton.
Celui-là, candidat de hautes espérances,
Affiche et fait par an trois fois trois conférences,
Et ne peut arriver qu'au résultat fatal
De fermer tous les mois ses salles d'hôpital.
Quel fatras de papiers et quels débris de plumes!
Cet autre a feuilleté plus de cinq cents volumes,
Et, pour leçon clinique à de futurs docteurs,
Torture d'un sens faux d'inutiles auteurs.
L'Intimé maladroit, dont la vaste faconde
Se tue à nous plaider l'origine du monde,

Qui deux heures durant, bien ou mal écouté,
Pérorera sur tout, son malade excepté.
Eh bien! ces hommes nuls, mais dont le jeu funeste
Fait à l'humanité plus de mal que la peste;
Qu'on voit à chaque page, en leur sot rituel,
Se prodiguer l'un l'autre un encens mutuel;
Qui se disent brillants de savoir, de génie,
Pour moi sont des acteurs de haute comédie,
Des Tabarins titrés, et que l'écho cent ans
Doit flétrir de ce nom : « Charlatans, charlatans!...»





NOTES

DE LA QUATORZIÈME SATIRE.



1. Historique; c'est *quatre-vingt-dix-neuf fois* que cette malheureuse fut *incommodée* en vingt-quatre heures.

2. La moutarde blanche a commencé ses cures merveilleuses dans une modeste boutique vis-à-vis le parvis Notre-Dame : elle les continue aujourd'hui dans la magnifique galerie du Palais-Royal.

3. On lit tous les jours dans les annonces de dix journaux : « Il n'est bruit en France que des merveilles de cette précieuse pommade... Nous n'en pouvons mieux faire l'éloge qu'en rappelant le témoignage éclatant de M. le docteur Orfila, doyen de la Faculté de médecine de Paris.»

4. Ces expressions sévères et peu courtoises ne nous appartiennent

pas ; elles sont d'un membre même de l'École, alors inspecteur général des études, l'illustre Dupuytren, qui les a consignées dans une note critique adressée vers l'année 1818 au ministère, et que la *Gazette des hôpitaux* a publiée dans son numéro du 15 mars 1836, sous ce titre : *L'École de médecine jugée par Dupuytren.*



QUINZIÈME SATIRE.



LES SPÉCIALITÉS.

⁂

Qui, moi, dans les langueurs d'un indigne repos
J'aurais usé ma foi, déserté mes drapeaux ;
Moi qui, des trois cents dards que lançait ma satire,
Aux *charlatans* meurtris imposai le martyre [1],

Et qui sur Orfila, déchirant ses lauriers,
Fis pleuvoir en trois jours mille vers meurtriers[2]!
Le sang inonde encor ces blessures récentes;
Ai-je assez soulevé de rancunes puissantes,
Et de la souquenille aux infâmes dossiers
Assez sollicité les rapports policiers?
Aux émeutiers bruyants la phalange m'accolle;
C'est moi qui présidais au sac de leur École;
Sur le plâtre éraillé chaque mur mitoyen
Y porte un nom fatal, le nom du Phocéen.
Au carrefour Condé, funeste à tant de titres,
Entendez-vous craquer les débris de leurs vitres!
Les frocs déchiquetés sous mes larges ciseaux
Y gisent entassés en informes monceaux,
Et, dans le temple ardent du feu de mes fascines,
On me verra bientôt debout sur leurs ruines.
Debout... de toutes parts incessamment traqué,
Squelette dont six mois tous les joints ont craqué,
Dût-on mettre à haut prix mes plus simples boutures,
Et ce frac de tribun, blanchi sur ses coutures,

Que *Didelot*, jaloux d'un acquit de hasard,
Impose cinq cents francs à *Jacquinot-Godard*[3];
Ah! quand de saletés la vengeance se souille;
Lorsque la Faculté joue aux dés ma dépouille,
Et, sur mon corps meurtri des verges d'Orfila,
En refrains odieux chante la *Traga-la*,
Faut-il que, caressant la main qui me gourmande,
Je tresse en papillote une incroyable amende,
Et, d'un verdict de cour dissimulant le sel,
Trouve au fiel baléare un goût de caramel!

Osez donc, sur la foi d'un bienveillant mystère,
Lier innocemment le tendon pour l'artère;
Ou, si votre scalpel a désarticulé
Un bras cadavéreux sur un torse brûlé,
Si, deux heures durant, s'enclave et se démène
Un forceps fourvoyé dans la matrice humaine[4],

Où trouver une excuse à d'odieux revers
Que ma prose flétrit, que flétrissent mes vers?

A de pareils abus qui pourrait faire faute,
Et voudrait, d'une voix et moins libre et moins haute,
Au dénonciateur pâlissant à son gré,
Souffrir un ton plus ferme, un pas plus assuré?
Dût en sa bonne foi quelque amitié fatale
Deviner un Vidocq à son initiale [5],
Guerre à qui pour appui choisit l'iniquité,
Et la délation pour spécialité!
Né pour salir la palme au frac qui le décore,
Qu'il dénonce, dénonce et qu'il dénonce encore,
Et verse sur son nom, de police repris,
A flots longs et bourbeux la honte et le mépris.

Oh! j'aime mieux ce fat au crâne plat et vide,
D'incessants plagiats spéculateur avide,
Que toute invention trouve pour vis-à-vis;
Prompt à battre des mains s'il déplace une vis,
Qu'il lime un engrenage ou forge une goupille,
On voit s'électriser le bipède torpille;
Premier-né du génie et bâtard de Newton,
La planète gravite au gré de son laiton,
Et de sa renommée aux poignantes parcelles
L'électrique vertu s'épuise en étincelles.
Du patient qu'il voue au caustique infernal
Sa gouttière à mandrin laboure le canal,
Et le double courant dont il la lubréfie,
En croyant l'assainir enflamme la vessie.
Qu'on me montre, en effet, au faubourg St-Germain,
Dans l'antique Marais, dans la cité d'Antin,
Élégantes dandys ou nobles douairières,
Ou filles de comptoir, ou modestes rentières
Dont la pudeur sincère ou la feinte vertu
Au lubrique fauteuil n'ait parfois combattu,

Et de son spéculum à forme mitigée
Subi, le rouge au front, la visite obligée?
Hygie à son esprit prodigua ses lueurs;
Nul ne sait mieux tarir la source des flueurs,
Et ne mélange mieux, moderne Mithridate,
Aux roses de Provins le liquide acétate.
Il possède à bas prix ces secrets inconnus
Dont au temps héroïque aurait rougi Vénus,
Et qu'un siècle de fer a rendus nécessaires.
Tout lapsus utérin a chez lui ses pessaires;
Sa main, qui se fatigue à l'insu du cerveau,
D'une ligne de plus creuse un forceps nouveau,
De la pince à trois mors amincit une branche,
Du courbe percuteur allonge un peu le manche,
Et marie avec art, en magique sautoir,
La seringue classique au moderne clysoir.
De tout progrès récent sa vanité jalouse
Tend au suppositoire et vise à la ventouse;
Parfois même on l'a vu, l'œil myope et hagard,
Fier de l'obliquité d'un incorrect regard,

Prestidigitateur et sans sac et sans quilles,
Au sein de l'Institut déposer ses coquilles :
« Jadis, s'écriait-il, je louchais, mais je crois
Qu'aujourd'hui de mes yeux les deux axes sont droits;
Voyez plutôt, voyez... » Et sa vue effarée
Sur des points divergents se portait égarée,
Et, de ce rire fou qui gagne et se transmet,
Au nez du guérisseur l'Institut se pâmait.

Sur l'art qu'il déshonore à plein débord il pèse;
Affamé de fortune, aucun mets ne l'apaise;
L'or des dupes encor double son appétit;
De ses minces travaux l'univers retentit,
Et jusque sur les bancs de notre Académie
Un compère à sa voix prête une voix amie.
Mortel dont l'importance avec l'argent s'accroît,
Pour lui du tilbury le siége est trop étroit;

Heureux si, satisfait de sa demi-fortune,
La maigreur de son train bientôt ne l'importune;
Si, du haut d'un carrosse ou d'un brillant landau,
Il ne nous éclabousse à chaque goutte d'eau.
Sur son jabot le strass de son éclat de fraude
Rend le pas au brillant enchâssé d'émeraude;
Du terne chrysocale, avilissant trésor,
Le faux a disparu pour faire place à l'or,
Et ses doigts, qu'avec art sa complaisance étale,
Surchargés de rubis, blanchissent sous l'opale.

D'autres, moins fortunés, trompettes sans échos,
Émiles au rabais, *Girardins* médicaux,
Dans l'envie et le fiel, où leur plume est trempée,
Teignent de leur pourpoint la défroque râpée.
Du comptoir de Mercure au temple d'Apollon,
Un aveugle hasard les a jetés, dit-on;

D'un langage sucré, d'un ton de néophyte,
On les voit, larme à l'œil et regard hypocrite,
Cyniques défenseurs d'un cynisme effronté,
De ce siècle pervers flétrir l'iniquité,
Et gémir sur le sort de leurs chefs aux mains pures,
Dont on a déjoué les saintes impostures,
Et qu'on a convaincus, la main sur le licol,
D'ignorance, d'orgueil, de mensonge ou de dol.
Puis, lorsque, fatigués de formules amies,
Les larmes ont fait faute aux nouveaux Jérémies,
Que, les jarrets tendus et le col empesé,
En cuistres de collége ils ont assez posé,
Dans leur argot de halle ils viennent chez *Procope*
A la flamme du punch tirer notre horoscope.

Tels on peut voir encore, et sans charge et sans fard,
Ces Aristarques nains, Catons au teint blafard,

Mendiants maladroits de gages de bricole,
Dont on double la prime aux portes de l'École,
Chaque fois qu'à l'École on remet sur leurs pieds
Les bouffons de commande et les Pasquins payés.
Pinels au petit pied, Dupuytrens *ambilœves*,
Leur gloire a pour appui les sifflets des élèves;
Aux dépens des Phrynés, dont les appas flétris
Loin du lit conjugal ont fait fuir leurs maris,
Ces Sigisbés ventrus, grisonnants Lovelaces,
Émargent tous les mois les profits de leurs places,
Et rendent à prix d'or, dans les boudoirs lascifs,
Des baisers décrépits et des transports poussifs.
Qu'ils se vautrent sans honte en l'ornière du vice!
Messaline, qui guette et qui paie un service,
Leur offre, pour drapeau de spécialité,
L'amour qui tend la main et vit de charité.

Mais sur tous les forbans à menteuse science,
Dans la sévérité de mon expérience,
Si de mon vers vengeur l'une ou l'autre moitié
Jusque dans leur boudoir va frapper sans pitié;
A l'utile labeur, à la sincère étude
De tout temps on m'a vu vouer ma gratitude;
De chaque travailleur j'ai respecté le droit;
Mon cœur n'eut jamais rien de jaloux et d'étroit;
De quelque part qu'il vienne, au savoir qui le flatte,
Dans ma poitrine ardente il s'émeut, se dilate;
Soit qu'un bègue, attentif aux mesures qu'il bat,
Doive une langue libre à l'art de *Colombat;*
Soit que j'aie à chanter cette œuvre spéciale
Qui me fait vénérer le nom de *Civiale*,
Dont au front de *Leroy* le premier lustre a lui,
Et qu'*Heurteloup* enfin a doublée après lui;
Trio qui mérita l'auréole de gloire
Que la lithotritie [6] a faite à leur mémoire,
Et dont aucuns rayons ne se seraient ternis
Sans la rivalité qui les a désunis;

Joyeux qu'à leur début, d'une manœuvre adroite,
Dans leurs mains *Amussat* ait mis la sonde droite,
Et, par d'heureux travaux heureusement lié,
A leurs nobles succès se soit associé [7].
De Ducamp, que j'inscris au revers de la page,
Pasquier, *Tanchou*, *Guillon* ont part à l'héritage,
Et, d'une habileté qu'on ne dispute pas,
Près du premier trio s'est placé *Ségalas*.

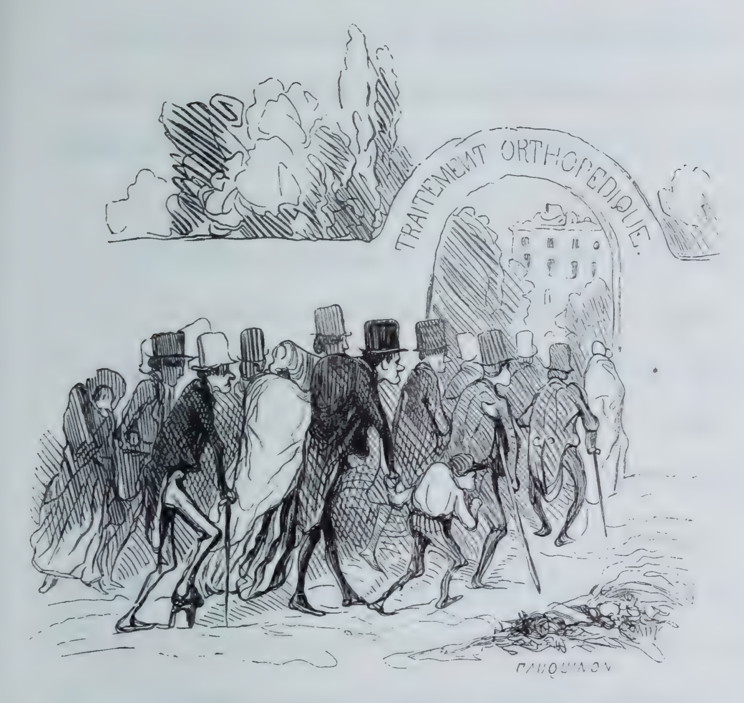
Dans les rangs opposés, en l'honneur de *la taille*,
Jetant ses longs succès pour gage de bataille,
Souberbielle, épilé des derniers cheveux blancs,
Porte à jarret tendu ses quatre-vingt-huit ans :
Tel on le vit marcher au feu de la Bastille,
Tel le scalpel est prompt sous son œil qui pétille ;
Une main moins hardie, un moins habile tact,
Illustrèrent jadis et Côme et Baseilhac [8].

Dans ces travaux restreints, mais où la gloire vibre,
Des spécialités l'allure est franche et libre,
A moins qu'un vil appât, d'un vil lucre escorté,
Du but louable et saint ne vous ait écarté.

Qui blâmerait *Sanson*, dont l'étude attentive
A l'ophthalmologie [9] offre une clarté vive?
Le germanisme pur que *Sichel* y porta
Et l'esprit théorique et net de *Rognetta*,
A ces deux professeurs sans palmes et sans toge,
Laissent leur juste part de mérite et d'éloge.

Quels que soient par *Lisfranc* les débats encourus,
De son coup-d'œil pratique embrassant l'utérus,

Il a sur ce sujet, que sa verve élucide,
Amplement satisfait notre espérance avide.
Tel, d'une habile main, sous un aspect nouveau,
Lallemand explora l'urètre et le cerveau;
Tel, de la syphilis, où son zèle se joue,
Ricord sonde avec soin les replis et la boue;
Au chemin qu'Alibert avait su se frayer,
Tel *Biett* a devancé *Cazenave* et *Rayer* [10];
Tel, avec tout le soin d'un sévère scrupule,
Lugol, l'iode en main, poursuivit la scrofule [11];
Tel on voit après lui, par de nouveaux essais,
Un autre *Baudelocque* espérer des succès;
Tels enfin, soutenus de leur expérience,
Guersant a consacré ses veilles à l'enfance;
Esquirol, de Pinel élève suzerain,
Ouvre une large voie à *Falret*, à *Voisin* [12];
Guérin, Bouvier [13], au frein de leur orthopédie
Soumettent avec art un dos qui se dévie,

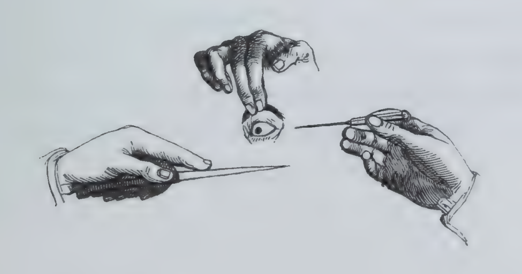


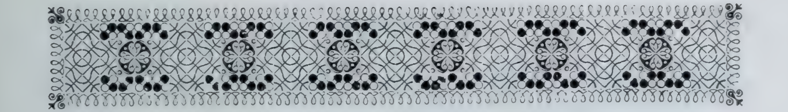
Et du tendon d'Achille, émendant le défaut,
Duval [14] incise, allonge et redresse un pied bot.

Et moi, dont si souvent l'infâme calomnie
Dans son impur levain voulut pétrir la vie,
Qu'au gouffre dévorant du brasier infernal,
La haine a déchiré de son couteau fatal;

Moi, séquestre [15] vivant d'un monde que j'ignore,
Qui, sans mieux le savoir, vivrais mille ans encore,
Dont, au moindre contact d'un vain souffle ennemi,
Chaque muscle a vibré, chaque nerf a frémi;
Qui, de la tête aux pieds, humaine sensitive,
Pousse sur tous les tons une note plaintive;
Moi, dont l'esprit se joue aux plus riants ébats,
Athlète curieux de dangers, de combats,
Qui, d'une égale force et d'une ardeur égale,
Tendrais le luth joyeux ou la flèche fatale,
Et demain sur l'arène, en mon cirque agrandi,
Jetterais au pouvoir le gant le plus hardi;
Aujourd'hui retenu dans ma sphère bornée,
Bridant ma muse aux chants où je l'ai condamnée,
Je veux, prompt à frapper, sans délai, sans détour,
De ma lice dix fois recommencer le tour;
Dix fois [16] je veux encor, sans franchir la barrière,
Fournir à franc galop ma pénible carrière;
Et de l'*Art de guérir* [17], que je maçonne au stuc,
Au tamis le plus fin j'exprimerai le suc....

Alors, sous le fronton dont la voûte est formée,
Le chantre médical pose sa renommée;
Heureux d'avoir rempli, sans écarter du but,
La spécialité de mon premier début,
Je vogue à plein courant au fleuve littéraire ;
Et, d'arides travaux habile à me distraire,
Joyeux, triste, emporté, vif et calme à la fois,
A mille accents divers je façonne ma voix;
Privé de bouclier, sans armes spéciales,
Je déroule au hasard de magiques spirales;
Et si je tombe enfin, et si, mort à demi,
D'ivresse ou de torpeur on me trouve endormi,
Qu'un Saumaise futur, dans mon esprit malade,
Inhabile à trouver le mot de la charade,
Sur ma tombe ignorée où le glas va sonner,
Écrive avec dédain : Énigme a deviner.





NOTES

DE LA QUINZIÈME SATIRE.



1. *Les Charlatans*, titre de la dernière satire.

2. *L'Orfilaïde*, ou le Siége de l'École de médecine, poëme en trois chants, fait en trois jours. Deuxième édition; prix, 1 fr.

3. Au mois d'octobre 1836, peu de temps après les troubles dont l'École de médecine fut le théâtre par suite de la nomination de M. Breschet à la chaire d'anatomie, et après un essai d'ostracisme tenté contre M. Rognetta, auquel, en sa qualité d'étranger, ou plutôt de collaborateur de mon journal, ordre avait été donné par M. le préfet de police de quitter Paris et la France dans un court délai, un procès fut intenté à la *Gazette des hôpitaux*, et moi, Fabre, Phocéen, rédacteur en chef, je fus traduit en police correctionnelle pour avoir publié un journal politique sans cautionnement, disons mieux, pour avoir fait de la politique dans un journal non cautionné. Les articles incriminés dans ce singulier procès de tendance remontaient à 1832. Il s'agissait du blâme jeté sur des

mesures de police relatives aux sentinelles placées à la porte des hôpitaux et dans les salles des blessés après les événements du mois de juin, et sur la résurrection de l'ordonnance de 1666 qui prescrivait aux médecins la délation.

En première instance, acquittement complet. Appel fut interjeté par le ministère public, et le 30 décembre 1836, la *Cour royale*, sous la présidence de M. *Jacquinot-Godard,* conformément aux conclusions de M. *Didelot*, substitut du procureur du roi, décida que j'aurais à payer CINQ CENTS FRANCS D'AMENDE ET LES FRAIS DES DEUX INSTANCES!

On me fit ensuite offrir indirectement de m'exempter de l'amende. Je ne voulus me soumettre à aucune démarche, et le 17 mars 1837, j'ai, pour la plus grande gloire du siècle, versé entre les mains du fisc le montant intégral de ma condamnation. C'est à cette époque que, désolés de n'avoir pu me ruiner complètement, les affidés de l'École se firent les échos des bruits les plus injurieux, et voulaient voir un motif d'intérêt personnel dans ma liaison avec un chirurgien célèbre ; comme s'il m'était défendu de marcher à mon but, et sans dévier d'une ligne, avec quiconque venait à moi sans condition; comme si je devais repousser un auxiliaire lorsque tant d'ennemis acharnés conspiraient ma perte ; comme si j'avais sacrifié la moindre parcelle de ma dignité d'écrivain et fait trafic et marchandise de ma liberté.

La persécution et la calomnie ont marché de désappointement en désappointement; elles me retrouvent libre et debout quand elles avaient sonné partout ma défaite et donné le signal du *couvre-feu* sur mon indépendance.

4. Tous ces chefs d'œuvre, et bien d'autres encore, ont été exécutés par des célébrités appartenant à l'école, et signalés dans une foule de numéros de la *Gazette des hôpitaux*.

5. Nous n'avons donné, faute de preuves *matérielles*, que es initiales de nos dénonciateurs ; ces initiales soulevèrent une tempête devant laquelle le journal resta impassible.

6. L'invention et les premières applications du broiement de la pierre dans la vessie (lithotritie) sont dues à MM. Civiale, Leroy-d'Étiolles et Heurteloup.

7. La sonde droite, que M. Amussat a remise en usage, a été d'une incontestable utilité dans les premiers essais de lithotritie.

8. Célèbres opérateurs. M. Souberbielle est le neveu du frère Côme.

9. Partie de la science qui traite des maladies des yeux.

10. Praticiens qui ont publié des ouvrages estimés sur les maladies de la peau.

11. M. Lugol a obtenu le grand prix de 10,000 fr. à l'Institut pour ses applications nouvelles de l'iode au traitement des scrofules.

12. MM. Falret et Voisin ont fondé à Vanves, comme M. Esquirol à Ivry, un magnifique établissement pour le traitement des aliénés.

13. Directeurs des instituts orthopédiques de Passy et de Chaillot.

14. M. Duval a le premier propagé en France la méthode de l'incision dans les pieds-bots. Il compte un grand nombre de succès.

15. Le mot *séquestre*, qui désigne une portion d'os nécrosée, m'a paru pouvoir être pris dans l'acception que je lui donne.

16. Allusion aux dix satires que je vais publier encore pour compléter la *Némésis médicale*.

17. L'*Art de guérir*, poème auquel je travaille avec ardeur, et que j'espère publier un jour.



SEIZIÈME SATIRE.

Pour oser les blâmer sommes-nous donc des anges ?

LEGOUVÉ, *le Mérite des femmes.*



LES SAGES-FEMMES.

Que craignez-vous? ma bouche pudibonde
Sur un miroir souffle sans le ternir;
C'est un creuset où l'alliage immonde
Au pur métal n'oserait point s'unir;

Ma *Némésis* du coursier qui l'entraîne
Adroitement sait modérer le frein,
Et dans le Styx, qui lui sert d'hippocrène,
Jamais ne puise un cynique refrain.
Comme Lucine à la pudique flamme,
Femme, elle cède aux faiblesses de femme,
Mais ses transports ont de la chasteté;
Entremêlé de myrte et de dyctame [1],
Son front est pur, et l'ardeur de son âme
Ne fait point tache à sa virginité.

Oh! quand, ému des douleurs maternelles,
Aux chastes flancs que nous voyons s'ouvrir,
De l'œuf humain pour des chances nouvelles
Sort l'embryon qui demain va mourir;
Oserait-on d'une bouche adultère
Jeter le souffle aux zéphyrs indiscrets?

Tout est misère en un *lit de misère;*
Au froid hiver la rose printanière
Naîtrait plutôt sur le tronc du cyprès.

De l'accoucheur que font le sexe et l'âge?
L'âge et le sexe ont, à mérite égal,
Un égal titre au beau surnom de *sage*.
Du même fief châtelain féodal,
Tout esprit docte à son gré se l'arroge;
Soit qu'à longs plis descendent sur sa toge,
Incessamment par l'Amour caressés,
D'épais cheveux artistement tressés;
Que sur sa bouche erre au milieu des charmes
Le doux souris qui va sécher les larmes;
Soit qu'aux ennuis où son front s'est moulé,
Encor pétri de morgue scholastique,
L'œil mâle et fier, ou sévère, ou caustique,

Dans le travail sa foi d'homme ait doublé;
La foule accourt et ma voix la rallie;
Non cette foule où domine la lie,
A nos besoins insuffisant fretin,
Faible soutien d'une école affaiblie
Où s'éteindront Moreau, Dubois, Hatin,
D'autres encor que ma mémoire oublie;
Mais bien la foule où d'un meilleur renom
Vivent Dugès, Gardien, Capuron,
Et Villeneuve [2], espoir de Massilie;
Et mille, mille à qui manque un essor,
Dont l'aile bat, quoique sur terre encor,
Qu'un souffle d'air, une brise qui passe
Au moindre choc lancerait dans l'espace.

Mais, dira-t-on, laissez vos ventriers,
Gent secourable aux secrètes faiblesses,

Accoucheurs-nés de reines, de princesses,
Se disputer ou chardons ou lauriers;
Chardons, lauriers ont des branches rameuses;
A vous des mets faciles à broyer,
De la science à docile espalier,
A vous, enfin, à vous *les accoucheuses*.

Oh, comme ici, sous mon vers indiscret
Dans son éclat l'École reparaît;
De quels chefs-d'œuvre elle se pare et brille;
Quel linge sale à laver en famille;
Et pour blanchir de jaunissans fleurons
Quelle lessive à chauffer aux chaudrons!
Non que soudain de mes justes critiques,
Prompt à jeter d'inopportuns éclats,
J'aie à flétrir cet hôtel des cliniques
Bâti naguère avec tant de fracas;

Où, resserrés comme aux étroites stalles,
On ose encor du nom pompeux de salles
Y décorer d'étouffants galetas;
Que coup sur coup d'une haleine ennemie
A quatre fois souillé l'épidémie ;
Et que la fièvre [3] aux retours malfaisants
A quatre fois fait fermer en trois ans.
Qu'on ose encor l'ouvrir, et de ma bouche
S'échappera l'irrévocable arrêt;
Ma voix est forte et l'anathême est prêt :
Malheur à ceux que la mitraille touche
Quand la justice amorce les canons!
En mille éclats elle brise leurs noms;
Un mot suffit : de hideux cabanons
Heurtent les yeux de leurs femmes en couche [4].

Écartons-nous de ce double charnier ;

Loin du cloaque où la mort a son trône,
Sur un coteau que plus d'air environne,
Et qu'Arago nous rendit familier,
Est un palais qu'une pitié divine
Au siècle d'or a bâti pour Lucine;
Penser d'amour, œuvre de charité,
A juste droit nommé *Maternité*[5].
C'est un refuge à des larmes amères;
Aux orphelins on y garde des mères,
Et tout écho qui réfléchit des sons
Des Baudelocque y redit les leçons.
Naguère encore Boivin et Lachapelle[6]
Ont illustré la Salerne nouvelle,
Et maintes fois sur le divin trépied,
Ange de paix aux douleurs qu'elle veille,
De Trotula[7] l'ombre fraîche et vermeille
Près d'un chevet souriante s'assied,
Belle d'attraits, de vertu, de science,
Belle surtout de son expérience.
Telle, échappant à d'injustes mépris,

D'un culte saint consolante prêtresse,
Dans l'art si cher aux dames de la Grèce,
Malgré les lois Agnodice eut le prix [8].
Telle Perrette, hélas! mélancolique,
En robe simple, en simple capuchon,
Calme, subit sur la place publique
L'auto-da-fé d'une sentence inique,
Et dont un roi la releva, dit-on [9].

Qu'ai-je entendu? Perrette *ventrière*,
Qu'un parlement transformait en sorcière;
Ah! qu'elle garde un insultant pardon;
Fi de son aide et même de son nom!
Fi des talents, des vertus de bricole!
Quel Orfila de sa puissante main
A déposé la griffe d'une école
Au sceau menteur de leur faux parchemin?

Est-ce au sortir d'*examens de parade*
Qu'on leur transmit la *sagesse* et le grade,
Fruits sans saveur qui vont sécher demain?
Ah! dans ce siècle est-il rien que l'on n'ose?
La convoitise y gâte toute chose;
En cette École aux fréquentes rumeurs,
Plus d'un élu que le pouvoir révère
Met, en dépit de son maintien sévère,
Sous ses deux pieds la justice et les mœurs.

« Pourquoi baisser votre paupière humide?
De vos regards je suis fier et jaloux;
Levez ces yeux dont l'éclat est si doux;
Est-ce bien vous que ma robe intimide?
Ah! croyez-moi, que vous disiez ou non
De vos auteurs la matière et le nom,
N'eussiez-vous fait qu'une croix pour paraphe,

La langue admet parfois certain écart,
Montesquieu même en a commis sa part [10];
Honte aux pédants qui savent l'orthographe [11]!

L'écho redit ce propos engageant
De halle en halle aux provinces voisines;
Vingt Jeannetons à l'œil encourageant
L'ont entendu jusque dans leurs cuisines;
L'impur graillon en tout sens le transmet,
Mais au dehors cette odeur ne se borne,
L'École en hume un odorant fumet;
Et sous la toque, à plus d'un nez gourmet
Monte un parfum de quelque maritorne.

A qui la faute et le mal tout entier?...
A vous, régents des classiques royaumes,
Qui trafiquez de vos coûteux diplômes
Comme on ferait un impôt maltôtier.
Sous vos juris la récolte est facile,
Mais sans soleil avortent les moissons,
Et du scrutin au flanc large et docile
Un cuivre impur dénature les sons.
Pédants titrés, prodigues de couronnes
Dont les lauriers sont à peine tressés,
De source impure à flots longs et pressés
Sortent encor mille et mille matrones;
Mais s'il en est qui de toute hauteur,
Fermes d'esprit, fortes de conscience,
Osent briguer un brevet de science,
Et marchent droit au bonnet de docteur,
De vos moulins remettant l'aile en panne,
Au candidat vous jetez le harpon,
Émerveillés que le public profane,
Qui rit parfois des docteurs en soutane,

Ne siffle pas un docteur en jupon [12].

Qui donc siffler? répondez, est-ce Stone [13],
Ou Saint-André qu'elle grime en Scapin,
Et voue aux ris dont la plèbe bretonne
Suit Godalmine accouchant d'un lapin?
Est-ce Nihell dont la main impolie
D'un coup de fouet désarçonna Smellie [14]?
O sacrilége! à l'élève ébahi
L'habileté du docteur diplomate
Développait un informe automate;
Il lui faisait un ventre en cuir bouilli;
Une vessie y singeait la matrice,
Chaste utérus où dans la bière glisse
Une poupée à cire molle et lisse;
Et le bouchon tamponnant l'orifice
Sous la ficelle obéissait au doigt;

L'eau jaillissait du factice détroit,
Mais Nihell rit d'un rire de mégère;
Rire fatal qui, malgré le bouchon,
A fait jaillir un dernier flot de bière,
Et dont l'éclat a brisé le cruchon.

Quel sel mordant, quelle épigramme fine
Pourrait atteindre en ses indignes jets
Ou Lachapelle, ou Legrand [15], ou Dugès [16],
Docteurs de fait sous le seing de Lucine!
Et Siéboldt [17], double greffe germain,
Boivin encor, lustre de sa patrie,
Et Wittembach, d'un sang français nourrie,
Toutes docteurs par droit de parchemin!...

Et maintenant, comme un fer qui se rouille,
Renverrez-vous la femme à sa quenouille,
Et d'une trame aux dévorants ennuis
Enchevêtrant et ses jours et ses nuits,
Aigres de ton et de voix bien amère,
La livrez-vous aux seuls devoirs de mère?
Mais sa santé lui défend tous les mois
A jours égaux, dites-vous, les émois;
Neuf mois durant, une ardeur imprudente
Nuit au progrès d'une grossesse lente;
L'insouciance au fruit qu'elle a porté
Eût mis obstacle à sa fécondité,
Et dans le sein d'une docte nourrice
Un rien suffit pour que le lait tarisse.
Travaux de nuit sont alors sans attraits;
Comment se plaire encore aux œuvres rudes;
Interrompant de douces habitudes,
Comment offrir à des esprits distraits
D'âpres labeurs, de sévères études?
Coupez donc court à tout nouvel effort;

Plus de docteur à titre hermaphrodite;
Du Grec jaloux pour la race maudite
Renouvelez l'ostracisme et la mort.....
Sinon, cessez d'injurieuses plaintes,
Et des pleurs feints, et des alarmes feintes;
On peut se faire à des profits moins grands;
Pour qu'un étal prospère et s'achalande
Ne faut-il pas qu'au public qui marchande
Chaque commère offre ses prix-courants?

Quittez l'air sombre et le regard farouche;
Que la colère, amoindrissant vos cils,
Ne fronce pas de sévères sourcils;
Laissez le rire errer sur votre bouche;
Dût une enseigne à chaque carrefour
Intercepter la lumière du jour,



Ah ! qu'à son gré, *saigne, vaccine, accouche* [18]
Toute matrone… Au fœtus arrêté
Que toute voie à main harde pétrie
D'un vin bien chaud soit promptement flétrie ;

Partout déjà l'utérus contracté,
Hâtive proie à la douleur hâtive,
Comme accusé de faiblesse rétive,
Convulse et meurt, grâce au seigle ergoté[19].
Toute pitié serait et vaine et folle;
N'a-t-on pas vu certain pédant d'école
D'un fer rapide au tranchant inhumain,
Sans cesse armer son homicide main?
Prompt à creuser tous les jours une tombe,
En vain sous lui le malade succombe,
Il recommence encor le lendemain :
La vanité du crime est sœur jumelle;
Et quand, hélas! sans méthode et sans frein,
L'insanité succède à Dupuytren,
Qu'attendra-t-on d'un Sangrado femelle?

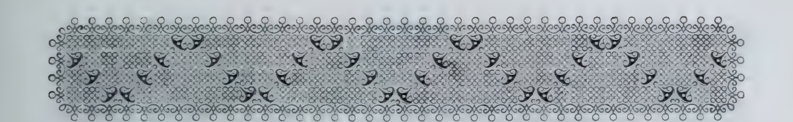
Le temps n'est plus des charitables soins;

Les hôpitaux manquent à nos besoins;
Et de nos jours, d'une intendance avide,
Mieux que le fer du stylet assassin
Qui du fœtus a labouré le sein,
L'esprit étroit pousse à l'infanticide [20].
Des innocents le meurtre est ordonné;
Les voyez-vous ces mères à l'œil morne!...
Ah! révoquez un firman erroné,
Ou voulez-vous, par l'honneur condamné,
Qu'en nos cités au pied de chaque borne
Gise sanglant et meure un nouveau-né?

Et vous, régents d'études imparfaites,
Dont les leçons sont un constant larcin,
Des nourrissons qu'aux deux sexes vous faites,
L'une est manœuvre et n'est pas médecin,
L'autre docteur, mais en pratique ignare;

Pour lui du temple on a fermé le seuil [21];
Et de tous deux quand l'orgueil les égare,
Du vrai savoir dont vous fûtes avare
L'humanité porte seule le deuil.





NOTES

DE LA SEIZIÈME SATIRE.



1. Le dyctame passait chez les anciens pour faciliter l'accouchement. Lucine en était couronnée.

2. Jeune accoucheur de Marseille qui donne de grandes espérances.

3. La fièvre puerpérale.

4 Les cabinets de dissection sont, par les soins du grand administrateur M. Orfila, placés sous les fenêtres des femmes en couches, dans cet hôpital que déjà plusieurs fois on a été obligé de fermer depuis sa reconstruction, pour cause d'insalubrité.

5. Fondée en 1794, près de l'Observatoire.

6. Célèbres sages-femmes dont la première vit encore.

7. Sage-femme de l'école de Salerne.

8. Agnodice brava les lois qui défendaient aux femmes l'étude de la médecine, fut poursuivie et condamnée ; les dames grecques forcèrent l'Aréopage à revenir sur sa décision.

9. Perrette, de Rouen, ventrière-jurée à Paris en 1408, exposée au pilori pour cause de magie et de sorcellerie, et amnistiée par Charles VI; le tout parce qu'elle avait livré un enfant mort-né avec lequel on prétendait guérir un lépreux.

10. Montesquieu laissait passer, dit-on, beaucoup de fautes d'orthographe dans ses manuscrits.

11. Voici, comme échantillon du savoir de quelques sages-femmes, une lettre publiée dans la *Gazette des Hôpitaux*, du 13 février 1836 : « Ma bonne peutite, Ci vous nave pas de parti premedite pour ceu coire, je vous zin vite à veu nire in ci que mademoiselle X.... bone man et cen pleman promene cure leu boulevare. » — Ma bonne petite, si vous n'avez pas de partie préméditée pour ce soir, je vous invite à venir, ainsi que mademoiselle X....., bonnement et simplement vous promener sur le boulevard. »

12. Une dame ayant demandé à être admise au grade de docteur, a été repoussée par l'Université. (*Gaz. des Hôpitaux.*)

13. Sarah Stone, accoucheuse de Londres; Saint-André, chirurgien, alla jusqu'à dire, dans ses folies sur la génération, qu'une nommée Godalmine avait mis au monde un lapin. Le peuple y crut et donna de l'argent à la *léporigène*, que Stone fit prendre en flagrant délit d'imposture.

14. Célèbre accoucheur anglais qui se servait, dans la démonstration

de l'accouchement, d'un mannequin tel que celui que je décris, et que l'accoucheuse Nihell ridiculisa avec succès.

15. Sage-femme en chef de la Maternité.

16. Madame Dugès, mère de madame Lachapelle, aïeule du professeur Dugès.

17. Mesdames Siebold, mère et fille, célèbres sages-femmes de Darmstadt, ayant le titre de docteur, ainsi que mesdames Boivin et Wittembach.

18. Ces mots se lisent sur la plupart des enseignes de sages-femmes.

19. L'abus du seigle ergoté est poussé trop loin par nos sages-femmes, dont quelques-unes ont encore l'ignorante prétention d'*apprêter* les parties sexuelles avant l'accouchement.

20. Le conseil des hôpitaux et le préfet de police ont imposé à la réception des enfants trouvés dans les hospices, des entraves dont le résultat a été l'accroissement énorme du nombre des infanticides.

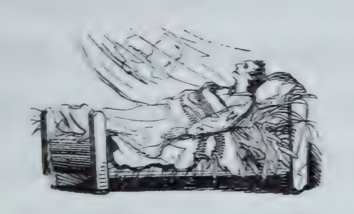
21. Ceci est vrai; si les sages-femmes manquent en général d'instruction scientifique, les jeunes docteurs manquent de pratique en accouchement. Peut-il en être autrement puisqu'ils ne sont pas admis à la Maternité !



DIX-SEPTIÈME SATIRE.

La France ne doit pas mourir à l'Hôtel-Dieu.

BARTHÉLEMY, Némésis, *le Choléra-Morbus.*



LES HOPITAUX ET LES CLINIQUES.

Non, je n'ai pas tout dit; des fanges de l'École
Se détache aujourd'hui ma bouillante parole;
D'un adieu prolongé saluant ses tréteaux,
Mon ardente espérance est toute aux hôpitaux;
Où mon but est marqué le devoir me ramène.
Mon cœur brûle déjà d'une foi surhumaine;

Aux peines, aux travaux mon visage pâli
Témoignait malgré moi d'un organe affaibli,
Mais près du lit du pauvre, où je reprends ma force,
La sève rajeunit ma renaissante écorce,
Et lorsque le sujet s'étend et s'agrandit,
Puis-je me taire, moi, moi qui n'ai pas tout dit!

Oh! que d'élans encor dans mon âme oppressée;
Comme je m'abandonne au flot de ma pensée,
Quand je songe au besoin sans cesse répété
Qu'ont de nos hôpitaux l'art et l'humanité!
Si le juste dédain qu'inspire une guenille
D'un perroquet bavard perce la souquenille,
Si l'inutilité de ses poudreux ébats
Le force à redescendre au niveau le plus bas;
Que m'importe le flux qui, balayant la plage,
Rejette au sein des mers un menteur étalage?

Tel, admiré d'abord pour nous avoir surpris,
Bientôt à juste titre est payé de mépris
L'orateur ondoyant dont la souple éloquence
Sans foi; sans probité s'anime et se dépense;
Dont l'âme ne s'arma d'un vigoureux essor
Qu'au son surexcitant de l'argent ou de l'or,
Dont je trouve au gousset l'avilissant arcane
Qui lui fait agiter l'antre de la chicane.
Qu'il nous livre à haut cours et même à prix coûtans
Son art, ou sa parole, ou ses orviétans,
De tout Pasquin public à formule factice
Le bon sens qui s'éclaire a bientôt fait justice;
Ainsi quand du scrutin sort, pareil au projet,
Le chiffre exagéré qu'on retrouve au budget,
Le pays, indulgent au ministre qu'il tance,
Reproche au député sa stérile jactance;
Ainsi quand aux sursauts d'un élan emprunté
Sème orgueilleusement sa vaine piété
Un froid prédicateur, Escobar à l'enchère,
On rit des craquements qu'il imprime à sa chaire;

Mais le prêtre modeste et de charité plein,
Dont le cœur bat d'amour sous son habit de lin,
Et dont la voix dément toute parole austère,
Trouve l'écho fidèle à son saint ministère;
Mais le pauvre docteur qui d'un double devoir
Dispense aux hôpitaux son temps et son savoir,
Pasteur à don gratuit qu'aucun lucre ne tente,
Ou qui de ses deniers va payer la patente,
Rencontre tôt ou tard un appui mérité.
Tel l'homme que le sort traite en enfant gâté,
Et dont la déshérence enrichit les hospices,
Trouve à son lit de mort de souriants auspices.

Que d'abus cependant à réformer encor!
En ces lieux où se vend le cuivre au prix de l'or,
Souvent des employés à l'infidèle compte
De voler l'indigent n'ont pas rougi de honte,

Et sur le prêt modique offert à l'ægrotant,
Souvent un bénéfice enrichit le traitant;
Vêtements et boissons, remèdes, nourriture,
Tout s'y livre à forfait comme en vaine pâture.
Que de fois des agents de la veille venus,
Pauvres, sans une obole, en sabots ou pieds nus,
Qui d'un jeu fructuant à rapide pécule
Sortent la bourse pleine, et d'un char à bascule
Jettent au protecteur qui les prit en pitié
La fange et le dédain qu'ils reçurent à pied!...

Oh! quand viendra le temps où, d'un étai facile
Soutenant l'indigent jusqu'à son domicile,
Les prévenants secours qu'on devrait échanger
Chercheront l'homme riche et l'obscur étranger;
Où le fisc qui s'amende, à tailles modérées
Par d'équitables mains justement pondérées,

Aux membres mutilés du malheureux troupeau
Cessera d'imprimer ses ongles sur la peau;
Où d'un commun accord de la grande famille
Naîtra ce sentiment qui chez le juste brille?
Alors plus d'hôpitaux, ou l'hôpital pour tous,
Maison vaste et commune où pour chacun de nous
Un lit sera dressé dans une égale chambre;
Du soleil de juillet aux brumes de décembre
Une atmosphère égale au bienfaisant secours,
Des douleurs, de la mort y sauvera nos jours;
Obéissant alors à la loi de prudence,
Mutuels assurants, banquiers de prévoyance,
Homme sain et malade, innocent, criminel,
Tous nous y recevrons le baiser fraternel.

Aurore qui préside à d'heureuses journées,
Déjà que de bienfaits pour nos vieilles années!

Ce ne sont plus ces lieux dont les porches glacés
Abritaient à plein air sur la paille entassés
De lépreux[1] grelottants une incessante foule;
Où deux à deux blottis comme en l'étau du moule,
D'un visage inquiet que la crainte pâlit
Chacun heurte en tremblant son compagnon de lit,
Atteint avec effroi le sommeil qui le navre,
Comme s'il prévoyait au réveil un cadavre,



Comme s'il recevait, sans cesse effarouché,
Les adieux du mourant auprès de lui couché [1];
L'air froid qui l'atteignait ne trouvait point un terme
Aux rideaux bienfaisants que l'on ouvre et l'on ferme,
Et de la draperie à mobile rempart
L'homme riche et puissant recevait seul sa part.
Combien d'infortunés, au siècle qui s'éclaire,
Doivent leur existence à ce soin tutélaire!

Pieusement rebelle aux rigueurs de la loi,
Ainsi Pinel, épris d'une divine foi,
Interprète sacré des droits de la nature,
Du fouet déshonorant a banni la torture,
Et nous attendrissant aux maux qu'ils ont soufferts,
Des bras des *insensés* a fait tomber les fers;
Dès lors sur son grabat un cul de basse-fosse,
Trappe qui maintiendrait une bête féroce,

A cessé d'enfermer, un collier lourd au col,
L'aliéné fléchi sous l'écrasant licol,
Grinçant les dents de rage, et d'une bouche have
Crachant à flots impurs une écumante bave.
Au vague délirant d'un esprit *agité*
Aujourd'hui rien n'oppose un mors inusité;
Jusqu'aux murs de Bicêtre on peut se croire libre;
Laissant un large cours à toute âme qui vibre,
D'un utile travail directeur éclairé,
Ferrus maintient partout un essor modéré,
Et sous la vive ardeur du soleil qui le tanne,
Il achève la cure à la ferme Sainte-Anne[3],
Asile de repos où l'on cherche à guérir
Ceux que la loi naguère eût envoyés mourir.

Mais pourquoi s'arrêter sur cette heureuse voie ?
Pourquoi se modérer dans l'amour et la joie?

Sur cet impur tréteau de deux montants troué,
Pourquoi cet échafaud honteusement cloué?
Au fer que j'aperçois à cet horrible faîte
Qui donnera le droit de trancher une tête?
A qui donc parmi vous est échu le pouvoir
De soustraire une vie au remords, au devoir?
Quel juge parle ici de vengeance et de haine;
Et de ce siége froid où son métier l'enchaîne,
Sur un front où brillait le stygmate divin
Oserait abaisser son homicide main?
Qu'il vienne ce Caïn qui veut tuer son frère,
Ce tigre dévorant qui rugit de colère,
Et sous le sang qui coule et retrempe sa foi
Prend la mort pour enseigne et le couteau pour loi.
Est-ce là le pardon qu'à notre esprit fragile
En des siècles d'amour a prêché l'Évangile?
Malheur au criminel dont le bras insensé
A l'erreur du forfait fut un instant poussé!
Mais mille fois malheur au Tristan en pelisse
Qui de sang-froid médite et commet un supplice,

Et sur un prisonnier aux voûtes du palais
Suspend six mois entiers le fer de Damoclès!!!...

Ah! de ces lieux d'effroi détournons nos démarches;
Cherchons un saint espoir dans de plus saintes arches;
Ici pour d'autres maux de longs mois enfouis
S'élève et s'entretient l'hôpital Saint-Louis,
Et dans ses bains de soufre aux vapeurs calcinées
Vont se purifier les lèpres cutanées.
Orphelins et vieillards, aveugles, sourds-muets,
Ainsi toute douleur a des asiles prêts;
Aux époux vieillissants de vieillissants ombrages
Croissent au plus bas prix aux jardins des *Ménages* [4],
Cochin, Beaujon, Necker, Saint-Antoine [5], Jésus [6],
Assainissent souvent les maux qu'ils ont reçus;
Et l'Hôtel-Dieu lui-même aux dévorantes tombes,
Des siècles écoulés immenses catacombes,

Où sur l'art de guérir qui s'agitait à faux
Le temps incessamment laissait peser sa faulx,
En dépit des efforts qu'y fait l'impéritie,
Voit aux champs du trépas la moisson éclaircie,
Et d'un frais badigeon de nos jours a voulu
Rattacher l'hygiène à son sein vermoulu ;
Partout soins, prévenance et guérison facile,
Partout, hors au cloaque où l'École indocile
Créa naguère, au prix de huit cent mille francs,
Cet hospice fatal qu'on ferme tous les ans [7],
Où, s'assurant enfin un éternel asile,
La Mort invariable a pris son domicile.

Mais ce n'est point assez de cet heureux concours,
Et pour d'autres besoins il faut d'autres secours :

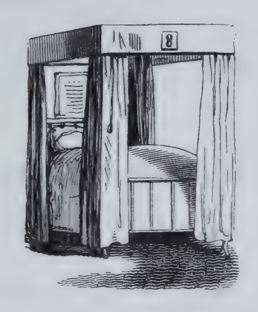
Qu'aux élèves partout s'ouvrent des séminaires,
Où la science grave empruntée aux suaires,
Qui reçoit de la mort toute sa vérité,
D'un reflet séduisant revête la clarté.
Oui, dans chaque hôpital, modeste république,
Étayons à l'envi clinique sur clinique,
Où, libre de tout joug d'une École aux abois,
Des libres professeurs se produise la voix.
Plus de ces arrêtés à circulante bulle;
Pour l'université plus de seing, de férule,
Et de son lourd budget débarrassant l'état,
Que son ministre même abdique *ab intestat*.
Ah! plus de sourds alors et plus d'oreilles creuses;
Alors mieux répartis en des salles nombreuses
Disparaîtront bientôt les élèves rétifs;
De tuteurs plus soigneux pupilles attentifs.
Et du progrès qui marche attestant l'existence,
Ils sauront que nul art ne s'enseigne à distance.
Pour qu'un pouls agité d'importuns battements,
Un poumon qui s'essouffle en d'obscurs errements,

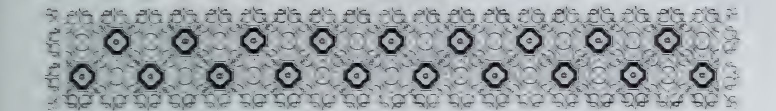
Transmettent sans erreur un facile horoscope,
Il faut habituer l'oreille au stéthoscope,
Ou qu'au sein du malade un choc immédiat
Nous apporte à sons purs un bruit ou clair ou mat;
Que nos doigts accolés sur une ligne égale
Cherchent le point précis où bat la radiale,
Et comptent les élans prompts et désordonnés
Qu'à l'inerte canal le cœur aura donnés.
Voulez-vous que, nourris de la foi des apôtres,
Maigres d'expérience et les uns sur les autres,
Comme un cent de fagots qu'on aurait encaissés,
Autour d'un lit de mort cent élèves tassés
Au professeur battu par le flot qui les pousse
Transmettent tout échec, rendent toute secousse;
Qu'exténué sans fin d'un examen hardi,
De questions sans nombre un malade assourdi,
Des cent groupes de mains qui vont froisser sa bure
Supporte impunément l'ineffable torture?
Une teinte uniforme est nuisible au dessin;
Et d'abeilles au loin quand s'envole un essaim,

Est-ce une seule fleur qu'aux pétales fleuries
Leur trompe aspirera dans les riches prairies?
Notre esprit se plaît mieux aux diverses leçons,
Et plus on a d'échos plus on obtient de sons,
Et sûr les fronts étroits cernant les auréoles,
Toute école a vécu dès qu'on a trente écoles.
Ainsi, distributeur du savoir et du temps,
Un professeur suffit pour quarante ægrotants,
Et pour qu'il ne se livre à d'infertiles rèves
Faut-il au professeur plus de quarante élèves?
Ai-je foi pour ma part à ces chauds ergoteurs,
Du crédit médical féconds agioteurs,
Singes qu'on substitue à des marionnettes;
Dont l'esprit surabonde en menteuses sornettes,
Silhouettes de Chine aux mobiles profils,
Dont tout doigt vigoureux tend ou détend les fils:
Qui, marqués au grand livre en balances multiples,
Ont de fréquents échos et de rares disciples?
Tel, le front soucieux, sur sa main appuyé,
Balançant tour à tour de l'un à l'autre pied,

Louis, le regard sombre, aux auditeurs crédules
Délivre en bordereaux ses pesantes cédules,
Et de ses chiffres lourds qu'il groupe et groupe encor,
Comme si de leurs flancs allait sortir de l'or,
Des gains qu'il prémédite interminable ponte,
Suppute à doigts fléchis jusqu'au moindre mécompte ;
Archimède nouveau, sur son levier hissé,
D'unités, de zéros artistement tressé,
Qui naguère, a-t-on dit, d'un accès lunatique
Fit saillir de son front la vieille arithmétique.
Aimez-vous mieux Chomel au terre-à-terre froid,
Où le lierre rampant à peine vit et croît,
Où sans fruits savoureux, sans récolte exportée,
Parfois éclôt à peine une fleur avortée?
Ou mieux encor Sanson au timbre grave et sourd[8],
Moreau, qui se résume en fausset aigre et lourd,
L'impétueux Bouillaud à verve incandescente,
Rostan, dont la parole est hautaine et cassante,
Velpeau s'entortillant aux lacets du savoir,
Dubois, dont le débet passe toujours l'avoir?..

Mais pourquoi s'épuiser en ces recherches vaines ?
L'officiel troupeau secoue en vain ses laines,
Et donne pour total à qui sait bien compter
Peu de valeurs de banque et qu'on puisse escompter.
Du libre enseignement qui germe en espérance
Attendons la moisson dont se charge la France,
Plus de phrases alors quand il faut secourir,
Et l'art des hôpitaux sera l'art de guérir.





NOTES

DE LA DIX-SEPTIÈME SATIRE.



1. Le mot lepreux est pris ici pour *malades* en general; plus loin je dis aussi lèpres cutanees, pour *maladies cutanées*, ou maladies de la peau.

2. Le temps n'est pas bien éloigné où les malades étaient couchés deux à deux dans les lits des hôpitaux.

3. La ferme Sainte-Anne, situee entre Bicêtre et Paris, est cultivée par les aliénés.

4. L'hospice des Menages, rue de Sèvres, destiné aux époux âgés ou infirmes.

5. Hôpitaux de ce nom.

6. L'hôpital Jesus, autrement dit l'hospice des Enfants-Malades, rue de Sèvres.

7. L'hôpital de l'École, dit des Cliniques.

8. Dans la nécessité où je suis de peindre en peu de mots les cliniciens de l'École, dont je me promettais même de ne pas parler cette fois, on voudra bien tenir compte de mon embarras, et suppléer aux jugements sommaires que je porte ; mes satires précédentes prouvent trop combien je suis disposé à rendre justice à chacun pour que l'on puisse croire qu'il soit entré dans ma tête l'idée de blesser ou de rabaisser les rares professeurs dont j'ai souvent et loyalement reconnu le zèle et le mérite. Je crois inutile de les distinguer autrement ; le public les nommera sans peine.



DIX-HUITIÈME SATIRE.

Audendum est ut illustrata veritas pateat, multique ab errore liberentur.
CICERO.

Lorsqu'une chose est indispensable, ses inconvénients, quels qu'ils soient, peuvent-ils balancer sa nécessité ?
B. CONSTANT. *Discours politiques.*



LA RESPONSABILITÉ MÉDICALE.

Frères, sur votre sort depuis dix ans je veille ;
Dix ans les souvenirs dont s'émut mon oreille
Sous des langes communs, de la tombe au berceau
Ont lié notre vie en un même faisceau.
Est-il une douleur qu'avec vous je n'éprouve?
Et sous quelques frimas qu'en vos champs je me trouve,

Ma charrue aux travaux et de nuit et de jour
N'épargne aucun sillon et double son labour.
J'ai dit de vos labeurs l'incessante fatigue,
Et votre dénûment de faveurs et d'intrigue ;
Du Fisc au bras de fer, au joug illimité,
J'ai, le fouet à la main, flétri l'avidité ;
Au zodiaque où brille un Barthez exotique
Marqué sa fin prochaine et sa lune critique ;
Mais en ma foi naïve ou mon fol abandon,
Pélerin qui s'essouffle à porter le bourdon,
Pour moi, qui n'eus jamais une croyance indue,
Est-il une douleur plus vive et plus ardue
Que le juste courroux dont je suis agité
A ce terrible mot : Responsabilité !

Ah ! qu'un maçon consente à briser sa truelle
Aux éclats lézardés de son plâtre infidèle,

Que d'imprudents essais l'architecte puni
Ait à rejoindre un toit qu'il avait mal uni,
D'invariables lois en ont réglé la pente;
Et les couches de plâtre et les ais de charpente
Manquent de cohérence ou cèdent au fardeau
Quand on prive un gâchis de son volume d'eau.
Mais qui donc oserait, assumant sur sa tête
L'incalculable éclat de l'horrible tempête,
Du navire construit pour les vents et les flots
Prédire un bon voyage aux hardis matelots!
Qui croirait mettre un frein aux désordres de l'âme;
Ou, s'enorgueillissant d'un caprice de femme,
Ferait de la constance une immuable loi,
Et des serments d'amour un article de foi!

La nature a souvent des formes protectrices,
Mais, femme, elle est sujette à de nombreux caprices;

Et pour régler le cours de nos événements
Épiant nuit et jour mille et mille errements,
D'heure en heure souvent, de minute en minute,
Il faudrait établir une incessante lutte,
Et que le médecin, nouveau Christ au saint lieu,
Devant elle posât en immuable Dieu.
Mais où sont les édits, où sont les règles sûres
Qui le guident dans l'art de guérir les blessures,
Dont le texte permet, sans dévier d'un pas,
De conjurer d'un mot la fièvre et le trépas?
Ah! si dans ses écarts la nature asservie
Eût jeté pour enjeux ou la mort ou la vie,
L'expérience saine au fallace destin
La livrerait encor sous un prisme incertain.
Que sera-ce, grand Dieu! si des juges profanes,
Sur nos titres à sceaux désormais diaphanes,
Brisent de leurs arrêts les poignards acérés
Dont l'aveugle tranchant les a dilacérés?
Du palais avec nous compulsez les archives;
Lisez de nos malheurs les annales plaintives,

Et des obscurs caveaux voyez avec effroi
Sortir les noms d'Hélie et de Thouret-Noroy [1],
Docteurs infortunés dont l'humaine justice
D'un breuvage mortel a rempli le calice,
Par vingt ans de labeur tristement énervés,
Que notre sympathie, hélas! n'a point sauvés,
Et dont un seul client, de sa plainte importune,
Comme un château de carte a soufflé la fortune.

Oh! témoin obligé de semblables douleurs,
Mes frères, qui de nous ne verserait des pleurs,
Et brisant de courroux un verdict déplorable,
Ne tendrait à son frère une main secourable!
Non que d'un potentat à haute volonté
Au savant de nos jours un destin soit dicté;
On désobéirait aux ordres du satrape
Qui livrerait au feu le temple d'Esculape [2];

La roue est arrêtée où tournait Ixion;
Et, pour fêter la mort de son Ephestion,
Nul Alexandre, ému de posthume tendresse,
Ne cloûrait un Glaucus sur la croix vengeresse.



Quelqu'insensé qu'il fût, seraient-ils Augustins,
Nul Charles ne ferait pendre ses médecins [3];
Nul roitelet fougueux dont la femme succombe
Ne précipiterait deux docteurs dans la tombe [4],
Et ne menacerait du pal ou de la hart
Un professeur ignare et qui faillit à l'art.

Si notre vie échappe à la hache fatale,
Il est une autre mort dégradante, morale,
Qui, nous abandonnant à d'horribles affronts,
D'une faulx sans pitié brise en éclats nos fronts;
Cette mort... c'est la mort de Thouret et d'Hélie,
D'astres déshonorants funeste parhélie,
Dont l'auréole impure et l'affreuse clarté
Jette un voile brumeux sur le soleil d'été,
Sol fangeux qui, troublant l'eau pure de la pluie,
Aux rayons réfléchis prête un manteau de suie.

Sait-on le résultat de ces hideux procès
Où l'existence entière est liée au succès,
Où l'art et l'homme ensemble ont à subir un blâme,
Où les soins qu'à hauts cris l'humanité réclame,
Lâchement travestis en calculs d'intérêt,
Sont soumis aux erreurs d'un témoin indiscret;
Où de son bienfaiteur dénaturant le rôle
Tout faquin à son gré commente sa parole;
Où la moindre commère asseoit son jugement
Aux rêves de tripot que la raison dément?
S'il faut qu'au médecin la vengeance assouvie
En arrachant l'honneur arrache aussi la vie,
Sans passé, sans présent, dépouillé d'avenir,
La vie, hélas! pour lui vaut-elle un souvenir?
Meurtrier de commande, et dont rien ne peut taire
A ses accusateurs le tort involontaire,
Partout de ses rivaux, d'un ami, d'un voisin,
Il reçoit, condamné, l'affreux nom d'assassin;
Boutiquier sans clients que nul patron ne prône,
Qui descend au-dessous de la vile matrone,

A qui l'on n'offre plus au pied du saint autel
Ni le pain, ni le vin, ni l'encens, ni le sel.

Mais pourquoi s'occuper d'infortunes privées?
Qu'importe un corps de plus aux sanglantes travées?
Malheur sur le vaincu qui se traîne à genoux!
C'est la peine d'un seul... c'est la peine de tous;
L'humanité déplore un pénible scandale;
Qui voudra désormais d'une audace fatale
Affronter le péril de ces tristes dépens,
Où, pris au trébuchet d'un hideux guet-apens,
L'homme savant et probe, et dont la conscience
Se pose en désaccord aux lois de la science,
Un jour, si d'un éclair heureusement inné
Son front majestueux rougit illuminé,
Si d'un pied de dédain foulant les gémonies
Il ravit son semblable aux pâles agonies;

Si d'un scalpel hardi profondément plongé
Le tranchant qui de pus doit revenir chargé,
D'un tendon déplacé, d'une veine égarée
Divise le tissu de sa lame acérée ;
Si d'un bras mal tenu, quand on l'a débandé,
De sang artériel sort un jet saccadé ;
Tandis qu'il répond seul de l'erreur de ce geste,
Voit le client absous de tout écart funeste,
Et paîra de sa bourse, et paîra de son nom
Le sort qui dévia l'artère et le tendon.
Tel encore un fœtus dont la naissance est prête;
L'utérus se contracte et pourtant tout s'arrête,
Si le col se raidit et cloue en son chemin
Comme un étau de fer une enfantile main.
Faut-il sur le détroit que le scalpel débride,
Ou se frayer la route à la matrice aride?
Livides et sans pouls, morts et putréfiés,
Coupez-vous hardiment des bras tuméfiés?
Aux dépens du fœtus faut-il sauver la mère;
Et dans ce triste jeu dont l'écart nécessaire

Condamne à prime-abord ou la mère ou l'enfant,
Sait-on ce que l'honneur ou permet ou défend?
Choisissez, cependant... Ah! si la mort propice
Achève son ouvrage et qu'un sort s'accomplisse,
Ne craignez ni procès, ni dépens, ni tracas,
Marchez le front levé, les morts ne parlent pas.
Mais si, favorisé d'un destin plus prospère,
Enivré du succès que votre cœur espère,
Impotent, mutilé, le malade survit,
Tremblez, le blessé parle et le juge sévit.

Dirai-je les débats qu'en notre Académie
Souleva le procès de Thouret et d'Hélie;
Dupuytren, d'un accent ferme et digne à la fois,
Prêtant à l'accusé sa formidable voix,
Et des élans subits de sa verte abondance
Protégeant de notre art la noble indépendance,

De Double et de Bouillaud les chaleureux discours;
De la presse du temps l'unanime secours,
Et prompt à se jeter dans toutes les arènes,
Du mousquet de Pascal s'armant Leroux de Rennes[5]!
En vain des faits nombreux avec soin récoltés,
Pour garantir leurs fronts pleuvent de tous côtés,
En vain l'Académie au-devant d'eux s'élance
Et penche en leur faveur l'équitable balance,
L'arrêt s'appesantit au front des accusés;
Les juges compétents sont partout récusés,
Et la noble science à l'éternelle étude
Acquitte à leurs dépens sa triste incertitude.
Mais pour les consoler d'un fâcheux abandon
L'obole fraternelle est épuisée en don,
Aumône qui n'a rien de vil et d'illicite;
De leurs frères émus le corps les félicite,
Opposant avec force et comme un juste prix
L'amour à la rigueur et l'estime au mépris.

Ah! quand la dure loi s'arme du cimeterre,
On voit plus de justice en la vieille Angleterre;
Du phare protecteur allumant le fanal,
L'équitable savoir éclaire un tribunal
Où d'un parquet ignare en sa vaine insistance
Se décline à propos l'aveugle incompétence;
Des docteurs, avocats du docteur attaqué,
A la libre défense ont-ils jamais manqué?
D'accusateurs publics à tranchante parole
Des docteurs à mandat ont accepté le rôle,
Et des jurés-docteurs que le public entend
Portent avec justice un arrêt compétent[6].
Tout s'apprécie alors, et l'acte qu'on accuse,
Et le motif réel dont on fait une excuse,
Et d'ineptes témoins ne jettent point au né
Que le sang a *broué*, *bruissé*, *bouillonné*[7];
Qui même après deux ans se souviennent encore
S'il jaillit terne, vif, odorant, inodore.
Ils n'ont point à défendre et n'ont point à blanchir
L'imbécile matrone inapte à réfléchir,

Meurtrissant le savoir de ses manœuvres sottes
Comme un fœtus foulé sous des talons de bottes,
Plus coupable cent fois que l'accoucheur honni
Qui répare un malheur dont il est seul puni [8].

Je ne le sais que trop, quelque jury qui nomme,
Que pour être docteur on n'en est pas moins homme;
Lorsqu'au délit réel le châtiment venait,
Ai-je offert sottement l'égide du bonnet?
M'a-t-on vu réclamer pour des faits sacriléges
Le sacrilége appui d'antiques priviléges?
Ennemi des écarts de toute autorité,
Sonnant le branle-bas de l'Université,
M'a-t-on vu crayonner sur un *écu* néfaste
Des *armes* de collége ou des *devis* de caste,
Et dans un *champ-d'azur* semer à pleine main
Les germes d'un blason qu'on flétrirait demain?
Voudrais-je du parquet que le bras moins avare
Frappât de l'avocat la superbe tiare?

En ce palais Bourbon dont j'évite le seuil,
Assis impudemment au suprême fauteuil,
Dupin, roi du lazzis, et dieu de l'épigramme,
Des erreurs de sa tête a-t-il reçu le blâme;
A-t-il en ses écarts de toute volonté
Connu le mot sacré : Responsabilité?!!....
Soit que, le front boudeur et le regard superbe,
De notre haute cour sémillant Malesherbe,
Il accable des traits de sa caustique voix
Le duel, qui voulait pour complice les lois;
Soit que pris de pudeur devant l'état de siége
Au prétoire muet reste vacant son siége;
Soit qu'en son faux espoir que le verdict dément
Son zèle ait échoué faute d'un argument,
Ou que d'un plaidoyer à verve inopportune
Il ait de son client compromis la fortune.

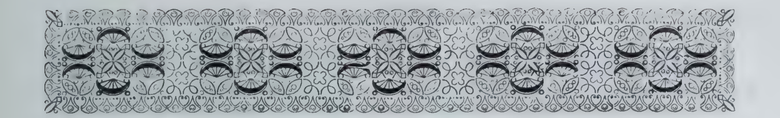
Oh! si de quelque arrêt la folle iniquité
Sur des fils de Barthole avait parfois porté;

A ces rats du discours dont l'aigreur nous gourmande
Si parfois arrivait la prison ou l'amende;
Si d'illettrés témoins d'actes accusateurs
Formulaient la minute à ces autres docteurs,
S'il fallait éplucher leur bavarde science
Et dans ses longs replis creuser leur conscience,
On verrait aux éclats dont gémiraient les airs
Le vestiaire vide et les parquets déserts,
Et dans le tube étroit des doctes sarbacanes
Rentrer à reculons les criardes chicanes.

D'un caquetage vain dédaignant le fatras
Et donnant carte blanche aux tribunaux ingrats,
Nous, faits de longue main aux douleurs de Pavie,
Dans tout champ transalpin prêts à laisser la vie,
Chevaliers dévoués, sans reproche et sans peur,
Dussions-nous croire aussi *tout perdu fors l'honneur*,
Pleins d'un mâle courage et la tête baissée,
De nos pieds mutilés sillonnant la chaussée,

Aux dévorants abus des plus hideux affronts
Tous les jours de plein gré nous livrerons nos fronts.
Trop heureux en perdant des dépouilles opimes
D'avoir à nos périls sauvé quelques victimes,
Et du sang qu'on prodigue à de vains oripeaux
Teint honorablement le plus saint des drapeaux.
Les fers sont impuissants à stigmatiser l'âme,
Et l'injuste cachot n'eut jamais rien d'infâme;
Mieux que le confesseur qui mourait pour sa foi,
Qu'un prince prisonnier gardant un cœur de roi,
Fiers de notre pitié pour d'ingrates souffrances,
Et martyrs tolérants de mille intolérances,
Quel que soit le brasier qu'allume un sot pouvoir,
Deux mots nous resteront : HUMANITÉ, DEVOIR.





NOTES

DE LA DIX-HUITIÈME SATIRE.



1. Qui ne connaît la condamnation de ces deux médecins, l'un pour avoir, ont dit les paysans, blessé une artère dans une saignée ; l'autre, pour avoir amputé le bras d'un enfant qu'il croyait mort, et qui a survécu à cette opération pratiquée pour rendre l'accouchement possible.

2. Alexandre fit brûler le temple d'Esculape et mettre en croix son médecin Glaucus, pour venger la mort de son favori Éphestion.

3. Charles VI fit ou laissa pendre deux Augustins qui avaient promis de le guérir par des incisions sur la tête et n'y réussirent pas.

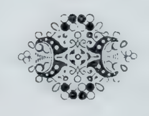
4. Gontchram, roi d'Orléans, fit périr deux médecins pour exécuter le désir de sa femme, dont ils n'avaient pu empêcher la mort.

5. Lors du procès de M. Hélie, en 1828, M. le docteur Leroux, de Rennes, se fit distinguer par la chaleur qu'il mit dans sa défense : il fit imprimer plusieurs brochures, recueillit tous les faits favorables à l'accusé. Une de ces brochures eut pour titre : *Petit essai d'une petite lettre provinciale.*

6. Voir dans la *Gazette médicale* et la *Gazette des Hôpitaux* (26 avril 1838) le compte-rendu du procès du docteur Spilling à Ecclesfield (Angleterre); ce médecin, attaqué comme ayant été la cause de la mort d'une femme pour avoir appliqué le levier d'une manière intempestive et violente, a été accusé, défendu, jugé par des médecins, et condamné à six mois de prison.

7. Expressions des témoins illettrés dans le procès de M. Thouret-Noroy, qu'on accusait d'avoir blessé l'artère dans une saignée du bras.

8. Le docteur Hélie, condamné pour avoir réparé la faute d'une matrone; on prétendait qu'il avait meurtri l'enfant avec ses bottes.



DIX-NEUVIÈME SATIRE.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

Il n'y a guère de magnétiseur qui, une fois convaincu de la réalité de son agent, se fasse scrupule de s'appuyer sur de prétendues expériences qu'il n'a jamais faites telles qu'il les raconte.

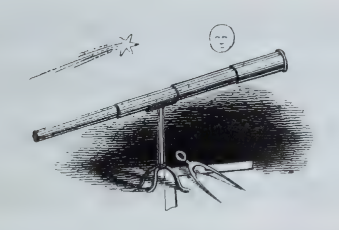
(*Du magnétisme animal en France*, par A. Bertrand, préface, page xvi.)

Toutefois l'imagination, l'amour du merveilleux ont bien exagéré les phénomènes du somnambulisme naturel.

(Rostan, *Dict. de Médecine* en 21 vol., art. *Somnambulisme*, page 365.)

La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

(Lafontaine. — *Un animal dans la lune.*)



LE MAGNÉTISME ANIMAL.

Je ne me livre point à des doutes extrêmes;
Au firmament régi de lois toujours les mêmes
J'aime à délibérer combien d'ans révolus
Mettent à revenir les astres chevelus,
Et centre imperceptible au monde qui gravite
Je pose aux cieux errants leur dernière limite;

Dans l'atmosphère étroite au dôme crevassé
Quand d'humides vapeurs m'ont soudain traversé,
Et que s'amoncelant sous le vent qui les chasse
Les nuages épais se heurtent dans l'espace,
Prompt à saisir l'instant où l'électrique soc
Laboure un sol mouvant qu'enflamme un double choc,
Astronome attentif et le front dans la poudre,
Je comprends l'étincelle où s'allume la foudre.
Nîrai-je la boussole au magnétique accord,
Lorsque toujours sa lame oscille vers le nord,
Et qu'attiré toujours d'une distance égale
Le fer suit de l'aimant la volonté fatale!
A ces faits résolus si je me tais et croi,
J'examine avec soin toute équivoque foi;
Apôtre méfiant des plus pressantes bulles,
J'ai des yeux obstinés et des doigts incrédules
Sous lesquels les destins eux-mêmes cèderaient,
Qui verraient mille fois, mille fois toucheraient
Avant de convenir qu'imperceptible anguille
Un chameau va passer par le trou d'une aiguille.

Certes, si chaque athlète eût lutté comme moi.
Le temps mieux éclairé n'eût point vu sans émoi
Vingt siècles s'amasser sur des erreurs grossières :
Promptement secoué des rongeantes poussières
L'esprit humain séduit d'une fausse clarté
Dans ses langes obscurs se fût moins arrêté.
Chêne sauvage et vert que la faucille émonde.
L'homme brut, inhabile à comprendre le monde.
Plein de fange terrestre et d'effluves divins.
Trouble la vérité de ses mensonges vains ;
Inquiet d'une place à son âme mortelle.
Il la jette au hasard dans l'âme universelle .
Et mêle comme une ombre au soleil du matin
Sa frêle destinée à l'immense destin.

Puis. dans cet océan de vie et de lumière
Où chaque être a puisé sa naissance première.

Quand la rouille a creusé d'antiques talismans,
Qu'ardent à souhaiter d'autres enchantements
Le monde, en son dépit de la foi des planètes,
Exige un habit neuf pour de vieilles sornettes,
S'il lui faut un Scapin qui des galons poudreux
Fasse reluire l'or au frac des rêves creux,
Prôneur des lieux-communs qu'enfantaient nos grand'-mères,
Avide zélateur de cupides chimères,
Arrivera Mesmer [2], qui d'un œil effronté
Aux humides vapeurs que dissipe l'été,
Dont les jets écumeux et l'eau bouillante et grasse
Fondraient en suif coulant des montagnes de glace,
Dont aux rayons ardents chaque goutte revêt
Les couleurs d'arc-en-ciel que notre esprit rêvait,
Cherche *le germe errant* ou *la substance ignée* [3],
Toile que tissera *la divine araignée* [4],
Molécule animale et fantastique aimant
Qu'on impose en despote aux sens, au mouvement,
Dont on fit et l'*archée* et la *lampe de vie* [5],
Où l'huile en s'éteignant ne s'est jamais tarie,

Qu'au foyer merveilleux d'un extatique Éden
Tente de rallumer le nomade Aladin.

Mais des rares clients d'abord mal écoutées,
L'oreille repoussant ses *cures aimantées*[6],
Hercule à dos voûté d'un culte qui tombait,
Du cloître Saint-Médard[7] il reprend l'alphabet,
Du trépied sibyllin se fait un point de mire,
Et forgeant des clichets que l'ignorance admire
De ses dogmes impurs trace les prix courants,
Établit un combat de *flux* et de *courants*,
Et dans le cœur de l'homme avec art préparée,
Audacieusement introduit la *marée*[8].
Le miracle roulant au trot de ses haquets,
Il faut voir quelle foule assiège les baquets;
Dans le pouce et l'index entremêlant le pouce,
Le malade au malade en transmet la secousse,

L'un tousse, ou crache, ou mord, ou fait des cris perçants,
L'autre pleure ou s'épuise en rires indécents;
Languissante d'émoi, pâle de rêverie,
Une autre de ses sens entend la voix chérie,
Et de vifs soubresauts son corps souple agité
Contre un mur anguleux se fût vingt fois heurté
Sans la main qui toujours à point nommé délace
Et conduit au boudoir que Mesmer matelasse [9].
Des touches d'un piano, pur, suave et perlé,
Un magnétique éther s'échappe accumulé,
Et debout, brandissant la magique baguette,
Chaque magnétiseur, Asmodée en goguette,
Des mobiles courants multipliant les flux,
Extasie à son gré de fantasques élus,
Du nectar invisible enivre ses malades,
Leur verse coup sur coup d'invisibles rasades,
Les endort, les convulse ou calme à volonté;
Et dans ce pêle-mêle à concours éhonté,
Cuve, corde, piano, malade au même gîte
Sautent comme démons aspergés d'eau bénite [10].

Sous le fertile soc dont il s'était armé
Mesmer recueille alors le grain qu'il a semé;
Comme un corail perdu qui reste sur la rive
A son large gousset l'or abondant arrive;
Obscur et vagabond il a rêvé châteaux,
De trois cent mille francs on dore ses tréteaux [11];
A deux zéros de moins toute l'Académie
Par les jongleurs du jour se verrait endormie,
Et pour peu que Dubois [12] et Burdin [13] veuillent bien,
L'extase [14] et le sommeil se donneront pour rien.

Ah! l'on fait bon marché dans le siècle où nous sommes
De la pudeur du sexe et de l'honneur des hommes;
Un fou rêve... aussitôt, empressés courtisans,
Surgissent près de lui d'habiles complaisants,
Convives agréés de la plus chère lie,
Sans cesse grandissant de folie en folie,

Qui d'un Il capital, d'un majuscule Lui
Auréolent le nom de leur Dieu d'aujourd'hui,
Christ de nouvelle espèce à morale verreuse,
Qui, lâchant toute bride à la *fougue amoureuse*,
De chaque vice impur ferait une vertu.
Bientôt dans la mêlée où tout est abattu,
Grâce à la liberté dont va jouir la femme,
Pour l'*Ordre combiné* quittant un *Ordre infâme*,
Juvénal assailli des *quatre mouvements* [15],
A Messaline ardente offrirait des amants,
Lauréate d'honneur qu'attend au phalanstère
Sa palme de luxure et son prix d'adultère.
Telle alors que Louis aux burlesques Dagons,
Aux diables tremblotants envoyait ses dragons,
Une vierge des champs, prophétesse à neuvaines,
De sa langue hébraïque insurgeait les Cévennes,
Et devant son Seigneur mettant honte dehors,
Grâce au Panther gascon appelé Mandagors,
A cœur édifié que la prière inonde,
D'un autre Saint-Esprit se proclama féconde [16].

Tel Bailly, qui redoute un langage indiscret,
Sous son rapport public livre un rapport secret [17].
Non qu'en un tel sujet j'ose afficher du doute
Sur de chastes Joseph que la sagesse arc-boute,
Sous la tentation qui restent purs et blancs,
Et les mains sur la gorge ou les mains sur les flancs,
Sans quitter le cœur calme et les lèvres sereines,
Sentiraient sous leurs doigts se crisper des sirènes.
Ah! qui n'absoudrait pas de tout trafic impur
Le doux, le généreux, l'innocent Puységur?
L'orme de Busancy d'impeccables ombrages [18]
Eût refusé sa feuille à de pareils outrages.
Dût le village entier en burlesques élans
Se ruer vers le parc comme un troupeau d'Élans,
Dût-on, aiguillonné d'un souffle de discorde,
S'y disputer du poing une place à la corde,
Et par vingt glands humains dont un chêne eût ployé
Chaque argumentateur à son tour coudoyé
Dût-il sur son visage offrir en rouges plaques
Les traces des grelots de ces lustres opaques

D'où sortent des soupirs dont le tam-tam chinois
De ses aigres poumons imite mal la voix,
Qui de nous, envieux du bonheur de ces fêtes,
Aurait assez de plomb pour de pareilles têtes!
Sur un autre tremplin et d'un saut opportun
N'a-t-on pas vu bondir les vierges de Loudun?

Que ne font point des saints que Dieu lui-même inspire?
On les voit, s'apprêtant à subir le martyre,
Prophètes endurants qu'on livre aux GRANDS SECOURS [19],
Sans boire ni manger vivre quarante jours;
Et squelettes collés le dos à la muraille
Sans froncer le sourcil et sans perdre une maille,
Recevoir, résonnant comme un tonnerre sourd,
Cent coups bien appliqués du chenet le plus lourd.
D'un poids de trois milliers leur peau n'est point émue;
Sur leurs crânes intacts rebondit la massue;

Parfois à coups de bûche ils ont même enfoncé
Les bosses dont leur corps se trouvait hérissé,
Et sous l'étau de plomb d'une main alourdie,
Devins anticipés du don d'orthopédie,
Ils nomment en riant *sucre d'orge* ou *biscuit* [20].
Le pieu qui les soulève ou le four qui les cuit.

Beau temps où Nicolas [21] enchaînait la tempête;
Où Denis décollé [22] portait en main sa tête;
Où de Thom-Courtenay [23] tout disciple entêté
Sous la balle homicide aurait ressuscité;
Où, loin du vain bourdon d'une presse importune,
On miraculisait les taches de la lune;
Où, dès qu'en son parloir un prophète gloussait,
L'argent à pleines mains tombait dans son gousset,
Où, popularisant la foi la plus crédule,
On pouvait à coup sûr sous un œil somnambule

Comme un cristal poli distinguer au cerveau
Le mal invétéré du désordre nouveau,
Et tracer à grands traits au niveau des viscères
Et des fongus obscurs et de latents ulcères [24].
Sans doute fatigué d'un procédé vieilli,
Comme un pourpoint troué que l'on voue à l'oubli
Le sceptre de Mesmer gisait dans la sacoche ;
Et les mains dans la manche et les yeux dans la poche
On ne s'étonnait plus de ces Lévites purs
Qui, lisant sans lumière et par-dessus les murs,
Au dos des assistants en chiffres diaphanes,
Disaient l'heure aux cadrans voilés par les profanes.
A peine cependant avait-on inventé
La *cure illimitée* et le *sel aimanté* [25] ;
Sur nos chemins bourbeux on ne pouvait mieux faire
Qu'emballer le fluide en lourd célérifère,
Et Paris et Berlin par de tardifs retours
Se le réexportaient de quinze en quinze jours.
De l'*alphabet divin* à trop lente riposte
Les messages prudents n'allaient qu'un train de poste :

Une vapeur puissante émise en nos fourgons
Ne leur promettait point de veloces wagons;
Et je ne sache pas qu'en un ballon juchée
Jamais en parachute eût descendu l'*archée*,
Ou qu'avec Montgolfier au risque des dégâts
On l'eût évaporée à la chaleur du gaz.
On voyait bien encor quelque cervelle creuse
Applaudir au moelleux des *passes* de Deleuze [26],
De ses doigts qu'il secoue arrosant à droit fil
Le corps dont rien n'échappe au fluide subtil,
Qu'il baigne à *grands courants* comme en ces mers égales
Où les vents alisés écartent les rafales,
Où, comme un chat rétif qu'on caresse à rebours,
Jamais de la mousson n'a rebroussé le cours.

Dans le cercle sans fin où le temps nous ramène
Quelle borne poser à la folie humaine?

Un docteur n'a-t-il pas, quelque trente ans passés,
Hardi spoliateur de nos sens déplacés,
Sur un point circonscrit de notre économie
Greffé goût et toucher, vue, odorat, ouïe;
Comme un escamoteur tire un œuf de son sac,
Pététin les sortait du creux de l'estomac [27].
Désormais inutile à sa cataleptique [28]
La tête tout entière au centre épigastrique [29]
Devine à son revers chaque carte du jeu;
Quelle sauce épicée apporte un cordon-bleu;
Quel son imperceptible à des oreilles fines
Les Orfila du jour tirent de leurs poitrines;
En quel sol odorant une humble rose a cru,
Et pour peu qu'en juillet l'extatique eût paru
Tout obscur combattant des brillantes journées
D'une main d'épigastre eût reçu les poignées.

Ainsi sont prodigués comme de vains *rébus*
De phénomènes vrais les mensongers abus;
Mais qu'on cite un docteur dont l'imprudence nie
Ces faits où la nature excella de génie?
Quand le vrai somnambule à son lit arraché
Vers un but périlleux sans péril a marché,
Que sur le bord des toits on le voit avec crainte
Suivre un sentier glissant sans y laisser d'empreinte,
Clairvoyant souvenir d'un clairvoyant passé,
Dans l'écrit incorrect que sa main a tracé
Se lit de son cerveau l'extase maladive [30];
Et de quelque couleur que le fait s'enjolive,
Chacun peut à son tour de ses propres yeux voir
Ce que la raison seule aurait fait concevoir,
Faut-il avoir recours à des erreurs d'optique
Pour trouver au repos d'un bras cataleptique
Quelle force avérée ou quel ressort secret
Prête au muscle mobile un immobile arrêt,
Quand on peut librement en varier les poses,
Assister l'œil ouvert à ses métamorphoses,

Et qu'on n'a nul besoin pour tricher à ce jeu
Du fluide subtil à rayon rouge ou bleu[3]?
A-t-on pensé jamais à traduire au grimoire
Les singuliers écarts que subit la mémoire?
Si ces écarts parfois aux savants comme aux sots
Otent le souvenir des choses ou des mots,
Ou si de sang veineux quelque goutte amassée
Au cerveau qu'elle creuse opprimant la pensée,
Du corps qui promptement meurt de la tête au pied
Comme une huile figée a glacé la moitié,
Vient-on, le dos chargé d'une absurde besace,
Émerveiller la foule aux tours de passe-passe,
Et fausser la formule en un codex fraudé
Comme on souffle une carte ou comme on pipe un dé?

Ah! rejetez l'oracle où le sens est oblique;
A de sages esprits le merveilleux s'explique;

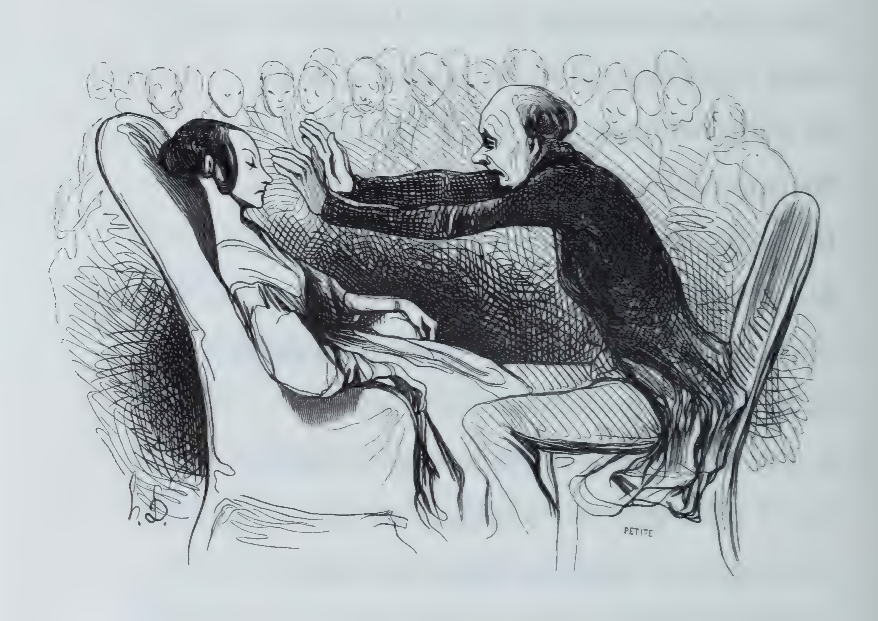
Tout est ou tout n'est pas, rien n'existe à moitié;
D'un tendre sentiment le cœur vivifié,
Quand sur un front voilé, dont la pâleur s'efface,
Chaude d'émotion la main passe et repasse,
Et que pour exhaler l'amour, de toutes parts
L'haleine a concentré ses miasmes épars,
La vierge électrisée au souffle qui l'oppresse
Rend au sylphe léger caresse pour caresse,
Et comme sous le poids des incubes démons
Laisse battre son cœur, haleter ses poumons;
Alors le magnétisme ou l'endort ou l'éveille,
Dans chacun de ses sens fait vibrer son oreille;
Tout en elle est esprit, tout âme et sentiment;
Effrontée, elle ment sans savoir qu'elle ment,
Et de son corps ému d'une sublime joie
Pas un atome alors qui ne sente et ne voie.
Mais la limite est là, qu'on la pose, il est temps;
Fats crédules arrière, arrière charlatans,
Qui croyez, aux accents d'une vénale lyre,
De vos magnétisés escompter le délire,

Et, niais ergoteurs qu'on déguise en devins,
Asservir la nature à vos caprices vains!

Ainsi quand le public à folâtre marotte
Applaudissait Potier [32] aux genoux de Lolotte,
Dévouant aux lazzis dont il agitait l'air
Un autre magnétisme ayant pour nom Werther,
Apparut Faria [33] dont la voix haute et fière
Annonçait le Messie en des flots de lumière;
Créole qui, poussant l'impudence plus loin,
De passe et de courant crut n'avoir plus besoin;
Confiant au succès d'une force brutale,
Dictait à tout venant sa volonté mentale,
Et dont le despotisme et le regard mutin
Quelque vingt ans plus tard engendraient Enfantin [34].
En ce Paris de boue où chaque fou se vautre,
Deux comédiens posés en face l'un de l'autre

Disputent au théâtre où tous deux vont jouer,
Qui l'on applaudira, qui l'on doit bafouer;
En des salons brillants, près des bords de la Seine
Où le nouveau prophète avait placé sa scène,
De Faria, dit-on, les dormeurs indiscrets
Poursuivaient la nature en ses plus doux secrets,
De Lucine rendaient la coupe moins amère,
Et, sur ses héritiers rassurant une mère,
Devinaient en son sein quel germe avait couvé;
Ils lui disaient le mot d'un avenir rêvé :
Si d'un fils premier-né s'accroîtrait la famille;
Ou s'il fallait pourvoir à la dot d'une fille.
De tromper le trompeur Potier fit le pari;
Orfraie inévitable en son lugubre cri,
Hydre qui du regard glace l'oiseau timide,
Qui l'aspire et l'atteint de son dard homicide,
Faria, du sommeil despote impérieux,
N'avait qu'un mot à dire et l'on fermait les yeux.
En disciple fervent Potier un jour se pose;
Au rire du public hardiment il s'expose;

Aussitôt le pas ferme et les sens allumés
Faria tend les mains, le regarde : *Dormez.*



Avec plus de lenteur la lumière s'est faite;
Phryné disputait mieux sa facile défaite;
Comme le son fêlé d'un faux Philippe d'or
Potier bâille, rebâille et puis il bâille encor,
Pousse un long ronflement, et, prudente momie,
Il s'allonge et s'endort comme à l'Académie.

« Madame voudrait bien qu'on lui dît sans façon
Si l'enfant qu'elle porte est ou fille ou garçon,
Parlez... » — « C'est un garçon! » dit en frappant la terre
Potier, dont la voix grêle a l'accent du tonnerre.
Pontife haletant qui lève un interdit,
« Ah! reprend Faria, ne l'avais-je pas dit?
Répétez, cria-t-il, répétez votre oracle,
Et qu'en dépit de tous s'atteste le miracle;
Que d'un coup de boutoir de notre volonté
Meurent le scepticisme et l'incrédulité. »
« — Un garçon à coup sûr naîtra pour la famille,
A moins que cependant ce ne soit une fille!!! »

Ainsi l'on vit naguère, habile en son projet,
Pétronille abuser le crédule Georget [35];
Ainsi, magnétisé par de récents apôtres,
Husson dans son rapport dit quelques patenôtres [36],

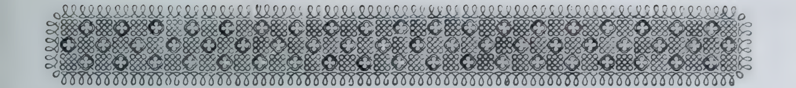
Et Cloquet enfonça sans arracher un cri
Dans un sein somnambule un joyeux bistouri [37].
Tel le dentiste Oudet, bonhomme qui se pique
D'appliquer sans douleur le davier [38] magnétique,
Si l'on n'eût pris à temps son néophysme chaud
Eût fait magnétiser toutes ses garengeot [39].

Mais, hélas! aujourd'hui de sa tenace plume
Dût Berna relever d'erreurs plein un volume [40];
Dût Montpellier donner à ses propres débours
Vingt filles de Pigeaire [41] encor tous les huit jours,
Qui d'une foi naïve et d'un regard superbe
Liraient à dos tourné vingt strophes de Malherbe,
Et comme un Adelon, un Guéneau de Mussy [42]
De leur sublimité nous convaincraient aussi;
Dût un nouveau rapport nous ordonner de croire
Les contes les plus bleus que rêverait l'histoire;

Dût Salvandy lui-même exhumer, endormis,
Des plus lointains climats trente Petriconis [43],
Qui jusque dans le sein des mères de familles
Verraient à livre ouvert les garçons ou les filles;
Dût-on, nous arrachant aux caprices du sort,
Faire une exception des règles de la mort,
Et du fond de la Corse et sans qu'à l'heure on faille
Prédire qu'un soldat est parti de Versaille;
A jour fixe et précis quelle mortalité
De la triste Amérique afflige une cité;
D'une robuste foi qui jamais ne recule
Laisser voir dans la lune à chaque somnambule
Des habitants boiteux au museau long et laid
Qui récoltent des fruits ou qui boivent du lait
Près de ruisseaux coulant à fontaines serrées
Pour se précipiter en des mers ignorées;
Ces mêmes habitants vêtus de draps grossiers
Dont on a tout bien vu, hors pourtant les souliers;
Aux prophètes du jour, guérisseur acrobate,
Magnétiseur actif, inerte homœopathe,

Je dirais à voix haute ou du moins à part moi :
Heureux si vous croyez, j'excuse toute foi ;
Qu'on rebâtisse un temple au culte d'Arimane,
Je souffre le délire en une tête insane,
Mais Voltaire avait dit du miracle ici-bas :
« Ce que vous annoncez, peut être... ce n'est pas. »





NOTES

DE LA DIX-NEUVIÈME SATIRE.



1. Le système de l'âme universelle a pris naissance dans les temps les plus reculés; la plupart des sectes philosophiques chez les anciens l'admettaient.

2. Mesmer n'a créé du magnétisme que le baquet; son système est une copie grossière des systèmes de Paracelse, de Van-Helmont, de Santanelli, de Maxwell, etc.

3. Noms divers donnés à l'âme.

4. Bernier, voulant prouver que tout est en Dieu, tout est Dieu, se sert de ces expressions : « Comme une araignée qui produit une toile qu'elle tire de son nombril, et qu'elle reprend quand elle veut. »

5. Autres noms donnés à l'âme.

6. Le premier ouvrage de Mesmer : *De l'Influence des planètes sur le corps humain*, n'avait eu aucun succès; il ne réussit guère mieux à

sortir de l'oubli en appliquant l'aimant au traitement des maladies ; c'est en désespoir de cause qu'il eut recours au magnétisme appelé par lui *animal*.

7. Les miracles se faisaient au cimetière de Saint-Médard, sur le tombeau du diacre Pâris ; ils cessèrent, dit Voltaire, lorsqu'un mauvais plaisant eut écrit sur la porte ces deux vers :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

8. *Flux*, *courants*, *marée*, mots dont se servait Mesmer pour indiquer les mouvements du fluide.

9. Mesmer avait en effet une salle secrète et matelassée.

10. Tout cela est exact ; on peut voir la description des procédés de Mesmer, et des effets obtenus dans le rapport de Bailly.

11. Le gouvernement offrit à Mesmer, pour son secret, 30,000 francs de rente ; Mesmer voulait mieux : il lui fallait un château dont il désignait la position ; il refusa donc, et feignit de partir. Pour le retenir, ses disciples désolés firent aussitôt une souscription, qui s'éleva à 340,000 francs.

12. M. Dubois d'Amiens, qui a publié dans le temps un examen fort piquant du rapport de M. Husson, a été dernièrement chargé de faire le rapport sur les expériences entreprises par un magnétiseur, M. Berna, devant une commission nommée par l'Académie, et a tiré à boulets rouges sur le magnétisme.

13. M. Burdin a proposé un prix de 3,000 francs à quiconque prouverait devant l'Académie de médecine l'existence du magnétisme animal.

14. M. Bertrand, désabusé de la croyance au magnétisme, se tira d'affaire en rapportant à l'extase les effets qu'il persistait à soutenir, et tous les contes que l'on a débités sur les convulsionnaires de St-Médard, les possédées de Loudun, etc.

15. Je reviendrai un jour sur le Fouriérisme, et ferai connaître toute l'immoralité et tout le ridicule de la théorie des quatre mouvements, telle qu'elle a été exposée dans le prospectus de Fourier, qu'on a eu soin de faire disparaître et qu'il est difficile de se procurer. Je ne prétends pas attaquer ici quelques disciples de bonne foi et dont je respecte la croyance, quand elle est sincère.

16. Cette prophétesse, âgée de vingt sept ans, amenée devant M. l'évêque d'Alais, parlait grec et hébreu, comme M. le curé de la Ferté, quand il avait bu, parlait anglais devant des Anglais, qui ne comprenaient pas un mot. M. d'Alais la fit enfermer. Après plusieurs mois, cette fille, paraissant revenue de ses égarements par les soins et avis du sieur de Mandagors, qui la fréquentait, on la laissa en liberté; et de cette liberté et de celles que le sieur de Mandagors prenait avec elle, il est arrivé que la prophétesse est grosse, et que l'enfant qui en naîtra sera le vrai sauveur du monde. (Vie du maréchal de Villars, p. 323 et suivantes).

17. Voir le rapport secret de Bailly.

18. On sait qu'après avoir magnétisé le plus bel arbre de son parc de Busancy, M. de Puységur y avait suspendu des cordes où venaient se somnambuliser tous les paysans des environs.

19. Les *grands secours* n'étaient administrés qu'aux vrais élus ; tout dans ce que je dis est exact, et je suis bien loin de dire tout : il faudrait un volume. A travers ces exagérations, on ne saurait nier un état convulsif grave dans les convulsionnaires de St-Médard et les possédées de Loudun ; un médecin ne le niera pas ; mais il y a loin de là à cet absurde et à cet impossible qui ont fait dire à M. Bertrand lui-même : « L'histoire de la possession de Loudun est une histoire à refaire. » (Ouvrage cité, page 313.)

20. Doux noms que les convulsionnaires de St-Médard donnaient à des instruments de supplice.

21. St-Nicolas.

22. St-Denis.

23. Fou qui a dernièrement occasionné une émeute en Angleterre ; comme nous sommes au XIXe siècle, ni lui ni ses disciples, fusillés par les soldats, n'ont ressuscité ; son nom était John Nicholls Thom, dit Courtenay.

24. C'est là une des prétentions les plus singulières des somnambules dits *médecins*.

25. Mots et procédés mis en usage pour guérir à distance au moyen d'un anneau magnétisé, d'un simple billet à la réception duquel on tombait en somnambulisme, fût-on à mille lieues du maître.

26. Auteur de l'*Histoire critique du magnétisme animal*, publiée en 1813 ; M. Deleuze magnétisait à *grands courants* et faisait ses passes de la tête aux pieds.

27. Le docteur Pététin, de Lyon, dans son *Histoire des cataleptiques* (la catalepsie est une maladie caractérisée ordinairement par l'insensibilité et l'immobilité du malade aux membres duquel on fait prendre toutes les positions qu'il conserve), rapporte les faits les plus extraordinaires. Ainsi, après avoir découvert *par hasard* qu'une cataleptique entendait par l'estomac, il s'assura que le goût et l'odorat avaient aussi leur siége dans cette région ; des mets divers présentés à l'épigastre avec les plus grandes précautions furent reconnus sans hésitation et sans erreur. Il en fut de même des odeurs, des formes et des couleurs. Ce médecin ayant appliqué successivement plusieurs cartes sur l'épigastre, la malade les nomma toutes successivement sans se tromper. Elle disait les voir lumineuses, plus grandes que dans l'état naturel, et dans l'estomac!!! *Risum teneatis !..*

28. Voir dans la note précédente ce que c'est que la *catalepsie*.

29. Centre épigastrique, épigastre, noms scientifiques donnés au creux de l'estomac; je dis tout ceci pour mes lecteurs qui ne sont pas médecins.

30. Tout le monde a lu des descriptions du somnambulisme naturel dont on a bien exagéré les effets, comme l'a dit un croyant au magnétisme, M. le docteur Rostan. (Voir l'épigraphe.)

31. Beaucoup de magnétisés ont prétendu avoir vu le fluide sous la forme d'une flamme bleue.

32. L'acteur Potier ridiculisait d'une manière admirable le sentimentalisme du Werther de Goëthe, dans la pièce de ce nom.

33. Faria était créole ; son teint basané, ses formes athlétiques, con-

tribuaient à donner de l'influence au ton impérieux qu'il prenait ; il magnétisait pour de l'argent.

34. Chef, Messie, Dieu des Saints-Simoniens, célèbre par sa foi dans *la puissance du regard.*

35. Somnambule de l'hospice de la Salpêtrière, célèbre par ses jongleries qui abusèrent Georget, homme de savoir, mais qui, dans cette circonstance, a montré une grande crédulité.

36. Dans un rapport sur le magnétisme, à l'Académie, M. Husson a fait des concessions dont les magnétiseurs ont tiré un grand parti. C'est ce rapport qne M. Dubois d'Amiens a si spirituellement rétorqué.

37. Tout le monde connaît ce fait d'une dame endormie à laquelle M. J. Cloquet fit sans douleur l'extirpation du sein.

38. Le davier, instrument pour arracher les dents.

39. La clé de Garengeot, autre instrument pour arracher les dents.

40. M. Berna a publié un volume pour relever, dit-il, les erreurs contenues dans le rapport de M. Dubois d'Amiens.

41. Médecin de Montpellier qui somnambulise sa propre fille et qui vient d'arriver à Paris pour convaincre l'Académie.

42. On dit ces messieurs convaincus : c'est un peu prompt ; mais la somnambule a lu sans yeux deux strophes de Malherbe!!! *Credat judæus apella !*

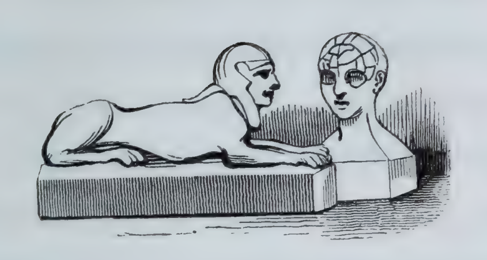
45. M. Pétriconi, grave magistrat de l'île de Corse, dit tout cela et bien d'autres choses plus curieuses encore dans un rapport adressé par M. de Salvandy, ministre, à l'Académie. Après le récit de ces merveilles, M. Pétriconi ajoute, en parlant de son somnambule, auquel il regrette de n'avoir pas demandé si les habitants de la lune avaient des souliers : « J'aurais pu demander tant d'autres choses... Mais qui peut penser à tout!... J'aurais eu besoin d'un aide. . »



VINGTIÈME SATIRE.

Écartons ces romans qu'on appelle systèmes.

VOLTAIRE. *Poème sur la loi naturelle.*



LA PHRÉNOLOGIE.

L'âme est-elle un vain souffle, une invisible flamme,
Enfant capricieux d'un délire de femme,
Qui, brisant à son gré sa charnelle prison,
S'élance hardiment au mobile horizon,

Et faite tour à tour d'esprit ou de matière,
Des langes au linceul naît et meurt tout entière?
Est-ce l'air échappé d'un poumon haletant,
Ou le suc digéré dont le corps se distend,
Ou le sang que le cœur sans cesse accueille et chasse,
Ou le mobile élan qui nous meut dans l'espace,
Ou la vive rougeur que provoque un affront,
Ou le trait soucieux dont s'est ridé le front?
Des désirs, des regrets interprète frivole,
Serait-ce le penser, le regard, la parole?
Étroitement blottie en un coin du cerveau,
Hôte désabusé d'un voyage nouveau,
Dans le pointillé gris ou sous la blanche fibre [1],
Comme une corde d'arc est-elle là qui vibre?
Ou nacelle flottante, au moindre atome d'air,
D'une bosse de Gall au pli de Lavater,
En bonds désordonnés la voit-on qui se lasse
A franchir les écueils dont se charge la face,
Et fétu que soulève un mouvement de cil
Prend-elle sa retraite ou son fort au sourcil?

Dans ce dédale obscur où l'œil ne peut la suivre,
Elle existe pourtant, l'âme qui nous fait vivre;
Et, soit qu'obéissante ou sourde à notre appel,
Entière ou morcelée elle échappe au scalpel.
Loin de nous le désir de rejeter l'adage
Qui lui fit en tout temps pour miroir le visage;
Et dans le crâne ouvert sans tarif incrusté,
Cherche l'intelligence ou la stupidité;
Certes, lorsqu'empruntant à la lave qui coule
L'incandescent magma qu'elle jette en son moule,
La nature a créé d'un effort vigoureux
Ces hommes dont l'esprit n'eut jamais rien de creux,
Dont la vie est doublée en d'étroites limites,
Soleils étincelants de mille satellites,
Qu'en leur vol au zénith aucun frein n'arrêta,
Qu'en son sein bien-aimé Dieu lui-même porta,
Leur regard pétillait d'une lumière vive;
Comme un flot soulevé qui va battre la rive,
Leur voix sonore et pleine à pur diapazon
A des cailloux roulants arrache un vague son.

Et de leur noble front où tout est harmonie
La saillie anguleuse elle-même est génie.
A de plus doux émois mollement apprêté,
Si pour Vénus le germe est au moule jeté,
Bouton épanoui sous des touffes de roses,
Ange qui se balance en ses divines poses;
Sur son corps gracieux aux angles arrondis
Nuls traits durs et hachés, nuls contours trop hardis,
Son front que ses cheveux ombragent avec grâce
Des baisers pudibonds révèle encor la trace;
Et sa bouche vermeille à rebord velouté,
Que courbe en arc d'amour la douce volupté,
De ses charmes secrets trahissant le mystère,
Porte un élan de vie au rêve solitaire.

Ah! qui croit au génie en un crâne aplati?
D'un informe cerveau l'amour est-il sorti;

Mais sous un front fuyant ou d'une voûte immense
Si jamais on n'a vu luire l'intelligence,
Faudra-t-il désormais, ou de l'œil ou du doigt
Localisant la vie en un espace étroit,
Fixer la *Charité*, condenser l'*Espérance*,
Sous le cintre voûté d'une protubérance;
Des branches d'un compas enceindre le talent,
Et, prosaïque sphynx sur un trépied branlant,
Évoquer au brasier d'une bleuâtre flamme
La vapeur impalpable où tourbillonne l'âme;
De l'indigeste poids d'un glossaire nouveau,
Fatiguer, harasser, épuiser le cerveau;
Et, riche des mots durs qu'un dur pinceau renomme,
Envier sa science au bourgeois-gentilhomme,
Ou poète ahuri que les sots ont fait grand,
« Qui de tant de héros va choisir Childebrand, »
Au Parnasse d'emprunt où Chapelain recule
Briser sur le bon sens un marteau ridicule [2].
Ah! plutôt défiant ou Gall ou Lavater,
Et, la flèche toujours prête à sillonner l'air,

Guillaume raccourci dans une miniature,
Tell lilliputien de la caricature,
Avec mes grêles bras, ma chevrotante voix,
En équerre posé comme un pantin chinois,
J'ose répondre en fée au nom de Carabosse,
A mon sabbat bruyant évoquer chaque bosse,
Prompt à la transpercer ou d'en haut ou d'en bas :
A toi qui parais tant, à toi qu'on ne voit pas,
Toi qu'au retour constant de chaque pirouette
Je saisis mieux de face ou mieux en silhouette,
Et qu'en chiffres grossis à d'erratiques yeux,
La fantasmagorie eût fait distinguer mieux.

Infortuné Robert, dont je plains l'agonie,
Tu mourus faute, hélas, d'une *bosse de vie* [3] ;
Et toi, toi qui vécus comme un joyeux refrain,
Gourmet incomparable, ô Brillat-Savarin [4],

J'applaudis sur ton crâne au sens du goût qui veille,
Et, transposant ta bouche au-devant de l'oreille,
En arrière du front et de chaque côté,
Te retrouve bossu d'*alimentivité* [5].

Dépouillé désormais d'un gracieux symbole,
Sans flambeau dans la main, sans carquois sur l'épaule,
L'enfant charmant et nu que la Grèce inventa,
Que tout cœur chaleureux de bonne heure écouta,
Dont les Grâces un jour, pour devenir fidèles,
Lièrent les deux mains et coupèrent les ailes,
D'une bosse à la nuque aujourd'hui breveté,
Change son nom d'*Amour* en *Amativité* [6].
Tel sans son cervelet que gonfla la nature,
Périer était privé de *philogéniture* [7];
Tel Scott a peint l'Écosse avec fidélité,
Grâce au sens dominant d'*habitativité* [8];

Tel encor Béranger, Anacréon de France,
Plus plat du sinciput, naissait sans *bienveillance* [9].
Tel, à jamais perclus de l'*estime de soi* [10],
Et dans l'art de guérir inapte à faire loi,
Broussais eût ignoré jusqu'au mot phlegmasie
Si son vertex uni fût éclos sans saillie;
Tels sans l'intumescente *approbativité* [11],
Scribe n'eût point écrit, Orfila point chanté;
Pas de peintre célèbre et pas de statuaire
Si l'on trouve aplani ce point du sanctuaire,
Que la nature a mis comme un heureux écueil
Entre le haut du nez et le niveau de l'œil [12]

Dans cet arc des sourcils que de sens on rassemble!
Et que de facultés qui hurlent d'être ensemble?
Au centre, c'est d'abord le sens du *Coloris*,
Guide fidèle au peintre en ses moindres croquis;

En dedans, le pouvoir d'Arago : l'*Étendue ;*
En dehors, le *Calcul*, d'Ampère étude ardue ;
Plus en dehors encore comme un point égaré,
Au profit de Cuvier l'*Ordre* est aventuré ;
Au-dessus vient le *Temps*, compas de l'intervalle
Qu'un chanteur doit chiffrer d'une mesure égale,
Et l'*organe des tons*, variable, infini,
Qui nous a fait surgir Lablache et Rossini !
Et des mots les plus creux docile ritournelle,
Le *langage* qui flue à travers la prunelle
Et s'élance au dehors d'autant mieux écouté
Que l'œil de son orbite est plus bas projeté ! ! !

Oh ! si mieux étayé dans sa philosophie,
Sourd aux préceptes faux où l'écolier se fie,
Avant d'affirmer rien, Gall, Spurzheim ou Broussais,
De ce ton réservé qui convient aux essais,

Bohémien prudent en sa bonne aventure,
Eût douté de son art qui ment à la nature ;
Si dans l'ensemble épars d'un tout harmonieux,
Guidé par la raison, éclairé par les yeux,
Il eût, loin d'enfanter ses vaniteux systèmes,
Chargé son calepin de variables thèmes,
Et, jetant au rebut tout argument *post hoc*,
Deviné les penchants qu'il semble attendre au choc,
Ou dont il n'aperçoit l'ordre heureux ou funeste
Que si le résultat en devient manifeste ;
L'histoire impartiale aux fidèles échos,
N'eût point enregistré de plaisants quiproquos ;
Nul, lorsque dans ses cours imprudemment il nomme,
Du hideux assassin n'eût fait un honnête homme,
Et par un prompt retour, comme un plaisant dessein,
Transformé l'honnête homme en hideux assassin [13].

Le phrénologue alors, qu'un argument dépiste,
N'eût point prêté le flanc à tout antagoniste;
Sous un rire aussi franc qu'il était mérité,
D'un art qu'il ne sait point opposant breveté,
On eût sifflé Bérard démentant de sa chaire
Sur le crâne d'Avril l'âme de Lacenaire [4];
Et d'un aplomb parfait, d'un facile argument,
Retournant sa doctrine ainsi qu'un doigt de gant,
Heureux de se débattre en de poudreux atomes,
Et de vaincre sans peur, sans péril des fantômes.

Mais pour classer le meurtre, élargir le cerveau,
Du compas d'épaisseur faire un cintre nouveau,
Prétendre avec orgueil que le courage campe
Comme un bloc de granit derrière chaque tempe,
Et qu'on n'est circonspect qu'autant que la raison
Sous le pariétal a sa large prison;

Suivre sur ses côtés la ligne sagittale
Pour y trouver la trace ou propice ou fatale
Qui nous fit incrédule ou croyant bienheureux
Selon qu'un sinciput est ou saillant ou creux;



Puis chauffant notre esprit comme l'on chauffe un poêle,
Suivre en tous ses détours la colonne de moelle
Qui, comme un parfum doux ou rempli d'âcreté,
Monte avec la mauvaise ou bonne qualité,

Et par tangente courbe ou par diagonale
Apporte à la surface en magique spirale
L'esprit matériel qui sans être altéré
Tomberait en lambeaux sous le fer acéré,
Dont la substance enfin sans devenir moins pure
Souvent des mois entiers et s'enflamme et suppure;
Oh, certes, sur la voie où nous allons marcher,
C'est au miracle alors qu'il faudrait s'attacher;
Et bardé d'un excès de bonne foi crédule
Suivre à travers les bois ce baron ridicule [15],
Qui, mystificateur sinon mystifié,
A son projet nous a naguère initié,
Et comme un fils d'Herschell s'égarant dans la lune,
Veut de l'esprit humain combler chaque lacune.
Au crâne des enfants philantrope-bourreau,
De tubes allongés pénétrant le cerveau,
Il injecte avec art les facultés suprêmes
Dont elle n'a fait faute aux bêtes elles-mêmes;
Ici c'est un renard pourvoyeur de gibier;
Là c'est un ours léché qui lui sert de portier;

Un loup qu'il a soumis à de secrets services;
Tous gens bien élevés, tous exempts de sévices;
Dirigée à son gré par d'invisibles fils,
La troupe sort, maraude et revient aux chenils;
Et, soumise aux larcins de ses meutes bâtardes,
La forêt lui fournit sa pitance et ses hardes.
Phrénologues fervents qui riez de pitié,
De sa démence, hélas! il vous doit la moitié;
C'est votre foi vers lui qui monte et fructifie;
Seul aurait-il rêvé sa *Solénopédie*,
Et du système vain qui m'a tant diverti
Sans vos nombreux non-sens l'auteur eût-il menti?

Mais, assez de lazzis; mes caustiques pédales
N'ont point à résonner sous de nouveaux scandales;
On peut bien, je le sais, trouver, faute de mieux,
A la phrénologie un côté sérieux,

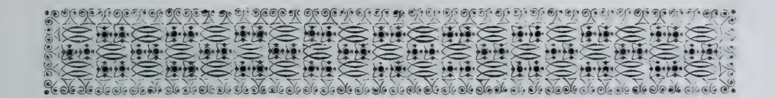
Et ces graves esprits dont la démence est douce,
Qui pourrait les frapper sans que son fer s'émousse?
Aux utiles travaux que l'on retrouve ici,
L'homme de son honneur prend au moins du souci,
Et dans un souterrain, comme une intrigue ourdie,
En cercle vicieux l'âme n'est point raidie.
Nul n'en sort en sursaut par un réveil amer;
Notre argent n'y va point enrichir un Mesmer,
Et dans les rêves fous que chaque jour suggère,
On ne tombe jamais de Deleuze en Pigeaire.
Suivant avec honneur Gall, Broussais et Spurzheim,
Jusqu'aux bagnes infects, le généreux *Voisin* [16],
Aux crânes des forçats après coup étudie
Quelques signes saillants, précurseurs d'infamie;
Naïf orthophréniste et soucieux du bien,
Du père et des enfants resserrant le lien,
Et guidant avec art leur jeunesse rétive,
Il rend à ses leçons la paresse attentive.
Dumoutier fonde seul un musée, et joyeux,
Et d'autres pommes d'or Argonaute envieux,

Va chercher outre-mer, dans les terres australes,
Des tempes à peau rouge et des fronts d'hommes pâles.
D'un travail incessant qu'il active toujours,
Bouillaud à ses amis y fournit le secours,
Et *Casimir* [17], suivant les traces de son père,
Prête un appui fidèle au loyal *La Corbière* [18];
La science et l'esprit sont l'un par l'autre aidés;
Combe [19], Vimont [20], Poupin [21], éclaireurs affidés,
Y livrent aux savants comme aux hommes du monde
Chacun d'enseignement une source féconde.

Ah! puisqu'au but final qu'il attend sans terreur,
Le sage ne parvient qu'à travers quelque erreur,
A notre faible esprit puisqu'il faut des mensonges,
Et que notre présent n'est point exempt de songes,
Choisissons la marée, et voguons à bon port
Au paisible Élysée où nous attend la mort;

Alors, quand au réveil paraissent les lumières
Qui viennent dissiper des vapeurs éphémères,
Quelque chose de soi hors du tombeau resté
Témoigne que du sort on a bien mérité,
De l'avenir du peuple étendu la limite,
Éclairé l'ignorance où la foule s'agite,
Et qu'en dépit des vents, du calme et du reflux,
Le vaisseau du progrès a fait un pas de plus.





NOTES

DE LA VINGTIÈME SATIRE.



1. Le cerveau contient une substance grise et une substance blanche ; ceci pour les gens du monde.

2. Est-il rien de plus ridicule que la nomenclature adoptée par les phrénologistes et dont une partie ne saurait entrer dans un vers ? Encadrez, en effet, dans une moitié d'alexandrin, la consciencíosité, la merveillosité, l'affectionivité, etc.

3. La phrénologie place la bosse de l'*amour de la vie* derrière l'oreille ; le peintre Léopold Robert l'avait peu prononcée : *aussi s'est-il suicidé ! ! !*

4. Auteur de la Physiologie du goût.

5. L'alimentivité est en avant de l'oreille.

6. C'est à la nuque que se trouve l'amativité ou penchant à l'amour physique.

7. Nous ferons observer que les personnages cités dans nos vers ont été pris pour types de telle ou telle faculté, ou, si l'on veut, de tel ou

tel organe; ainsi Casimir Périer pour la philogéniture, qui est au-dessus du cervelet.

8. Au-dessus du précédent.

9. A la partie supérieure du front.

10. Au vertex.

11. A côté du précédent.

12. La configuration est à l'angle interne de l'œil, entre cet organe et le nez.

13. Les erreurs de ce genre ont été très-nombreuses. Le crâne de Napoléon n'a-t-il pas été pris pour celui d'un homme très-ordinaire?..

14. Dans une leçon faite contre la phrénologie, M. Bérard a pris en effet le crâne de Lacenaire pour celui d'Avril.

15. Voir dans la *Gazette des Hôpitaux* (Lancette) le compte-rendu du singulier ouvrage intitulé : La Solénopédie, dans lequel l'auteur veut développer les penchants en injectant les *bosses;* mystification étrange ou sottise inexplicable.

16. M. Voisin a fondé un institut orthophrénique.

17. M. Casimir Broussais fils.

18. M. La Corbière a publié plusieurs brochures fort intéressantes en faveur de la Phrénologie.

19. Médecin écossais, auteur d'un *Manuel de Phrénologie.*

20. Auteur du Traité de la Phrénologie humaine et comparée.

21. M. Théodore Poupin, écrivain de talent qui a publié en faveur de la Phrénologie un ouvrage plein d'intérêt (*Caractères phrénologiques et physiognomoniques des contemporains*, G. Baillière), et qui m'a été fort utile. Il eût été difficile à un antagoniste de la phrénologie de faire ressortir avec plus d'esprit le ridicule de cette prétendue science. Je dois beaucoup à M. Poupin.

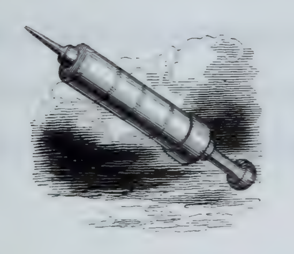


VINGT-UNIÈME SATIRE.

Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens.

Oui, mais, M. Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades.

Molière, *Malade imaginaire*.



LES PHARMACIENS.

Oui, du charlatanisme il faut se méfier ;
Mais l'homme le plus probe a besoin d'un métier,
Vivre est le droit de tous ; une honnête industrie
Met à prix le jalap comme l'épicerie ;

Au comptoir de Cadet et de Véro-Dodat
Livre à tout acheteur l'axonge ou le cérat,
Et peut bien quelquefois pour attirer la vogue
Comme on coupe un habit façonner une drogue.

Aussi ne viens-je point du fouet de Poquelin
Flageller sans pitié tout obscur Vauquelin,
Et comme un vil Cleeman, du surnom de Macaire
Injustement flétrir l'artiste apothicaire,
Qui, pour plaire à la foule au caprice incessant,
Colle à chaque bocal un mensonge innocent,
Et dans sa pharmacie aux allures coquettes
Prodigue avec éclat un luxe d'étiquettes.
Aujourd'hui rien n'a cours sous un mesquin décor;
Sans devanture ornée et de glaces et d'or,
De Modemann [1] lui-même, oisif en sa demeure,
Le bronze invariable en vain marquerait l'heure;

A l'étalage obscur du modeste horloger
Le public défiant n'oserait s'engager,
Et mille balanciers au tic-tac monotone
N'appellent les chalands que si l'enseigne étonne.

Ah! lorsqu'on ne devrait obtenir le mépris,
Qu'en trompant le public et surfaisant ses prix,
Qui donc reprocherait à nos pédants d'école
L'argent qu'en leurs goussets fait rouler leur parole,
Si le sec parchemin qu'un doyen a coté
Avait valeur égale à ce qu'il a coûté,
Si leur amphithéâtre au foyer qu'il recèle
Reluisait quelquefois d'une vive étincelle,
Et s'il ne fallait plus hors des gonds du pouvoir
A beaux deniers comptants acheter le savoir?
Au détaillant obscur d'un fonds de droguerie
Qui donc reprocherait quelque forfanterie?

Quand sous un nom d'emprunt se déguise un julep ;
Lorsque l'Allataïhm sort poudreux du salep ;
Du féculant sagou qui pleut comme la manne
Qu'un kaïffa d'Orient adroitement émane,
La part de l'homme est là qui donne au racahout
Pour sa fraude innocente un long passe-debout,
Et souffre que parfois pour des besoins d'alcôve
Le cachundé s'unisse aux pâtes de guimauve.

N'arrachez point pourtant comme à d'impurs fouillis
Du palma-christi rance à des ricins vieillis ;
Ne mêlez point au rob à vingt francs la bouteille
Une inerte racine à la salsepareille ;
Comme une chicorée au café de Moka
Ne livrez point le saule au prix du quinquina,
Et n'allez pas, aspic déroulé sous la berge,
Jeter de l'opium dans un sirop d'asperge;

Alors, soyez certains qu'en vos comptoirs assis
Votre laboratoire échappe à mes lazzis;
Sans craindre ma critique et mes reproches rogues,
De marchés en marchés portez en paix vos drogues;
De la halle aux bonbons [2] au faubourg aviné
Pesez à poids égal la manne et le séné;
De rhubarbe et de casse empoisonnez la ville,
Vendez tout Pelletier, donnez tout Quesneville;
Des capsules Mothès, orbes volumineux,
Bourrez de copahu les flancs gélatineux,
Dût votre arrière-gorge au passage barrée
Ne s'en débarrasser qu'à force d'eau sucrée [3]!
Je ne fais point la guerre à qui prône avec art
Des filtres bienfaisants sous des noms de hasard,
Aux larynx fatigués de jujube et de datte
Présente adroitement un sirop qui les flatte,
Et pour un rhume éteint qui renaît de nouveau
A la calme *Thridace* unit le *Mou-de-veau*.
Le malade soumis aux flueurs catarrhales
A soin de varier ses liqueurs pectorales,

Et dans chaque élixir, comme un toast de santé,
Pour l'oubli de ses maux cherche une eau de Léthé;
Il mâcherait à cru la gluante limace,
Et sans cligner de l'œil, sans hoquet, sans grimace,
Pilés dans un mortier et dissous dans le pot,
Sucerait en bouillon le crabe et l'escargot.
Une mousse amaigrie en un sable de lande
Passerait à son goût pour du lichen d'Islande;
D'âcres retours de bile un estomac aigri
S'adresse avec ardeur au sucre de Vichy;
Pastilles de Brosson [4], qu'à tout prix il s'ingère;
Plus il en a croqué, dit-il, mieux il digère.
Cet autre en mannequin sur son grabat gisant,
Ou traînant sur béquille un corps rhumatisant,
Aux onctions à froid du liniment *tranquille*
Ne trouvant ni repos ni sommeil plus facile;
Perdant comme l'ivrogne à caresser son broc
Le temps à se lustrer de *baume opodeldoch*,
Aux salons de Comet que son regard discerne,
Heureux de se fier à la *Méthode externe*,

Dépose en sautillant sur ses reins assouplis
Sa vieille sciatique et son torticolis.

De sa crédulité si parfois on abuse,
Que de ses propres maux le peuple seul s'accuse ;
De larmes de regrets quand son lit s'est trempé,
C'est qu'il cria *bravo* pour ceux qui l'ont dupé.
Au théâtre voyez nos Grecs à courtes toges
Faire queue au parterre en enviant les loges,
Et les riches landaus pris par un fol aimant
S'arrêter et piaffer près du seuil d'Hahnemann.
Quand on vend à prix d'or une fausse parure,
Chez Labarraque on va marchander le chlorure ;
Et tel qui refusa de payer son docteur,
Qui craint d'ouvrir sa bourse au Rob de Laffecteur,
A pas accélérés apportant sa commande,
Achète au prix qu'on veut l'eau-de-vie allemande,

De ses bols d'Arménie appauvrit Charle-Albert,
Ou s'empeste d'essence à l'arcade Colbert;
Chez tous les Giraudeau de boutique et de place
Recueille à folle enchère et réglisse et mélasse,
Et blanchi de moutarde ou de *blue-pills* tanné,
« Le corps vide de sang ou rempli de séné, »
Il reproche aux Boullay [5] jusqu'en leur officine
Le peu d'ébranlement qu'a fait leur médecine,
Et pose, comme preuve à leur mauvaise foi,
Les cent flux d'intestin que lui donna Leroy [6];
De ce nectar divin le goût seul le délecte.

Mais vous, vous, pharmaciens, allons, qu'on se respecte,
Et qu'à bon droit encor par nous dépréciés,
On ne vous trouve point, purgons associés,
Comme des cordons-bleus au fond de leurs offices,
A l'abri d'un comptoir priser vos bénéfices.

D'un argot de commande impassibles loustics,
Prêterez-vous la main à d'ignobles trafics?
Qu'il est beau, n'est-ce pas, pour la dignité d'homme,
De voir le médecin ravaler son diplôme,
Mendier ses profits comme des droits d'auteur,
Barder de diapalme un bonnet de docteur,
Et, selon le succès du double monopole,
Palper le jeton d'or ou la modeste obole!
Opprobre à qui s'unit pour ce lâche métier!
Au plus vil des Plutus dévoué tout entier,
L'un des deux compagnons comme un larron de foire
Apprête les bouchons où l'autre invite à boire,
Et transforme aussitôt par un avis gratuit
Tout malade qui passe en casuel fortuit.
J'ai, dit le pharmacien, sous la main, Dieu vous garde,
La perle des docteurs, savant jusqu'à la garde,
Qui veut bien chaque jour quelques heures ici
A mille maux divers faire crier merci;
O vous donc qui toussez, vous calculeux, podagres,
Qui portez pour tout bien pustules et mentagres,

Entrez, c'est un prodige, et retenez-le bien,
La perle des docteurs va vous guérir pour rien.
A de pareils appels la foule entre ébahie ;
Dans l'arrière-boutique est alors en saillie
L'homme noir affublé sur son maigre décor
Du ruban de l'empire ou de l'éperon d'or ;
Il écoute un instant de tristes doléances ;
Sur un large papier, cahier des échéances,
Inscrit en grosse lettre aux rayons élargis
Deux pages qui n'ont point à sortir du logis ;
Et d'un double paraphe il signe avec emphase
Au revers du feuillet le gracieux ukase,
Que d'avides commis saisissent au comptoir
Mieux que filoux adroits ne tirent le mouchoir.
Pour deux écus sonnants, double ami qui vous quitte,
De son conseil gratuit le maître vous acquitte ;
Puis d'un ton bienveillant, prêt à vider les lieux,
En vous mettant dehors il vous jette en adieux :
« Guéris, si tu veux bien, meurs, si tu le préfères ;
A d'autres, avec toi j'ai fini mes affaires. »

Ainsi font s'entr'aidant, ou bourgeois ou portiers,
Hippocrates à gage et Fourcroys boutiquiers;
Du gain des travailleurs dévorantes chenilles,
Aux clients souffreteux, aux blessés en guenilles
Ils imposent plus cher qu'au banquier opulent
L'aumône de conseils formulés sans talent;
Trop heureux, quand ils ont tari jusqu'à la source
Les deniers clairsemés d'une modeste bourse,
S'ils n'ont pour complément à leur rôle effronté
A coups de formulaire ébréché la santé.
D'autres mieux avisés, plus avides encore,
Voulant apaiser seuls la soif qui les dévore,
De leurs tristes clients ardents empoisonneurs,
Docteurs à droits fraudés se passent de docteurs;
Qu'un enfant irrité se pâme de colère
Et vomisse des flots de pituite ou de glaire,
Du ver qui le travaille actif contre-poison,
Son doux anthelmintique aura bientôt raison ;
Son extrait rend le calme à des chairs convulsées,
Et le débarrassant des étreintes passées,

Comme on glisse une ombrelle en un soyeux fourreau,
Au vase à mousses bords videra son carreau.
« J'ai là, vous disent-ils, comme doux miel de ruche,
Un sirop infaillible aux toux de coqueluche,
Qui coule dans la bouche et sans peine descend;
J'ai pour toute blessure un emplâtre, un onguent. »
A contre-sens ainsi prodiguant ses remèdes,
Baladin d'un théâtre à jeux sans intermèdes,
On le voit hardiment sur les gueux d'alentour
A coups d'ongle et de bec fondre comme un vautour;
Déposer sur leurs chairs des empreintes faciles,
Dévorer jusqu'aux os les patients dociles,
Et dans son escarcelle engloutir avec bruit
Des nocturnes labeurs le légitime fruit.
Tel ce jeune apprenti, Sangrado sot et rêtre,
Héritier des écrits de son illustre maître,
Qui prompt à bourdonner de ses ailes de taon,
Geai maladroit paré des dépouilles du paon,
Prenait dans les rouleaux de formules écrites,
Autant de bulletins qu'il faisait de visites;

Et fouillant au hasard dans son large gousset,
Que sans cesse vidé sans cesse il remplissait,
Comme un malade allant à Plombière, à Bourbonne,
Se disait à part lui : Dieu te la baille bonne.

Non, ce n'est point ainsi, l'ignorance en sautoir,
Qu'un pharmacien habile agit dans son comptoir;
Comme on doit compatir à ses peines ardues,
Et comme bourrelé de veilles assidues,
Il faut au bien public un dévouement entier,
Pour descendre sans honte au rang de boutiquier!

Savez-vous quel produit enfantait sa mémoire
Quand vous l'avez distrait de son laboratoire,

Qu'il lui fallut peser sur un double plateau
De l'antimoine éteint dans quelques onces d'eau?
Sur dix carrés égaux du papier blanc qu'il taille
Ranger l'un après l'autre en ordre de bataille,
Comme des pélerins au pied du Mont-Carmel,
Quatre grains d'opium et vingt de calomel?
D'un emplâtre arrondi, poudré de cantharides,
La spatule à la main dissimuler les rides,
De bocal en bocal chercher, je ne sais où,
Le licopode inerte ou l'agissant garou,
Et de ciseaux adroits à coupe prompte et nette
En élégants festons découper l'étiquette?
Tel on voit un walseur pirouetter au salon,
Tel il fait au mortier tournoyer son pilon,
Tel d'un onguent broyé qu'il recueille à la hâte
Sur des cartes à plat distribuant la pâte,
De ses agiles doigts il la roule en paquets;
Puis de toute commère écoutant les caquets,



Savant dépaysé qu'on livre aux Saturnales,
Il descend pour leur plaire au langage des halles.
Encor si là du moins finissait sa douleur :
Mais victime parfois d'une innocente erreur,

D'inattentifs commis qu'il a quittés à peine
Le moindre égarement lui mérite une peine.
Pour un grain d'arsenic imprudemment vendu,
Son renom est flétri, son avenir perdu;
Tandis qu'impunément, si l'on est las de vivre,
Le droguiste voisin le vendrait à la livre.

Ainsi sont établis deux mesures, deux poids;
Ainsi telle est pour nous l'exigence des lois;
Docteurs *in utroquè* que leur rigueur accable,
Pour vous tous, en tout temps, Thémis fut implacable,
Et l'on ne doit attendre, en s'égarant ici,
Ni regard indulgent, ni pitié, ni merci.
Mais quand l'honneur nous offre un abri sous son aile,
Tendons-nous l'un à l'autre une main fraternelle;
Et suivant sans regrets des sentiers différents,
Soyons prêts à toute heure à confondre nos rangs;

D'un esprit vaniteux à fierté mal placée,
L'humanité gémit, la science est faussée,
Médecins, pharmaciens, point d'indigne rebut,
Et marchons tous égaux à notre noble but.





NOTES

DE LA VINGT-UNIÈME SATIRE.

1. Horloger du Palais-Royal qui se fait distinguer par l'élégance et la richesse de son étalage.

2. La rue de la Verrerie, entrepôt général des bonbons et des drogues.

3. Je fus accosté un jour dans la rue par un de mes amis, qui me força de le suivre dans un café où je lui fis boire coup sur coup plusieurs verres d'eau sucrée pour faire passer une de ces capsules qui s'était arrêtée au gosier.

4. MM. Brosson frères, fermiers des eaux de Vichy, fabriquent des pastilles digestives de ce nom, dont le dépôt est chez un pharmacien, M. Ancelin.

5. Pharmacien distingué.

6. Auteur de la fameuse drogue, l'eau-de-vie allemande perfectionnée, qui incommode quatre-vingt-dix-neuf fois en vingt-quatre heures. (Voir la satire sur les Charlatans.)

VINGT-DEUXIÈME SATIRE.



Melius anceps quàm nullum.



LE CONSEIL ROYAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — L'INSTITUT.

J'ai tardé, mais j'arrive à mes dernières pages,
Il faut enfin heurter ces deux aréopages,
D'un pouvoir souverain suprêmes assesseurs,
L'un et l'autre, dit-on, fils d'immortelles sœurs.

Celui-ci, Lerminier [1], cuirassé de prudence,
N'a point rompu de face à toute indépendance,
Et sur un tapis vert les savants irrités
Y débattent parfois de dures vérités;
L'autre.... Ses actions en signalent la pente;
Ici sept conseillers et là plus de quarante,
A qui sans hésiter Piron aurait souscrit
Des brevets paraphés de science ou d'esprit [2].

Mais au temple des arts, près du fleuve qui coule,
Le ministère entier se perdrait dans la foule,
Qu'il resterait encore à son autorité
L'appui des septemvirs de l'Université.
Leur appui!.. qu'ai-je dit? d'une espérance folle
Qui voudrait au pouvoir compter sur la parole
De nos sept potentats à poudreux arguments,
Jaloux des droits échus à leurs départements?

A leur tête Cousin qui, dit-on, se méfie
Des mets peu succulents de la philosophie,
A son maître Platon remontrant le calcul
Se drape à larges plis du manteau du cumul [3].
Après lui Villemain, Cicéron de collége,
Débite une oraison comme on chante au solfége,
Et mielleux opposant des citoyennes Cours,
Après vingt ans renie un servile discours [4]....
Étéocles lettrés et pédants Polynices,
Qui font trève parfois aux haines de coulisses,
Et le cœur ulcéré par d'incessants débats,
S'inondent en public des baisers de Judas [5].
Puis, Poisson le despote et Rendu le mystique;
Thénard, baron bouffi de synthèse chimique;
Et les dominant tous de sa hautaine voix,
L'homme qu'une roulade a mis sur le pavois;
Qui, formulant l'intrigue en refrains de guitare,
Sortit en fredonnant d'une île Baléare,
Et comme on rimerait de futiles chansons,
Nous vint improviser un *Traité des poisons*.

Expérimentateur à touche maladroite,
En perdant Barruel il perdit sa main droite,
Et rêvant arsenic comme on rêve un beau jeu,
De cadavres humains se fit un pot-au-feu [6];



Comme si dans leurs flancs, d'un seul trait de sa plume,
L'acide arsénieux augmentait de volume,

Et qu'un grain de poison qu'il travaille avec soin
Dût fournir au creuset trente grains au besoin [1].

Tel est donc le Conseil qui, sur sa haridelle,
Dirigeant par la bride un ministre en tutelle,
Sut tenir en échec par un refus hardi
Jusqu'au plus affairé d'entre tous..... Salvandy.
Ce que le *Moniteur* chaque matin imprime
S'y défait comme on change à la Bourse une prime;
Là, les ordres du chef sont autant de zéros;
Vit-on jamais ministre obéi des bureaux!
Malheur à qui recourt à ces rusés pirates:
Plébéiens insolents posés en autocrates,
D'un regard dédaigneux et d'un geste impoli
On les voit éconduire un Robin avili;
Sous leur verge de fer ces hautains pédagogues
L'ont bientôt écrasé de leurs semonces rogues:

D'un rebut dédaigneux d'impudence exhaussé,
Du brillant sanctuaire il se voit expulsé;
Sa joue échappe à peine à de brutaux sévices,
Et la férule atteint les plus nobles services [8].
On dirait un seigneur devant un serf félon;
Devant un noir craintif on dirait un colon,
Et pour mieux l'éculer aux étroites fourrières
Il ne lui manque plus qu'un fouet et des lanières.

Oh, comme le Conseil, en un jour solennel,
Prend le ton papelard, le regard paternel!
Lorsqu'un élève inscrit aux registres d'École
A péché de penser, de geste ou de parole;
Que l'émeute qui gronde au sein du carrefour
L'a jeté dans les bras des sergents d'alentour;
La prison est trop douce à punir son audace;
L'arrêt des tribunaux lui paraît une grace,

Et la cour prévôtale, *académique sœur,*
D'un double auto-da-fé lui garde la douceur [9].
Comme un enfant mutin qui troublerait sa classe,
De nos trois Facultés froidement on le chasse;
Plus il est doucereux, plus on est exigeant,
Et moins on a scrupule à garder son argent.

Aussi, de ce Conseil qui n'aime point à rendre,
Que de bienfaits divers on est en droit d'attendre?
Quand malgré lui juillet nous rendit le concours,
Vit-on qu'à son dépit il donnât libre cours?
Quand Broglie eut signé, qui donc a souvenance
Qu'il ait entre ses mains déchiré l'ordonnance?
Il glissa seulement d'un air de bonne foi
Une clause au contrat qui violait la loi [10];
Et certain qu'il pourrait, par quelques forfaitures,
Du concours complaisant tenir ses créatures,

Comme dans le passé jeter sur le tréteau
A son gré les Guilbert, les Bougon, les Fizeau;
Il crut, grâce aux abus dont il fait sa marotte,
Acheter le public comme on achète un vote.
Oh ! comme il fut surpris quand aux premiers souhaits
Il se vit accueilli d'innombrables sifflets,
Ou que, des flancs émus des scrutins indociles,
Il vit en pâlissant sortir des noms hostiles;
Quand la presse importune à l'unanime son
Éleva sur la chaire et Bouillaud et Sanson,
Et que les candidats, instruits par leur défaite,
Redoutant le drapeau que portait *la Lancette*,
Des élèves blessés reconnurent les droits,
Et du public puissant envièrent la voix.
Depuis lors dans leur sein quelle haine est couvée!
Contre un pouvoir jaloux leur fierté soulevée
A pris pour le détruire un chemin détourné;
Sous la mine du peuple elle a contreminé;
Vingt fois par Orfila conduits à la tranchée,
Ils ont cru la victoire à leur char attachée;

Contre leurs ennemis éveillés en sursaut,
Vingt fois la hache en main ils ont donné l'assaut,
Mais sur la Faculté quand la foule se jette,
L'insolent monopole est sûr de sa défaite,
Jusqu'au jour où bientôt, quand l'heure sonnera,
Le projet ténébreux soudain éclatera;
Où d'un centre docile à doter l'ignorance,
Un ministre, endormant la sotte indifférence,
Obtiendra *la faveur* par un souple discours,
Comme il eût obtenu qu'on votât *le concours*[11].

Ainsi se fait la loi; le sous-chef l'élabore,
Une commission l'achève et la colore,
Le ministre la signe, et, comme il peut, défend
Cet informe embryon dont il fait son enfant.
Si la gauche l'attaque, un ami chaud s'élance,
En faveur du projet rompt en hâte une lance,

Et tout le tripotage est enfin achevé
Quand d'un élan massif le centre s'est levé.

Mais si dans le combat une feuille effrontée
Avant l'événement s'est hardiment jetée,
Au terrain sillonné de salutaires jets
Qu'elle ait de l'ennemi démasqué les projets;
Harcelant de haros cette infernale presse,
Le Conseil (non qu'au jour son courage paraisse,
Ou qu'on puisse saisir sous un voile indiscret
La trame du complot qu'il a tenu secret),
Poursuit l'homme fidèle aux causes populaires,
L'accable insolemment de ses folles colères,
Et jugeant l'écrivain qui l'a pris au collet,
Comme un niais Sancho qu'anime un feu follet,
L'École, frémissant de soudaines alarmes,
Se lève et pousse alors le cri fatal : Aux armes!

D'une invisible main elle qui le traîna
Au champ clos du Palais où Jacquinot trôna [12],
Et d'un verdict trempé dans une impure source
Lui demanda la vie en lui coupant la bourse!..

C'est alors qu'on apprend à quelle trahison
Doit s'attendre un tribun qui soutient la raison,
Ce que peut l'ennemi que la franchise offense,
Et comme l'amitié faillit à la défense.
Qu'importe! sans fléchir et par le droit chemin
L'honnête homme s'avance, une torche à la main;
En dépit du Conseil qu'on lui jette au passage,
Et de quelque Orfila qu'on heurte son visage,
Écarte l'opposant qui nuit aux libertés,
A tout faquin en froc montre ses nudités,
Et bravant de Thémis les hasardeuses chances,
De sa conviction subit les conséquences.

Ainsi le journaliste est utile au pays;
Dussent tous ses souhaits également trahis
Le livrer impuissant aux rages de l'École,
Il a jusqu'à la fin fait jaillir sa parole,
Et de ses fiers accents l'avenir éclairé
Sous sa voix vigoureuse aura du moins vibré!

Ailleurs est l'Institut, dont la voie est ouverte...
Là si vous travaillez, si quelque découverte,
En souriant de loin à vos regards surpris,
Vous mérita parfois un légitime prix;
Si des fonds de Monthyon quelque faible parcelle
D'un argentin écho sonne en votre escarcelle.

Des flibustiers hardis dont la foule s'émut
Auprès du travailleur déjà sont à l'affût ;
Du secrétariat où gisait son mémoire
Les renards vont flairer la complaisante armoire ;
Et l'œuvre qu'à la piste ils suivent pas à pas
Aux archives bientôt ne se retrouve pas.
Heureux si, prévoyant une surprise impie,
D'un utile labeur il a gardé copie,
Ou si d'une analyse écourtée avec soin
Le seing de l'Institut a timbré chaque coin [13].
Alors, bien qu'à regret sa voix reste impuissante,
L'Académie au moins en demeure innocente,
Et n'a point à répondre en son docte salon
Du larcin consommé par un membre félon,
Dût ce membre, à l'aspect du vide de l'armoire,
Répondre en se jouant : *Je n'ai pas de mémoire !*
Demandez à mon fils si, pour son avenir,
Il convient d'avouer que j'en ai souvenir.

Mais à d'autres le soin, que je leur abandonne,
De gourmander un corps où parfois la couronne,
Sans pénible souci, sans démarches, sans soin,
Atteint les travailleurs en leur modeste coin;
Aux humbles écrivains épargnant les disgrâces,
Là s'effacent du mal jusqu'aux dernières traces;
D'une pointe d'acier piquât-elle douze ans,
On aime une *Lancette* aux biseaux reluisants;
Bien que parfois, hélas! l'on s'incline et l'on flatte,
En refrains vigoureux si Némésis éclate,
On ne dit pas : Tais-toi, Juvénal et Boileau
Ont mieux de l'hexamètre agité le fléau;
On ne va point encor, comme un sinistre augure,
De l'écrivain hardi barbouiller la figure,
Et pourvu qu'il soit là, vif, ardent, généreux,
Prompt à saisir le fouet ou le bâton noueux,
On se tait... Redouté de l'intrigue qu'il tance,
Orfila saura bien qu'il écrit et qu'il pense.
Du thème que sa prose a douze ans publié,
Le doyen rancuneux n'aura rien oublié;

Cauchemar importun en *pensum* de collége,
Et le jour et la nuit son souvenir l'assiége,
Et l'on est sûr de vivre alors que l'on joint là
Aux faveurs d'Institut les haines d'Orfila.

Dirai-je après cela qu'il est temps de détruire
Ce temple où le soleil n'a pas cessé de luire,
Et qu'ainsi qu'aux moutiers on doive avec éclat
Livrer à l'Institut un utile combat !
Oh ! certes je sais trop à quelles jongleries
Le public curieux s'expose aux galeries
Où, sans avoir à craindre un désaveu fatal,
Chacun veut se poser sur un lourd piédestal ;
Où plus d'un sot auteur, barbouillé de science,
De ses prétentions fatigue l'audience ;
L'un, chimiste profès en l'art des Desarnaud,
De son creuset bâtard fait un poêle, un fourneau :

L'autre, défenseur-né des causes somnolentes,
Nous récite la veille et le repos des plantes,
Et s'il franchit un val ou gravit quelques monts,
Soumettant l'atmosphère au jeu de ses poumons,
Jusqu'aux rocs escarpés où le chevreuil va paître,
De vingt pas en vingt pas pose son thermomètre.
Qu'importe!.. en ces fauteuils dont j'approche au hasard,
Si j'aperçois Dumas, Saint-Hilaire ou Savart;
Qu'au siége dominant de cette Académie
A l'unanimité soit porté Magendie;
Que Flourens, s'apprêtant à siéger au bureau,
Chaque jour prenne place à côté d'Arago;
Lorsque Biot et Chevreul, Gay-Lussac et Blainville
Y rencontrent Larrey que vénère la ville;
Que, grâce aux longs efforts de leur activité,
Double et Serres surtout aient noblement coté
Les prix de Monthyon dont leur munificence
Aux travailleurs souvent livra la récompense;
Lorsqu'enfin Orfila s'y présente parfois,
Et, malgré son astuce, à peine obtient deux voix:

Je me dis : Attendons, il n'est point encor l'heure;
A ménager le seuil de l'auguste demeure
Où Civiale et Chervin se firent couronner,
L'art et les travailleurs ont encore à gagner.



NOTES

DE LA VINGT-DEUXIÈME SATIRE.



1. Professeur du collége de France qui a déserté brusquement la cause populaire.

2. Ils sont là haut quarante qui ont de l'esprit comme quatre. (PIRON.)

3. On connait l'avidité cumularde du traducteur de Platon.

4. . . . Villemain, professeur aux longs cours,
Qui vendit sa jeunesse et son premier discours,
Le jour qu'à l'Institut, lauréat néophyte,
Il brossa de baisers la botte moscovite.

(BARTHELEMY.)

5. MM. Cousin et Villemain, ces inséparables amis, se détestent le plus cordialement possible.

6. M. Orfila a imaginé, *après d'autres*, de faire bouillir les cadavres

des empoisonnés pour découvrir des traces d'arsenic. Il appelle cela faire *le pot-au-feu.*

7. On dirait, en effet, que les grains d'arsenic se multiplient sous les réactifs du doyen. Il en trouverait, je crois, plus qu'on n'en aurait pris.

8. Rien n'égale l'impertinence de MM. les membres du Conseil à l'égard des professeurs de collége de province surtout.

9. Je me suis bien souvent élevé, dans la *Gazette des Hôpitaux*, contre cette double condamnation qui atteint les élèves; elle est tout-à-fait illegale; je concevrais le pouvoir du Conseil dans les cas où les tribunaux ordinaires n'auraient pas à juger.

10. C'est à M. de Broglie que l'on doit la révocation des ordonnances de M. de Corbière sur l'École; il rétablit en même temps le concours, mais en conservant, contrairement à la loi, la nomination ministérielle pour les chaires de nouvelle création.

11. Allusion au nouveau projet de loi sur l'exercice et l'enseignement de la médecine, dans lequel on demande la destruction du concours.

12. M. Jacquinot-Godard présidait le tribunal (Cour royale), qui m'a condamné. (Voir la treizième satire.)

13. Tout ceci est historique. Mon manuscrit sur la méningite, qui avait obtenu en 1836 un prix de 3,000 francs à l'Institut, a en effet disparu du secrétariat. La voie qu'on lui a fait prendre est celle qu'ont suivie plusieurs autres mémoires. (Voir la *Gazette des Hôpitaux* du 12 mars 1839.)

VINGT-TROISIÈME SATIRE.

Le luxe des précautions n'appauvrit pas moins que le luxe d'ostentation. Les quarantaines nous font plus de mal que la peste.

(J.-B. Say.)

Quant à l'influence morale dont on a parlé, c'est à la France, dont l'influence est si puissante sur le reste de l'Europe et du monde entier, à donner le premier exemple des réformes reconnues nécessaires dans les règlements des quarantaines, avec toute la prudence qu'exige une pareille matière. Si quelque puissance amie des progrès des lumières ne prend pas l'initiative, il faudra donc rester éternellement dans un *statu quo* vraiment déplorable et condamné par l'expérience des savants modernes.

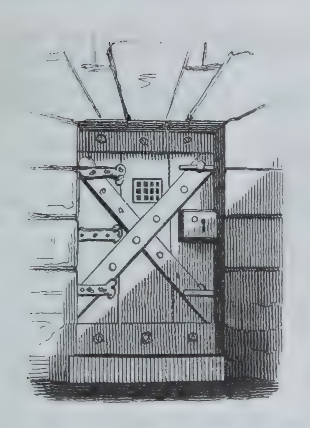
(Gay-Lussac, *Débats* du 10 juillet 1833.)

C'est surtout par les mesures qu'elle fait prendre que la croyance à la contagion devient funeste à l'humanité; c'est en faisant cerner par des cordons de troupes les populations qui sont en proie à des épidémies d'origine locale; c'est en condamnant des malheureux à mourir dans un air empoisonné, lorsqu'à quelque distance de là ils auraient trouvé un air pur et salubre.

(Chervin, *Sur la nécessité d'une prompte réforme dans notre système sanitaire.*)

Les lazarets que l'on construit aujourd'hui si mal à propos, ne resteront alors que pour accuser, aux yeux de la France, ceux qui les ont si inconsidérément conseillés.

(Chervin, *Examen des principes de l'administration en matière sanitaire.*)



LES LAZARETS ET LES QUARANTAINES.

S'il est des préjugés impuissants, ridicules,
Indigeste pâture à des esprits crédules,
Dont en son calme plat le sévère bon sens
Dédaigne avec succès les leurres innocents;

Il en est un encor, dans le siècle où nous sommes,
Funeste à la fortune, à la santé des hommes;
Aidé par cette erreur, sur la Bidassoa
Au signe d'un Baskir notre étendard passa,
Et prompt à mitrailler la peste tricolore,
Troquant pour un fusil ses goupillons de chlore,
Contre un peuple endormi sur la foi *du cordon*[1],
Le dernier des Dauphins fit tonner le canon.

Je ne sais quel mortel à prévoyances vaines
D'inutiles remparts cerna les Quarantaines,
Et saisi d'un retour d'égoïsme secret,
Transforma sottement un bagne en lazaret;
Honte, honte à celui dont la voix meurtrière
A dit à son semblable : « Abandonne ton frère;
La fièvre visita son chevet désolé,
Lâche, séquestre-toi de son lit isolé,

La mort est suspendue au souffle de sa bouche.
En le fuyant tu vis, tu meurs si tu le touche,
Fuis...» Ah, dût-on s'attendre au plus affreux destin;
Du Temps que rien n'émeut dût l'inflexible main
Au chevet du mourant fixer sa faulx cruelle,
Mourons, mais portons-nous une aide mutuelle,
Honteux de consentir par de lâches refus
A nous déshonorer pour vivre un jour de plus!...

Mais quel est le typhus dont la bouche perfide
Souffle toujours vivace et toujours homicide?
Ne peut-on, sans périr des germes du poison,
Humer l'air que vicie un étroit horizon?...
Oh! non, l'épidémie échappe à toute entrave;
Elle aime à s'éloigner de l'homme qui la brave,
Et, comme en se jouant de leur timide soin,
Frappe sur les fuyards qui se sauvent au loin.

Des plus rudes douleurs dédaignant les étreintes,
Jadis on pliait moins sous de pareilles craintes,
Et contre un spectre vain nulle principauté
Ne se prémunissait de *cordons de santé*.
En vain, rebelle encore aux lois de l'hygiène,
La peste envahissante, insatiable hyène,
Un demi-siècle entier d'interminables bonds
Promenait au hasard ses élans vagabonds,
Et traversant les mers, les monts et les vallées,
Livrait le genre humain à des coupes réglées;
Comme un jeune homme épris du plus fougueux désir,
Insouciant, léger, court après le plaisir,
On voyait un Rotrou, sourd au conseil timide,
De sa ville affligée échevin intrépide,
Voler à son devoir, et sans peur, sans émoi,
Ecrire: Aujourd'hui vingt sont morts... à demain, moi?!..

Que sert de s'épuiser en craintes inutiles?
Croyez-vous, hérissé de mesures futiles,
Garrotter au passage en des liens de fer
Tout morbide élément qu'aura vomi l'enfer;
Brûler un germe éclos comme on brûle des hardes:
L'étouffer sous le poids de légions de gardes;
D'un couteau pénétrant sous un pli macéré
Traverser à main sûre un miasme égaré,
Ou l'atteindre en brisant le message funeste
Au risque de changer d'enveloppe la peste [3]!...
Vainement nos docteurs se plongent au baquet
Et bourrent de parfums leur nez de perroquet;
Fragiles tournesols que la peur décolore,
Ils s'aspergent en vain de vinaigre ou de chlore;
Grotesquement coiffés d'un vaste capuchon,
De leur cautère à tige ils brûlent un bubon;
Et singes qu'on apprête à des tours de bascule,
Marchent embéguinés de leur froc ridicule [4]....
La peste sans pitié se rit de leurs efforts,
Et mourante au dedans, elle éclate au dehors.

De l'hymne de saint Roch la paraphrase sainte
Retentit vainement dans la pieuse enceinte;
Comme aux sons discordants d'un profane refrain
A l'invocation les cieux restent d'airain;
Du béat voyageur expirant sur la claie
Le chien ne lèche plus la dévorante plaie,
Et l'*ora pro nobis*, désormais sans vertu,
Ne guérit plus, hélas! ni *verbis*, ni *tactu*[5].

Ainsi naguère, au temps d'horribles funérailles,
De son souffle glacé menaçant nos entrailles,
L'avide choléra sur un peuple voisin
Comme pour s'essayer assouvissait sa faim;
Déjà, dans un transport de stupide jactance.
On vantait du pouvoir l'habile prévoyance,
Comme s'il eût suffi d'interrompre un relais
Pour clouer le miasme aux portes de Calais…

On se livrait à peine à cette folle joie
Que du fléau mortel Paris était la proie :
Avant qu'on eût ouvert la grille au lazaret
Maint corbillard pesant au cimetière entrait,
Et de mieux avisés, quêtant d'autres clairières,
Arrivaient librement par toutes nos frontières.
Imprudents voyageurs, dont le bagage affreux
Enfermait en partant un hôte dangereux,
Qui, dans un pli de drap, dans les pores du derme
Importiez l'embryon qui devait naître à terme,
Que n'alliez-vous du moins en d'autres régions
Répandre sans pitié mille contagions,
Flétrir tout au contact de votre main ouverte,
Du tenace Chervin nier la découverte,
Nier le dogme saint dont il sut nous doter,
Que, s'il n'existait point, il faudrait inventer [1].

Déjà, grâce au péril de ses courses lointaines,
Que d'abus dévorants ont fui les quarantaines !
Et lèpre et choléra, fièvre jaune et typhus,
De poignets en poignets ne se transmettent plus [7].
Seule, ou moins explorée, ou moins franche en sa route,
La peste orientale a laissé quelque doute...
On ne douterait plus si nos gens de santé
Aux courageux essais se fussent mieux prêté,
S'ils eussent relevé le gantelet de guerre
Qu'à la peste jetaient Lassis, Costa, Lasserre,
Et qu'à ces nobles preux joignant tous ses efforts,
On eût laissé Chervin la saisir corps à corps [8].

Jadis, quand nos aïeux inventèrent Neptune,
On n'osa lui livrer, dit-on, que la fortune;
Mais depuis que la peste est fixée au trident
Le Dieu des mers lui-même est devenu prudent;

Voyez ce brick léger qui vogue à pleines voiles
Et suit sur l'Océan la marche des étoiles;
Le pilote, joyeux de fendre en paix les flots
Et d'annoncer la terre aux joyeux matelots,
Caressant du regard une côte chérie,
Sourit de bienvenue au sol de la patrie...
Oh, qui soupçonnerait dans un si doux espoir
L'accueil décourageant qu'apportera le soir!
En sa cabine, seul, l'inquiet capitaine
Murmure entre ses dents le mot de Quarantaine,
Dans ses quadruples d'or sauvés du cabaret
Marque la part qu'il doit aux loups du lazaret;
Du prix de l'aloès et de la gomme-gutte
Soustrait ce que lui coûte une *patente brute* [9];
De son prochain séjour aux avides enclos
Déjà sous *la consigne* il compte les écots,
Et sur le batelet où l'agent le *raisonne* °
De ses derniers écus entend l'adieu qui sonne.
Ah! la barque où Caron rançonnait nos aïeux
Offrait un but moins triste à leurs lugubres yeux;

Aux mains du batelier l'obole déposée
Suffisait au passage et payait l'Élysée,
Et de longs aboîments aux sinistres retours
Cerbère n'eût jamais mugi quarante jours.
Mais dans le lazaret, lieu de crainte et de gêne,
Où tout passe de force au champ de *la Sereine*[11],
L'avide portefaix, despote des enclos,
D'un crochet vigoureux éventre les ballots,
Et sans soin, sans pitié, cruellement déchire
Les colis somptueux qui chargeaient le navire.
Heureux si vous n'avez des atlantiques mers
Tiré qu'un bois pesant aux extractifs amers!
La voie est libre aux grains, libre encore aux légumes,
Mais guerre à l'édredon, aux élastiques plumes,
Aux tissus qu'on croisa de laine et de coton,
Aux cuirs secs et tannés, au plus mince carton...
Est-il quelque produit qui dans un point ne pèche?...
La chandelle est malsaine à cause de sa mèche;
Le corail, le salpêtre, et le mordant tabac
N'entrent que dégagés de futaille ou de sac[12];

La morale du Christ, de Voltaire ou d'Érasme
Cacherait elle-même un perfide miasme?
Et mieux qu'une patrouille aux qui-vive innocents
De halte-là criards n'assourdit les passants,
Au gouffre de santé quand la porte est ouverte
Et sur tout et sur tous partout on crie : Alerte!

Quand vingt ou trente jours d'un sévère secret
On vous a séquestrés du public indiscret,
Qu'un peu de liberté lentement descendue
Grâce au temps qui s'enfuit vous est enfin rendue;
Qu'à travers double grille on vous laisse entrevoir
Vos parents, vos amis, seul et lointain espoir;
Du garde de céans l'œil de lynx vous surveille;
Heureux si des voisins arrivés de la veille
Le coude inattentif, de leur flanc écarté,
Au pan de votre habit n'a par hasard heurté;

Cet oubli d'un instant double votre neuvaine;
Il vous force à subir une autre quarantaine;
Et pour peu qu'on heurtât à de nouveaux reclus,
De cette catacombe on ne sortirait plus.
Tel le fou qu'un démon métamorphose en verre,
De son pied soupçonneux touche à peine la terre,
Tremble qu'on ne le brise en tout sentier étroit,
Accuse avec aigreur un écart maladroit,
Et, timide écolier que l'on surprend en fraude,
Se croit pulvérisé par une chiquenaude.
Ah! puissiez-vous du moins, sains d'esprit et de corps,
Fixer le jour précis qui vous attend dehors,
Et puisse incessamment dans vos membres agiles
Un sang pur circuler sans atteintes fébriles!
Le plus simple exanthème, un vertige, un frisson,
Un éclat de douleur qui s'enfuit comme un son,
Dans ce limbe infernal au silence funeste
L'ignare surveillant va le traduire en peste,
Et l'enclos de St-Roch aux échos froids et sourds,
Sur ceux qu'on y mura ne s'ouvre pas toujours [13].

Mais si vous supprimez toutes nos sauvegardes,
Et devant le typhus baissez vos hallebardes.
Comment, nous dira-t-on, s'opposer à ses pas.
Et contenir un mal que l'on ne connaît pas?
Comment! Que nul docteur boursouflé de science
N'hésite à confesser sa stérile ignorance;
Le doute du savant avec soin agité
Tôt ou tard ici-bas mène à la vérité.
L'assurance à l'erreur et l'erreur au mensonge;
Sortons de ce chaos où l'intérêt nous plonge;
Sur la foi d'un Jonnès, sur la foi d'un Ségur [1]
Cessons de maintenir un édifice impur.
Savez-vous quels dangers a nourris leur croyance?
Sans cesse entretenu par elle en défiance,
Au labyrinthe obscur où l'erreur l'a traqué,
D'ennemis sans pitié le peuple est attaqué.
Dans le cercle fatal qu'autour de lui l'on trace
Il attend en tremblant la mort comme une grâce.
Quelquefois par la ruse évitant son destin,
L'assiégé sans péril se soustrait à la faim,

Lui, coupable s'il fuit, s'il demeure, victime,
Il ne peut faire un pas qu'on ne l'impute à crime...
Ah! que d'infortunés, prêts à sortir du rang,
Payèrent parmi nous la fuite de leur sang,
Et devant un *cordon* à manœuvre perfide
N'obtinrent pour secours qu'une balle homicide [15]!
Les autres, que l'on traite en animaux abjects,
Restent claquemurés aux cloaques infects;
Accumulant ainsi la cause de la peste,
Comme au récipient une pompe funeste
La condense, et bientôt cédant à son ressort,
Elle éclate et répand l'épouvante et la mort.

Telle est de cette erreur l'imprudence fatale;
Que dis-je?... est-il un acte à tendance immorale
Qui ne vienne prêter par la délation
Un appui criminel à la contagion?

Alors, comme en nos jours de discordes civiles,
Marchent le front levé les exigences viles,
Les ordres odieux... Au fils infortuné,
De dénoncer son père un mandat est donné;
S'il n'étouffe en son cœur la voix de la nature
Le sénat le condamne à l'horrible torture,
Et sur le chevalet au supplice inhumain
Le secret et l'honneur s'échappent de son sein [16].
Mais est-il un devoir, un lien de famille
Aux lieux contaminés où le crime fourmille;
Peut-on même en garder le vestige trompeur
Alors qu'on sacrifie aux autels de la peur?

Ah! plus douce est la foi dont notre esprit se berce;
Elle est l'espoir vivant, le salut du commerce,
Par elle un peuple faible, inhabile au danger,
D'un œil imperturbable ose l'envisager;

Et, lorsque le fléau rapide et fier s'avance,
Silencieusement prépare sa défense,
D'un travail incessant consolide son corps;
Sans excès, sans abus, sans stériles discords.
Des bourbeuses cités il assainit l'enceinte;
Et pour mieux du géant paralyser l'étreinte,
Se soumet sans murmure au joug de la raison;
D'un air et frais et pur inonde sa maison,
A son sang appauvri donne une source saine;
Dans l'eau que lui fournit une claire fontaine
Du généreux Bacchus prodigue la liqueur...
C'est ainsi que souvent du miasme vainqueur
L'homme sobre et prudent, aux jours d'épidémie,
Donne moins large prise à sa rude ennemie,
Change un mortel breuvage en remède benin,
D'un antidote sûr en combat le venin,
Et du mal qui s'épand comme un flot au rivage
Souvent avec succès arrête le ravage.....
Surtout si de ce drame impassibles témoins,
Laissant aux médecins les héroïques soins,

Vous savez vous garder du cri fatal : LA PESTE !

A quoi bon déployer une enseigne funeste !

Croyez-vous qu'à la porte où l'on trace une croix [17]

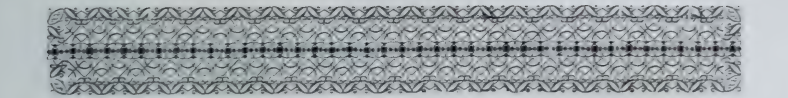


Un souffle débordant les espaces étroits ,

Le torrent va soudain vomir sur la patrie
De ses flots indomptés l'indomptable furie?
Ah ! cessons de combattre à force de décrets
Ce qu'on n'enferme point aux murs des lazarets;
Honte aux fats imprudents comme honte aux faux braves;
Mais plus de ces prisons à coûteuses entraves,
Plus de ces clos épais dont le large rayon
Oppose un frein sans force à la contagion...
Mieux que le magnétisme à travers les murailles,
Le miasme inconnu, père des funérailles,
Passe et d'un bond hardi, comme un fantôme noir,
De foyers en foyers menace de s'asseoir.
N'ajoutons pas encore à ses rages lointaines
Le désastreux secours des longues quarantaines;
Désormais à l'abri de tristes abandons,
Guerre à ces murs vivants, insidieux cordons,
Où nos Machiavels, guerroyeurs sanitaires,
Aimeraient à vider nos débats prolétaires.
Non moins que la pensée aux échos bienfaisants,
Le miasme subtil brave les fers pesants;

Qu'au lazaret, au bagne, au forum descendue,
La raison désormais soit donc seule entendue,
Et qu'au naufrage entier de la légalité
Un seul dogme survive... un seul... LA LIBERTÉ!





NOTES

DE LA VINGT-TROISIÈME SATIRE.



1. Il n'est personne qui ne se rappelle le fameux *cordon sanitaire* des Pyrénées, qui se transforma en armée anti-révolutionnaire dès qu'on osa en avouer le but.

2. Rotrou, magistrat de Dreux, se hâta de retourner dans sa ville à la première nouvelle de l'épidémie qui la ravageait en 1650. « Les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui, écrivait-il, *ce sera pour moi demain, peut-être.* » Trois jours après, le créateur du théâtre français n'existait plus.

3. Il est arrivé plusieurs fois qu'après avoir décacheté les plis on les a changés par erreur d'enveloppe ; ainsi, des lettres d'amour ont été substituées à des lettres d'affaires, et *vice versâ.* (J. J. Ampère, Naufrage d'un bateau à vapeur.)

4. On peut voir, dans l'ouvrage du docteur Robert, le costume grotesque des médecins quarantenaires, exactement décrit dans ces vers.

5. Voici un verset de l'hymne de saint Roch, que l'on récite au lazaret de Marseille avant l'ouverture de chaque séance du conseil d'intendance de la santé :

Ave Roche, etc.
Roche peregrè profectus
Pestiferos curas tactu,
Ægros sanas mirificè,
Tangendo salutiferè.
Ora pro nobis, Roche, etc.

6. On doit à M. Chervin, sinon la découverte entière des idées anti-contagionistes, au moins l'établissement général de cette opinion bienfaisante dont il a démontré par des faits irrécusables la vérité.

7. Grâce aux efforts persévérants de M. Chervin, plusieurs importantes réformes ont déjà été faites dans la législation sanitaire, et tout fait croire qu'on n'en restera pas là. La vérité est en marche.....

8. A plusieurs reprises (1830, 1831, 1833, 1835) M. Chervin a demandé aux ministres à se soumettre à des expériences directes sur le mode de propagation de la peste dans les lazarets. MM. Lassis, Costa, Lasserre avaient fait la même demande. On s'est toujours refusé à ces offres généreuses.

9. La *patente brute* est donnée aux navires venant de lieux suspects ou atteints de peste; ceux qui viennent de pays sains ont la *patente nette*.

10. La *consigne* est un bureau dépendant de l'administration du lazaret de Marseille, où les capitaines des navires qui arrivent sont tenus de

venir s'expliquer sur les accidents de leur voyage ; on appelle cela *raisonner*.

11. On dit des marchandises que l'on purifie au lazaret en les exposant à l'air, qu'elles sont passées à la *sereine*.

12. Tous ces détails sur les marchandises *susceptibles* ou *non susceptibles* de transmettre la contagion sont de la plus grande exactitude.

13. L'enclos de St-Roch, situé au centre du Lazaret, et entouré d'un triple mur, est destiné aux malades suspects ou atteints de peste.

14. MM. Moreau de Jonnès et Ségur-Dupeyron sont des antagonistes déclarés de la doctrine de la non-contagion ; le dernier est secrétaire du Conseil supérieur de santé, et a lu un mémoire à l'Institut pour prouver que les quarantaines sont utiles à notre commerce, et les lazarets très-profitables ! ! !...

15. Bien des malheureux ont été tués à coups de fusil en voulant franchir le cordon sanitaire des Pyrénées. On pouvait comprendre cela dans les temps d'ignorance, mais au dix-neuvième siècle ! ! !

16. Le sénat de Venise avait autorisé, en 1504, la torture pour forcer les malheureux habitants à se dénoncer lors de la peste. (Textoris, t. VI, p. 392.)

17. Les maisons où se trouvaient des pestiférés étaient marquées d'une croix blanche.



VINGT-QUATRIÈME SATIRE.

Mais la nuit nous entoure, et du soir la rosée
S'élève et redescend;
Cesse donc d'écouter, ma voix s'est reposée,
Ma lyre se détend.

(Jeanne Champein, *Chant gaulois.*)



MES ADIEUX.—CONCLUSION.

Enfin, je touche au but; prêt à tenir parole,
Formulant mes adieux au doyen, à l'École,
Aux confrères rivaux, amis comme ennemis,
J'ai fait plus, j'en suis fier, que je n'avais promis.

C'est que dans ma poitrine une âme noble vibre...
Ah! si je présidais à quelque école libre,
Si par le libre appel d'un vœu concitoyen
On me votait un jour le bonnet de doyen,
On ne me verrait point, barde de table ouverte,
Devant un Salvandy fausser la reine Berthe [1],
Et d'un luth maladroit, en désaccords touchants,
Aux salons lumineux prostituer mes chants.
Dominé malgré moi d'une haine ennemie,
Je ne dénoncerais en pleine Académie
Que l'élu du pouvoir par le pouvoir gâté,
Qui d'excès révoltants souille sa dignité,
Et d'un loyal combat répudiant la gloire,
De lettres de cachet aiderait sa victoire.

Que dis-je, moi doyen!... qu'on me donne tout haut
Ce nom que ma Gazette a flétri d'un fer chaud!...

Oh! non, quelque avenir que le sort nous promette,
Et que l'on cesse ou non d'émarger chez Amette [2],
On ne me verra point, tel qu'on en vit souvent,
Girouette docile à tourner à tout vent,
Autre aux heures du soir que je fus à l'aurore.
Des jours de liberté nous sommes loin encore;
Mais quand par l'écrivain, maître du préjugé,
Des oppressives lois le frein sera rongé,
Heureux d'avoir aidé pour ma part au grand œuvre,
Je me métamorphose en bénigne couleuvre,
Et vais, calme comme elle, au portique écarté,
D'un air paisible et doux humer la liberté,
Et du soleil baissant perdu dans les décombres,
Disputer les rayons aux grandissantes ombres.

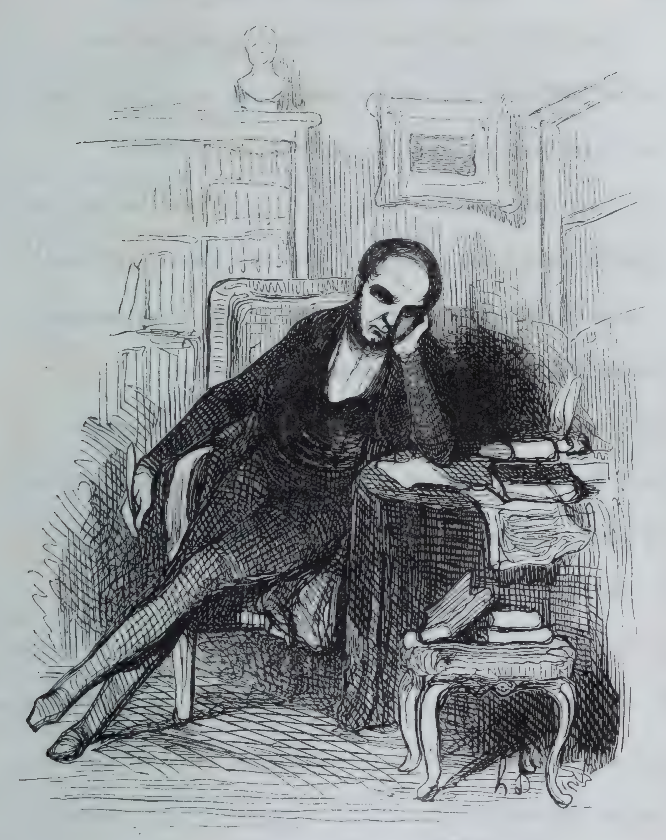
Ah! si l'on savait bien ce qu'il faut de labeur,
De fierté dans la tête et d'énergie au cœur,

Ce qu'il faut de courage et de persévérance
Pour flétrir nuit et jour l'intrigue et l'ignorance;
Quels pénibles soucis et quels affreux tourments
D'un auteur satirique assiègent les moments;
Si sous vos yeux pesants un ami journaliste
Des déboires passés énumérait la liste;
Et, quand sur le papier ils errent égarés,
S'il vous montrait ses doigts par ses dents déchirés;
Lui, qu'un triste devoir à la critique enchaîne,
Qui, sans envie au cœur, sans dépit et sans haine,
Au confrère affligé qu'il attaque demain,
Qu'il attaquait hier, voudrait serrer la main,
Et d'un métier de fer ardent à se distraire,
Au lieu d'un ennemi cherche partout un frère;
Certes, vous le verriez, pur d'un lâche trafic,
Se vouer nuit et jour à l'intérêt public!

Si du moins pour calmer sa secrète souffrance
Un ami lui montrait quelque reconnaissance;
Mais que dans ses écrits un mot soit échappé,
Qui d'un son discordant l'ait au hasard frappé;
En dessein de heurter par de jaloux contrôles
On traduit aussitôt d'innocentes paroles;
D'un avis bienveillant qu'il retint à moitié
L'amour-propre froissé méconnaît l'amitié,
Et du triste conflit dont il hâte le terme,
Dût un cœur irascible, hélas! nourrir le germe,
A voix haute on l'entend déplorer le débat;
Et prompt à déserter un stérile combat,
Du tort qu'il n'avait point, s'il le faut, il s'accuse,
Et l'ami qui s'offense, il le plaint et l'excuse.

Mais si tel est le sort de l'athlète imprudent
Qui porte au journalisme un cœur indépendant,

Qu'est-ce donc, juste ciel, si son âme élargie
A reçu d'Apollon le don de poésie;
Quand sa prose hardie à fronder les travers
S'étaie encor parfois du secours de ses vers?
Quelque bien abrité qu'il se croie en son gîte,
Qu'à déserter alors il s'apprête au plus vite;
Dans son fort écarté la haine le suivra,
Et d'un double poignard on l'y déchirera.
S'il se montre au salon, la visière levée,
Tout y prend un aspect morne à son arrivée,
On se tait, on chuchote, on se redit tout bas :
Le voilà, c'est bien lui, ne vous y fiez pas;
Il a pour ses amis, du carquois détachée,
Toujours prête à partir quelque flèche cachée;
On peut le reconnaître à ses traits grimaçants;
Vainement ses regards sont doux et caressants,
Craignez-le... Sous son front que mille plis altèrent
Voyez-vous cet œil dur, ces lèvres qui se serrent?



Il sait prendre à propos l'air candide et benin,
Mais sa feinte candeur couvre un mortel venin,
Et pour peu qu'on se risque autour de son repaire
Il darde avec fureur sa langue de vipère.

Aussi, dit à la hâte un *Vicq-d'Azyr* poltron,
Qui tremble de mourir comme est mort Cicéron,
Pourquoi m'appelle-t-il *opulente victime?*
Ai-je en mon coffre-fort quelque dépouille opime?
Censeur dont les ciseaux n'eurent rien d'offensif,
Je suis plus pauvre encor que je ne suis poussif;
Nectar vivifiant à mon âme ægrotante,
J'ai pour tout avenir dix mille francs de rente;
Pour finir mes vieux jours serait-ce trop d'argent?
Eh bien, qu'on me délivre un billet d'indigent,
Je clos à l'hôpital ma course viagère;
Qu'il prenne, et que ma bourse, hélas! lui soit légère:
Je n'emporte avec moi, quoiqu'on les trouve lourds,
Qu'un tricorne, ce frac, mes croix et mes discours.
Pauvre homme! une chimère ainsi le peut abattre,
Son pouls a de frayeur, je crois, cessé de battre,
Et son visage blême et ses traits allongés
Dans un bain glacial semblent encor plongés.
Orfila, bien qu'en proie à son dépit extrême,
De sa vive douleur aurait pitié lui-même,

Et ne pouvant douter, à son air soucieux,
Qu'il n'eût pris quelques grains d'acide arsénieux,
Témoin désespéré de sa pâle agonie,
N'oserait plus alors nier l'hyposthénie.

Laissons là les méchants, les poltrons et les sots;
Formé de longue main aux plus rudes assauts,
Est-ce après le combat qu'il faut que je signale
Les acarus hideux d'une incurable gale,
Qu'on voit sans microscope, et qu'un œil exercé
Trouve sous l'épiderme alors qu'ils l'ont percé?
Par des sels aiguisés ou de soufre ou de cuivre,
A d'autres maintenant le soin de les poursuivre,
J'ai fait mon temps de glèbe, et mes chairs et mes os
Autant que mon esprit ont besoin de repos.
Les sujets variés seuls nourrissent la verve
Qu'un labeur spécial et monotone énerve,

Et quand un texte ingrat exige trop de vers,
La raison s'habitue à rimer de travers.
On s'attriste souvent à de sombres pensées;
Hygie a des courants dont les eaux sont glacées,
Et de l'arbre de vie à l'ombrage bénit,
Parfois la sève fige et la feuille jaunit.
A moi d'autres pensers et de nouvelles rimes;
Avec ses airs pédants et ses publiques primes
L'Ecole me fatigue et m'ennuie à mourir;
J'y prendrais en dégoût jusqu'à l'art de guérir,
Et j'apostropherais de ma prose ennemie
De l'Université jusqu'à l'Académie,
Si d'un espoir plus doux, de plus riants plaisirs
On ne m'y promettait d'égayer mes loisirs.

Ah! combien plus heureux, toi, mon riche modèle,
Phénix aux plumes d'or qu'on vit à tire d'aile,

Baigné d'un océan de magiques rayons,
Affronter au hasard les hautes régions;
Soit que l'émeute ardente incessamment accrue
D'un peuple échevelé sillonnât chaque rue,
Soit qu'aux grands intérêts que la chambre débat
Tu voulusses ta part d'un généreux combat,
Nul lien ne gênait ta verve de poète;
L'huile était prodiguée au vigoureux athlète,
Et d'un manteau d'azur aux magnifiques plis
Tu drapais à ton gré tes membres assouplis.
Ah! je comprends ton vol et rapide et sublime,
Aigle jeune et fougueux qu'on vit de cime en cime
Errer à l'aventure et becqueter vingt ans
Des Ninives du jour les dômes éclatants.
Quand du czar sans pitié la vengeance assouvie
Insultait lâchement aux pleurs de Varsovie,
Et que Juillet, brillant d'un éclat sans pareil,
Rappelait à tes yeux la fête du soleil;
Disciple initié dans le culte des mages,
Tu n'y pouvais puiser que de nobles images,

Et ta verve animée à d'atroces douleurs
Laissait tes vers couler aussi chauds que nos pleurs.
Mais moi, triste et chétif, dont la plume se joue
Sur un sol rocailleux ou surchargé de boue,
A chaque pas contraint à des temps de repos,
Mon corps rhumatisant a souffert jusqu'aux os;
Du moins lorsque mon luth d'une double sourdine
A troublé le repos du ministre qui dîne,
Acceptant sans réserve un modeste destin,
Jamais je n'enviai son splendide festin.
Quelle que fût ma place, à l'air, à la lumière,
J'ai su me ménager une franchise entière;
Au solstice d'hiver comme à celui d'été,
Tel je fus et serai, tel j'ai toujours été;
Exempt d'un vain orgueil, mais exempt de faiblesse,
Nul sordide intérêt ne me conduit en laisse;
Plutus ne m'égara dans nul chemin crochu,
Et si j'ai moins monté, je ne suis pas déchu.

Aussi ne craignez pas que ma muse lassée
Ne pût d'un autre élan concevoir la pensée;
Ai-je affiché jamais des programmes menteurs,
Et d'un texte banal fatigué mes lecteurs?
M'a-t-on vu quelquefois caresser de parole
Cette tour de Babel transformée en *École*,
Ou craindre d'appliquer sur leurs indoctes bancs
Aux *bâtards d'Académe* un surnom de forbans?
Ah! quand un souvenir de tragique mémoire
A ma plume ignorée eut surpris, pour l'histoire,
Un de ces grands tableaux que la mort colora,
Désastre que l'on nomme ou peste ou *Choléra*,
De Mahon à Paris et de Paris à Blaye
Clouant ponr m'égayer *Orfila* sur la claie,
J'ai de mon vers posé comme un dernier recours
Repoussé la faveur et vanté *le Concours*;
Des perroquets jugeurs sur leurs curules chaises
Broyant *les Examens* j'ai disséqué les thèses,
Et narguant *la Patente* en dépit des Dupin,
Au fisc spoliateur disputé notre pain.

J'ai, malgré les regrets qui tordaient mes entrailles,
Du *moderne Paré* suivi *les funérailles ;*
Et du flanc d'*Hahnemann* par mes vers flagellé
Un long cri de douleur s'est bientôt exhalé ;
A l'orgueil qui méprise, au dédain qui moleste,
J'ai soustrait de nos bourgs le médecin modeste,
Et nos *praticiens* de labeur abattus
Ont relevé la tête en lisant leurs vertus.
Puis, *carabin* mûri par de chaudes journées,
J'ai remonté gaîment le cours de mes années,
Et six mois endormi d'un pénible sommeil,
J'ai d'un plus ferme élan signalé *mon réveil ;*
De mon vers au parquet rembrunissant les teintes,
L'*Ecole* en ressentit les cuisantes atteintes,
Et j'en fixai la porte ouverte à deux battants
Quand Némésis voulut fouetter les *Charlatans*.
Les fauteurs éclairés de *cures spéciales*
Eurent seuls quelque éloge en mes mercuriales,
Et d'un vers raccourci je donnai sans aigreur
A *Lucine* elle-même un bonnet de docteur;

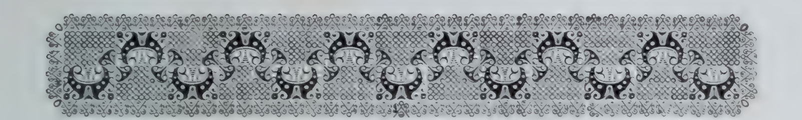
Némésis étouffant aux vers dissyllabiques,
Je repris l'hexamètre, et sorti des *Cliniques*
On m'entendit flétrir d'un cri de liberté
Le mot déshonorant : *Responsabilité.*
Toujours prêt à heurter tout faux dogme, tout schisme,
Ma verve redoubla contre le *Magnétisme*,
Et mon vers, soutenu d'un espoir d'avenir,
A *la Phrénologie* offrit un souvenir.
Descendu des hauteurs de la philosophie,
J'ai d'un bras vigoureux saisi la *pharmacie*,
Et malgré le trajet, sans dévier du but,
De l'*Université* passant à l'*Institut*,
On me vit, dégagé de craintes inhumaines,
Des révoltants abus purger *les quarantaines*,
Et je viens aujourd'hui, harassé mais joyeux,
Dans un dernier essai moduler *mes Adieux*.

Adieu donc, ô vous tous qu'étonna mon audace,
Qui, de l'amphithéâtre envahissant la place,

Me suiviez animés d'un différent espoir ;
Qui charitablement pensiez qu'avant le soir
Le souffle manquerait à ma grêle poitrine;
Qui, palpitants d'effroi sous ma verve chagrine,
Guettiez l'instant heureux, mais qui n'arrivait pas,
Où ma foi phocéenne aurait fait un faux pas,
Et, témoins inquiets de l'orageuse lutte,
Pour battre des deux mains attendiez ma culbute;
Hommes d'autorité que je reconnais là,
Désormais égayés aux chansons d'Orfila,
Craignez, pourtant, craignez, si vous allez trop vite,
Que le Phocéen mort bientôt ne ressuscite;
Je suis loin, voyez-vous, de toucher aux vieux ans,
Et pourrais bien encor de distiques cuisants
Arrêter les éclats d'une joie imprudente.
Sous un sourcil ridé l'âme est souvent ardente;
Sensible au désaccord d'inconvenants caquets,
Je pourrais fustiger encor les perroquets.
A des concours nouveaux est ouverte l'arène ;
Digue encor formidable au flot qui nous entraîne,

Tant que votre Orfila n'aura point aboli
L'ordre depuis neuf ans par Broglie établi,
Et de l'art que menace un perfide artifice
Bridé l'enseignement et gêné l'exercice;
Que dis-je! même alors que par un temps d'arrêt
De toute garantie il nous dépouillerait,
Que, pieds et poings liés, sa folle imprévoyance
Aux ignares faveurs livrerait la science;
En ces nouveaux combats dût ma verve tarir,
Je renaîtrais encor pour vaincre ou pour mourir.





NOTES

DE LA VINGT-QUATRIÈME SATIRE.

1. M. Orfila n'a pas craint dernièrement de chanter la chanson de la reine Berthe, dans les salons de M. Salvandy, alors ministre de l'instruction publique. C'est ce que je ne ferais pas si j'étais doyen... Si j'étais expert devant les tribunaux, je ne voudrais pas non plus que l'auteur spirituel de la complainte sur un procès célèbre pût dire de moi :

> Mais quand Raspail arriva
> Soudain Orfila fila.

2. M. Amette est le caissier de l'École de Médecine.



VINGT-CINQUIÈME SATIRE.

L'ORFILAÏDE.

PRÉFACE DES PREMIÈRES ÉDITIONS.

Tous les journaux de médecine, toutes les feuilles politiques ont rendu compte avec détail des événements qui se sont passés à l'École de médecine de Paris, le samedi 9 juillet. Ces événements que le Phocéen a été le premier à déplorer, et qu'il déplore encore sincèrement, lui ont cependant présenté un côté plaisant dont il a cru devoir s'emparer. Il espère qu'on ne lui saura pas mauvais gré de ses plaisanteries; quelques faiseurs ont déjà voulu exploiter au profit du privilége les désordres qu'une vingtaine d'agitateurs, pour la plupart sans doute étrangers à l'École, ont commis, ou peut-être même provoqués dans un but secret que *la Lancette* pourra bien dévoiler quelque jour. Il s'agit donc de balancer l'influence du canapé scolastique.

L'annonce de la suppression du concours, admise à l'avenir par la majorité de la commission, chargée de rédiger le projet de loi sur l'enseignement et l'exercice de la médecine, avait nécessairement dû augmenter le mécontentement des élèves, déjà provoqué par les in-

trigues nombreuses et dégoûtantes qui se sont croisées en tous sens, pendant la durée du concours actuel, dont le résultat a été la nomination tout-à-fait impopulaire d'un concurrent, M. Breschet, dont les connaisseurs apprécient à leur juste valeur les travaux, maîs qui n'a ni les qualités ni l'activité nécessaires pour faire un bon professeur.

Indè iræ : de là les vitres et les volets brisés; de là le siége de l'École; de là le poème du Phocéen, qui a dû porter le titre de l'*Orfilaïde*, M. Orfila y ayant nécessairement joué, et par son caractère et par sa position, le principal rôle.

Quelles que soient les licences poétiques qu'on y trouve, le Phocéen espère que personne ne l'accusera d'être le fauteur ou l'approbateur de troubles que l'on éviterait peut-être si l'on accordait aux élèves la juste et large part qu'ils doivent avoir dans la nomination des hommes qu'ils paient pour les instruire, et si surtout certains intrigants ne cherchaient sans cesse à exploiter à leur profit l'ardeur de la jeunesse et sa tendance à réprouver avec force ce qui lui paraît injuste et mauvais.





A MARTIN[1].

En tous les temps Martin fut un beau nom.
Nom de commande, et connu dans l'histoire :
Il me souvient, si j'ai bonne mémoire,
Grâce aux accents de sa voix de basson,
Qu'au fablier de ce bon La Fontaine
A figuré quelque *Martin*-bâton.
Plus tard Voltaire, en heurtant Desfontaine,
A fait la nique à maître Aliboron,
Autrement dit, je crois, *Martin*-Fréron.
De nos jours même en douce mélodie,
Jusqu'à la Chambre, *où tout se fait en beau*.

1. Garçon de bureau de l'École.

Partent les *bon* du père *Martin*... eau.
Auprès de lui (tout le barreau l'envie),
Sous le chapeau qu'entoure un large bord,
N'entend-on pas gronder *Martin* du Nord?
Entrerons-nous à la ménagerie,
Nous avons là, près du *Martin*-pêcheur,
La basse-fosse où vit en grand seigneur,
De l'ours *Martin* le noble successeur.
De nos enfants la conduite inégale
Est redressée à coups de *martin*...et;
Et le joueur, en vidant son gousset,
Que cherche-t-il, sinon la *martin*...gale?

C'est donc pour toi, le doyen l'a permis,
Pour toi, *Martin*, qu'un poète novice,
Le Phocéen, versifie un salmis;
Tâche à ses vers de te rendre propice;
Jadis, touchant à mon dernier degré,
C'est de tes mains que j'ai reçu la robe;
Ces jours derniers dans une garde-robe
On t'a, dit-on, de nouveau rencontré;
Bien que ta bouche eût perdu la parole,

Je t'ai donné le beau côté du rôle;
Que je voudrais, en toute liberté,
Graissé de gloire et de célébrité,
T'expédier pour la postérité!
Mais au creuset, cancre de poésie,
Ai-je de l'or comme un cancre en chimie?
Et puis-je, hélas! te faire un sort plus beau
Qu'en t'appelant ici *Martin*-Bureau?





CHANT PREMIER.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une École — qui se noie.

J'aime l'École, et j'avoue à ma honte,
Quelque pédant que soit un professeur,
Fût-ce un Scapin, un Tartufe, un Géronte,
Fût-ce Adelon, formaliste assesseur [1],
Dès qu'en longs plis sur son dos se dessine
La souquenille à revers éclatant,
Dès qu'une toque aplatie en bassine
Revêt son chef que la fierté distend,

J'en deviens fou... Malheur à qui peut rire
Quand un doyen, troublé dans ses repas,
Heurte en tremblant la poignante satire
Dont Némésis enchevêtre ses pas [2]?

Chantons-la donc cette École bénie
Où l'indolence eut toujours des autels,
Et fouettons ceux dont l'audace inouie
Ose insulter à ses vingt immortels;
Ceux qui, frappant et d'estoc et de taille,
Déchiquetant et robes et bonnets,
En Don Quichotte ont pu livrer bataille
Aux clairs vitraux, aux innocents volets;
Ceux dont la plume et les feuilles perfides
Ont provoqué de funestes débats,
Qu'il faut flétrir du nom d'écolicides,
Ennemis-nés des classiques états;

Carbonaris acharnés à poursuivre
Nos pairs d'École aux leçons, aux concours,
Prêts à compter, s'ils ont du temps à vivre,
Les auditeurs qui désertent leurs cours.

Las de marcher dans la plus sale ornière,
Maître Orfila, dit-on, la nuit dernière,
(Ses sens étaient sans doute hallucinés),
En rêvassant une douce carrière,
Riait sous cape et se pinçait le nez.
Heur innocent dont on conçoit le rêve :
Le Phocéen simulait une trêve,
Tout était calme au carrefour Condé,
Et l'O'Connell de notre chirurgie [3],
A la clarté d'une double bougie,
Comme un agneau semblait s'être amendé.
Un complaisant colportait la nouvelle

Que le trio [4], devenu courtisan,
D'accord commun avait, en béchamelle,
Sucé la paix sous l'aile d'un faisan.
Quel avenir de gloire et de fortune!
Plus de chagrin, plus de presse importune.
Notre doyen se frippe en Jéhovah;
Entendez-vous le tam-tam de l'École?
Tous les échos retrouvent la parole,
Tous les échos ont redit hosannah.

A ce concert d'effroyable tapage,
Qu'il prend, hélas! pour un charivari,
Martin, qui ronfle agité comme un page,
D'un vif effroi sursaute et pousse un cri,
Quand sur son front tombant de la sonnette,
Dont le doyen a forcé le bourdon,
D'aigus fragmens vont percer sa cornette

Qui tient au chef par un double cordon.
Dans les débris voyez-le se débattre,
Sécher le sang qui souille son menton;
De l'escalier, qu'il monte quatre à quatre,
Il a franchi le dernier échelon.
Chez le doyen, pâle comme un albâtre,
Il entre enfin… A peine sur le seuil,
Il l'avait vu, léger comme un chevreuil,
Tourbillonnant en rapide rafale,
Sans regretter la couche nuptiale,
En pan volant sauter sur un fauteuil.

N'entends-tu pas comme je m'évertue!
Arrive donc, ô messager-tortue,
Presse tes pas, la joie est au bercail;
C'est aujourd'hui que brille mon camail;
Cours, vole, ami, que ta voix glapissante

Prenne un fausset et plus grave et plus doux ;
De ces billets la dépêche est pressante,
Couronne-toi de pampres et de houx.
Cours chez Dubois, chez toute la séquelle,
Roux, Marjolin, va partout où j'écris,
Et dis-leur bien que la crainte cruelle
A pour jamais déserté nos lambris ;
Le vote est libre et libre l'espérance ;
Notre scrutin étonnera la France,
Et, dans le fond du transparent sachet,
Vois luire un nom de vulgaire indolence,
Un nom proverbe... un nom divin... Breschet [5].

Quoiqu'enhardi par cette voix caline,
Martin-Bureau profondément s'incline ;
D'un monseigneur, et bien long et bien bas,
Trois fois salue, et la chauve machine
En vifs élans précipite ses pas.

Au front pelé du potentat scolaire
Ce prompt départ ne laisse aucun souci,
On n'y voit plus ces traces de colère
Qui trop souvent, hélas! l'ont obscurci :
Et ses longs traits où son long nez domine,
Et ses deux yeux dont l'orbite a grandi,
Son corps fluet, son angulaire échine,
En ce moment tout paraît arrondi.
Mais tout-à-coup sous l'élan tétanique,
Qu'on peut nommer si l'on veut choléra;
Sous cet élan qu'un Boileau romantique
Pourrait encore appeler satanique,
Que soubresaut un autre appellera;
Le fauteuil glisse, et d'un son de guitare
Vibre; aussitôt le héros baléare
Cambre en arrière un avant-train osseux,
Et d'une main que l'on dirait jalouse,
Décroche en hâte une hideuse blouse
De l'ignorance univalve crasseux,
Qu'on nomme robe, ou toge ou souquenille,

Et qu'on ferait sans doute mieux encor
De baptiser de son vrai nom : guenille ;
Guenille, dis-je, et vaniteux décor,
Qui dans ses plis où la poudre s'amasse
Des sots discours tient toujours prêt le fil,
Où sans pitié se sasse et se ressasse
Des perroquets l'insipide babil.

Dussé-je, hélas! enveloppe ma mie,
D'un chianli courir tout le danger,
Que je voudrais en cette académie
Qui me dédaigne [6], avec toi m'engager ;
Oh, comme alors des discoureurs profanes,
Des cicérons dont le verbe est si haut,
S'effaceraient en reflets diaphanes
L'habit vert-pomme et le frac artichaud [7] !

Il était là de son enthousiasme,
Quand tout-à-coup du fond du cabinet
Un rire aigu, comme un mordant sarcasme,
Part en ton vif et revient en sifflet;
Qu'est donc ceci, quel funeste présage?
Moi dont l'accent eut toujours tant d'accord,
Je souffrirais si près de mon visage,
Jusqu'en ma chambre, un murmure discord!
Le plancher s'ouvre à ce cri de détresse;
Et comme un lustre en tout sens éborgné,
Un corps opaque avec lenteur s'abaisse
Jusqu'au doyen qui recule étonné;
C'est, lui répond une voix de tonnerre,
C'est Parmentier [8] qui te fit dessécher
Pour ton repas cette pomme de terre,
Monstre modèle un peu dur à mâcher;
Elle balance en l'étroite baraque,
Et par un choc dû peut-être au hasard
En deux moitiés et se partage et craque;
Lors en ses flancs le nouveau Balthazar

Lit en tremblant sur le cru parenchyme :

« Un mauvais choix est bien souvent un crime ;
Songe au danger d'un vicieux scrutin,
Des quatre B s'ouvre la loterie :
Broc ou Bérard, ou Breschet ou Blandin [4] ;
Deux de ces B te font un doux destin,
Deux autres B, ton école est flétrie. »

A cette énigme, Orfila cherche un sens ;
Il le reçoit en adieux menaçants :

« Je mollirais si dans l'eau j'étais cuite ;
Je salirais si ma chair était frite ;

Mais elle est crue et mon suc n'est pas mûr.
Dure je suis et je taperai dur.

Soudain, hélas ! le monstre affreux bascule,
Et disparait en heurtant contre un mur;
C'est vainement que le doyen recule;
Sur ses deux yeux tombe un nuage impur
Qui se condense en couche de fécule.

En ce moment Martin-Bureau rentrait,
Las et fourbu de sa course lointaine;
Et le discours qu'au doyen il ferait,
De son gosier que la marche altérait,
Et qu'il espère humecter à long trait,
Coulait déjà comme d'une fontaine.
Il se présente avec son air discret,

Entre... ô terreur! un spectre à tête blanche,
A blanche robe était là, humant l'air;



Autour de lui la vivante avalanche
Roulait des yeux qui ne voyaient plus clair.
Le malheureux d'épouvante trébuche
Et va d'un trait tomber comme une bûche

Sur le patron qu'il refoule, ô douleur !
La tête en bas, droit dans un bain de siége;
Là, le poussah pris comme dans un piége
Se débattait... Mais l'eau par sa chaleur
Heureusement lui rendit la couleur,
Et du vernis à la teinte d'albâtre
La robe seule a conservé le plâtre.

Eh quoi, c'est vous, s'écrie avec humeur
Le délégué, quoi, c'est vous, monseigneur !
Qui m'aurait dit qu'en blanchâtre momie
M'apparaîtrait le coq de la chimie?
Paix, dit le chef, respect, soumission ;
Sais-tu quels maux ton imprudence attire?
Le Phocéen pourrait dans sa satire
Du nouveau christ prêcher la passion.
Le sort est dur et n'a rien qui me flatte;
Je sécherais et de honte et de peur,

Si quelque jour mon nom grevé d'honneur
Gerçait fécule et rimait à patate.

Martin dès-lors a senti l'à-propos ;
Il a, dit-il en pesant sur les mots,
Vu mons Dubois, vu toute la séquelle ;
L'un se rasait, l'autre avait le hoquet,
Ou fredonnait gaîment sa ritournelle :
Un autre enfin ajustait son toupet.
Le pli timbré les mettait mal à l'aise ;
Ils croyaient tous le feu dans la fournaise,
Puis, convaincus qu'éteinte était la braise,
Ils ont promis de suivre ici ses pas,
On peut compter qu'ils ne tarderont pas.

Lors, le doyen, qui sent que l'heure approche,
Montre à Martin du doigt un cabaret
Qu'on a taillé dans le cristal de roche,

Meuble de prix qu'il faut avoir tout prêt [10].
Martin y court, mais avant qu'il y touche
Il doit ôter la farineuse couche,
Qui du doyen a masqué le surplis;
Il peut sans crainte en retourner les plis,
Car l'éloquence à sa trame cousue,
Si mesquine est, si plate, si menue,
Qu'elle ne craint ni brosse, ni massue;
Sous les yeux nus elle échappe à la vue,
Au microscope à peine on l'aperçoit,
Elle ne peut que glisser sous le doigt.

Tous deux alors et les têtes bien hautes,
Vont au devant de leurs augustes hôtes.





CHANT DEUXIÈME,

Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses.

DELILLE, l'*Imagination*.

Pendant qu'ainsi maître Orfila s'admire,
Et qu'au cristal de ses verres rincés
Complaisamment sans témoins il se mire;
Que les jugeurs accourent empressés;
Un bruit soudain du plus lugubre augure
S'épand au loin comme un vague tocsin;

Les travailleurs ont voilé leur figure;
De leurs succès ils ont prévu la fin.
Ah ! du concours l'auréole est sacrée,
On le croyait, et cependant demain
Un potentat à science tarée
Ose y porter sa sacrilège main.
Dans sa *Lancette* [1], effroi du saint-collége,
Fabre l'a dit, et nul ne le dément;
Plus de concours, faveur et privilége,
Son excellence en a fait le serment.
Serment fatal, imprudente parole!
A peine, hélas! les a-t-on hasardés,
La terre tremble, et les murs de l'École
Craquent déjà largement lézardés.

Mais quelque part une vile cohorte
Est aux aguets, prompte à tout soutenir;

Que dis-je? hélas! ils ont forcé la porte,
Et leurs complots me font déjà frémir.
Oui, dit le chef, sous un masque d'élève,
Adroitement à distance espacés,
De nos sifflets que l'orage s'élève,
Dès qu'à leur rang juges seront placés;
En calme plat, en dédains compassés
Il ne faut pas que ce concours s'achève.
Des vieux lauriers envieux et jaloux,
Rappelez-vous Corbière et Frayssinous[2];
Pomme de terre et châtaigne moisie,
Ont à l'École un droit de bourgeoisie;
Et de leur suc, que l'on dit aigre-doux,
D'adroits Breschet tireront l'ambroisie.
Il faut du bruit et des volets cassés;
Comme au mortier les carreaux concassés
En cris aigus sillonneront la terre.
Par votre zèle aiguillonnés, hors d'eux,
Éperonnés de la pomme de terre,
Les jeunes gens qui ne sont pas peureux,

Vrais écoliers, imprudents et novices,
Ne tarderont à fournir leurs services;
Tout à l'École est sens dessus dessous.
Je sais alors, je le dis entre nous,
De me trahir, compagnons, gardez-vous;
Je sais où sont les trente garde-robes;
Vous me suivez, je vous livre neuf robes;
C'est convenu! — Neuf, dit l'autre surpris;
Mais, compagnon, ces robes ont un prix,
Je crains Justice, et gare à nos oreilles.

— Pauvre innocent! ces neuf robes sont vieilles;
Du taffetas dont les plis sont usés
La corde sort en bourbillons frisés;
On nous sait gré, c'est un fonds de boutique,
Dont ne veut plus la horde scolastique.
Il en est une en ces loques de prix,

(C'est la plus belle à de petits esprits),
Qui, sur l'École, agit comme un sarcasme;
Elle a couvert le dos de deux Érasme;
Et dans sa toque au radieux foyer
Sont deux grands noms : Dupuytren, Sabatier [3].
Quand il la voit, Roux bredouille de honte,
Au front Velpeau sent le rouge qui monte,
De son jargon Cloquet cherche le fil,
Et tous les trois ont perdu leur babil.
Déchirons-les ces insignes baroques;
Que craignez-vous? les ridicules toques,
L'hiver prochain, quand le froid sera dur,
Et que le temps, si perfide anx coquettes,
Aura de poil dénudé nos casquettes,
Nous défendront contre un brouillard impur.

— Mais qui paîra, dit l'autre, ces dommages?

Qui? Le budget, les élèves peu sages
Que l'on verra, moins légers que des daims,
Tomber à plat sous nos pesants gourdins;
Et les *Débats* chanteront notre gloire.
A nous, amis, l'honneur de la victoire,
Et le profit.... Qui sait même si, là,
Nous n'aurons pas à sauver Orfila!...
Le poltron seul donne un prix à nos places;
Plus on a peur et plus on nous rend graces.
Allons, amis, le dialogue est clos.

A ce discours saupoudré de sarcasme,
La horde entière a soif d'enthousiasme,
Et chez Xavier [4] la bière coule à flots
Pour apaiser la soif de nos héros.

Traînés à deux par deux rosses jumelles,
Entrent alors Marjolin et Moreau;
Dubois arrive en léger tombereau;
L'une après l'autre on voit les haridelles
A pas boiteux déposer dans les cours
Juges boiteux du plus boiteux concours.
La foule suit, foule agitée, immense;
Elle prend place, et plus d'une heure après,
La toile s'ouvre et la scène commence;
Juges, public, agitateurs sont prêts.

Mais avant tout, cher lecteur, par malice,
Daigne souffrir qu'au conseil je me glisse;
On s'y dérobe à mes vers indiscrets;
J'aime pourtant les comités secrets.
J'entre avec peine.... Enfin, coûte que coûte,
Du tapis vert j'ai soulevé le coin,

Sous cet abri je me cache avec soin;
Je ne puis voir, mais mon oreille écoute.
J'ai remarqué, devant que de m'asseoir,
Des plumes d'oie adroitement taillées,
Autant qu'ils sont de juges teints en noir;
Des encriers à faces émaillées,
Papier-Weynen frais sorti du tiroir;
Et d'un éclat qui fait plaisir à voir,
Le cabaret au cristal respectable,
Juste au milieu de la savante table,
Briller sans crasse et clair comme un miroir;
Les carafons qu'a rougis la groseille,
Et d'un vieux rhum la poudreuse bouteille,
Dominent tout..... Il ne manque, ma foi!
Que les jugeurs..... qui comptent peu sur moi.
Ciel! j'oubliais l'urne sacramentelle,
Qui de papier reçut tant de chiffons,
Qu'on la dirait, en regardant le fonds,
Déchiquetée en vrai nid d'hirondelle;
Ou, si l'on veut, taraudée en dentelle.

Messieurs, le roi ! mais non, c'est le doyen ;
Facile erreur du massier d'Hippocrate,
Dont, pour ma part, je ne l'accuse en rien ;
A son ton haut, à sa pose autocrate,
On le dirait, et certes, je le crois,
Fait du limon dont on pétrit les rois.
Le doyen dit : Avant que *je m'assisse*,
Vous plairait-il que je vous rafraîchisse ?
Martin, un verre ; et toi, massier, ce plat,
J'ai fait rouler un peu de chocolat ;
Vous plairait-il ce fruit amer d'Espagne ?
C'est un pays, croyez-moi, de Cocagne ;
Ménétriers, trouvères vagabonds,
Poussent là-bas comme vrais champignons.
Pour eux toujours un riant horoscope ;
Fournissez-nous vingt Écoles par mois,
Et dans vingt jours je vais, à votre choix,
De vingt doyens empoisonner l'Europe.

Le bon vieux rhum coule alors à foison
Des flancs poudreux de l'ardente bouteille ;
De la carafe est parti le bouchon,
Et l'eau glacée où juta la groseille
A verres pleins est promenée en rond ;
Mais à l'appel personne ne répond :
Ils ont ouï le mot fatal, poison,
Et chacun d'eux, père de ses entrailles,
Les yeux fixés sur un pan de murailles,
Dit : Je n'ai soif qu'en la froide saison.

Eh bien, alors, sans perdre contenance,
Dit le doyen, s'il fait trop chaud encor,
De mes discours reprenez souvenance.
Les concurrents dont j'ai pris la défense
Ont tour à tour tari mon éloquence,
J'aime Bérard et Blandin vaut de l'or ;

Le Chassaignac irait bien à l'École[4],
Michon, Laurent de science ont relui,
De Lebaudy l'*ipse dissecui*[5]
Me plaît encor... mais Broc est mon idole;
Certe, après Broc il faut faire la croix;
Le pauvre diable a bien regret, je crois,
D'avoir à moi, cancre de la chimie,
Pu dédier sa belle anatomie;
Je lui pardonne un semblable travers,
Béclard l'eut bien en me donnant son vote;
De Broc, d'ailleurs, j'ai su punir la faute,
Et ses in-huit que je n'ai point ouverts
Sur mes rayons sont tournés à l'envers[6].

Ce ton naïf fait sourire les juges.
Au long silence a succédé bientôt
Un brouhahah où chacun place un mot;

De vingt jargons se croisent les déluges ,
C'est un chaos à ne plus y voir clair,
Où la lumière a peine à percer l'air.
A quelque orage il fallait bien s'attendre ,
Quand un bruit sourd au loin se fait entendre ,
Et des fauteuils l'unanime sursaut
Met malgré moi mon oreille en défaut.
Hâtons-nous donc , dit une voix tremblante ,
Car l'auditoire , hélas ! s'impatiente ,
Malheur à nous , je crains un pot pourri.

Ce mot fatal fait frémir le jury.
Au premier tour , c'est par trois que l'on compte ,
Au second, mieux et d'un cran Breschet monte.
Puis ballottage à deux fois résumé ;
Le sort est juste et Breschet est nommé.

Roux cependant s'attend à maigre chère;
Quel trait affreux vient de jouer le sort!
Je suis perdu! je suis un homme mort!
Apprêtez-moi, collègue, une civière.
Le malheureux croit entrevoir sa bière,
Et le frisson, précurseur du trépas,
Dans le couloir fait vaciller ses pas.
Marrons divins, saintes pommes de terre!
Ajoute Roux, arriverai-je au but?
Et pâlissant à l'aspect du parterre,
A reculons se hissant sur la chaire;

Messieurs, dit-il, après un long salut....
On m'a chargé... — Le parterre a dit chut,
Chut de colère... — Et Roux salue encore...
On m'a chargé de vous faire savoir,
Que le scrutin est quelquefois bien noir;

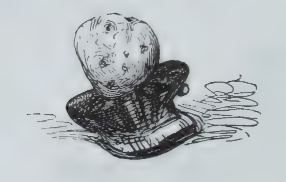
Que dans cet œuf l'ignorant peut éclore.
— Oh ! oh ! bravo, dit l'auditoire en chœur...
Roux se ranime... Ah ! messieurs, j'ai bien peur...
— Nous le voyons, répète l'auditoire.
Votre frayeur est juste et méritoire.
— Salut profond. — J'ai peur que notre choix
Auprès de vous reste léger de poids...,
Quoique bien lourd;... enfin il faut le dire,
De moi, surtout, gardez-vous de médire;
J'y suis pour rien,.. je vide mon sachet,
Oui, je le vide.. et je verse... Breschet!

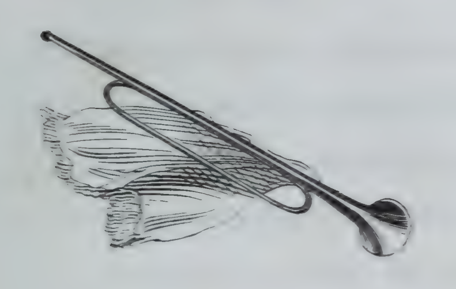
Au vin tiré qu'on veut forcer de boire,
Il fallait voir grimacer l'auditoire :
Les hi, les hu, pleuvent comme grêlons,
On regrettait de manquer de poêlons;
Ces gens alors à funestes colloques,

Gens prévoyants et qui pensent à tout,
Font circuler de l'un à l'autre bout
Le tubercule ennemi-né des toques.
Le pauvre Roux, dans la chaire glacé,
De ses deux mains, de ses plongeons de tête,
Se gare mal de l'horrible tempête.
Le jury fuit, non sans être froissé,



Et tout contrit dans le couloir se glisse,
Doux et coulant mieux que jus de réglisse ;
Et le public dit, âpre comme un roc :
A bas l'élu ! vivent Blandin et Broc !





CHANT TROISIÈME.

. . . . . at nunc horrentia Martis
Arma, virumque cano.

VIRGILE.

Bellone et Mars, apprêtez vos clairons,
Les professeurs sont parfois fanfarons :
Pour célébrer leur brillante défaite,
Muse des camps, prête-moi ta trompette,
Et que le son de mon cor belliqueux
Tienne en éveil tous les cœurs vaniteux.

Oh ! comme on vit la gent à souquenilles
Se dépouiller de ses noires guenilles,
Et s'éclipser à travers les couloirs!
Pas un des pairs ne restait aux parloirs ;
Le potentat, qui grelotte et qui sue,
Montre du doigt une secrète issue;
Et cependant qu'aux portes du palais
Les agresseurs assiègent les volets,
Et cependant que guidés par des traîtres,
Ils vont briser les carreaux des fenêtres;
Minces d'effroi, par l'escalier du fond,
Les criminels s'échappent au second.
De pièce en pièce et d'armoire en armoire
Les plus tardifs de tout point repoussés,
Dans certain lieu dont j'ai bien la mémoire,
Mais dont le nom salirait mon histoire,
Se sont, hélas! pêle-mêle entassés.

Ah ! laissons-les dans ce lieu de délices ;
Sur d'autres points sont ouvertes les lices ;
Le tintamarre à chaque instant s'accroît,
Et de la cour le champ est trop étroit.
Là sont aussi ces forbans de coulisse,
Dont tout l'essaim dans la foule se glisse,
Soufflant partout un désordre fatal,
Et s'éclipsant quand ils ont fait le mal.
De cette horde il fallait voir la rage ;
Des sons aigus que la vitre rendait
On aurait dit que leur sort dépendait ;
Sur les volets exerçant leur courage,
On les voyait bouillants, échevelés,
Par les limiers tour à tour appelés,
D'un lourd bélier que l'un d'eux improvise
Frapper au chœur la scolastique église ;
Les poings fermés entourés d'un mouchoir,
Sur les vitraux d'autres se laissent choir,
Et pleins d'orgueil de leurs exploits d'Hercule,
Heurtent du dos la foule qui recule.

Tel, ce héros que je viens de nommer
De ses travaux mit à fin l'entreprise,
Tel, le Centaure est tombé de surprise,
Lorsque Thésée est venu l'assommer.

Mais tout-à-coup, en ce moment de crise,
Au potentat qui veut être vainqueur,
Un peu de honte a redonné du cœur;
Il avait vu, dit-on, par la croisée,
Des comploteurs aux rotins menaçants
Marcher de front en phalange croisée;
Tout annonçait quelques secours puissants.

Amis, dit-il... Qu'est-ce? répond la foule,
Que nous veux-tu, héros au cœur de poule?
Pour ton repos, va, rentre dans ton œuf,
Ton jargon s'use et ton frac n'est plus neuf,

Même en haut lieu ton influence baisse ;
De ton élu savoure en paix la graisse,
Elle est pour nous trop rance... En ce moment
Part de la cour un affreux craquement ;
Sous le bélier que poussent deux cohortes
En longs débris se détachent les portes,
Et vont tomber à plat sur le cristal,
Qui tout meurtri du contre-coup fatal
Est poursuivi par la pomme de terre,
Et sous les pieds du cortége infernal,
N'est bientôt plus que gravois et poussière.
Sur son trépied Hippocrate a pâli,
Orfila fuit et se montre poli ;
Comme un beffroi l'horloge au loin résonne ;
Désordonnée, au hasard elle sonne ;
La double aiguille, errante en son circuit,
Semble confondre et le jour et la nuit.

Des comploteurs alors agit l'épaule,

On a fermé les portes de l'École ;
Par un hasard que je crois sans pareil,
Sur le tapis, aux tables du conseil,
Exprès afin que la foule la souille,
Tous nos jugeurs ont laissé leur dépouille.
Robes, bonnets, tout pêle-mêle est là,
Hormis pourtant la robe d'Orfila,
Que par un soin de prudence notoire,
Le possesseur mit derrière une armoire,
Devant laquelle en vrais topinambous
Tous nos héros se vautrent à genoux.
On aurait dit, honni qui mal y pense !
Que le doyen avait tout su d'avance.
Est-ce hasard, ou plutôt prescience,
Ou bien encor pour qu'on fît pénitence
De tant d'excès et de tant de licence?
C'est l'un et l'autre ; un habile doyen,
Pour son salut, garde plus d'un moyen ;
Et quand on croit le conduire en menottes
A fleurets nus il vous crible de bottes.

Sur les bureaux du moulin à docteurs
Il fallait donc voir à quelles hauteurs
Sautaient alors les robes et les toques;
Comme un faquin agite ses breloques
On tourmentait ces malheureuses loques,
On les foulait, hélas! sous le talon,
On en jouait comme on joue au ballon.
Étiez vous donc cousus pour cet outrage,
Nobles camails des nobles perroquets?
De Madelons en Madelons-Friquets,
Aviez-vous fait deux siècles d'héritage,
Et sans accroc souffert le verbiage
De trente pairs à dégoûtants hoquets,
A ces vilains pour être ainsi livrées,
Et sans pitié par leurs mains déchirées?

On pleurnichait à ce triste discours;
Mais un sourire en interrompt le cours.
Dans le recoin d'un placard à coulisse,

Devinez qui se dérobe et se glisse ?
C'est, n'allez pas y chercher un mutin,
Ni plus ni moins, c'est l'excellent Martin !
Tiré dehors..., le voilà..., les mains jointes,
L'infortuné, pâle, hélas ! comme un mort,
Essaie en vain d'attendrir sur son sort ;
Oh ! mes amis, je suis aussi le vôtre.....

Il faut, dit l'un, en faire un professeur ;
On a bien fait Adelon assesseur ;
Notre Martin n'est pas plus sot qu'un autre.
Il est du bois dont on fait un apôtre
De la science... ; et s'il veut s'y prêter,
Pour peu qu'il aide à se bien ajuster,
Que quelques mots avec aise il bredouille ;
Au verre d'eau, de peur qu'elle se rouille,
De temps en temps que sa langue se mouille,
Jamais Moreau, ni Roux, ni Richerand,
Dans ses sermons fut-il plus beau, plus grand ?

Et s'il se garde enfin de la pepie,
Chomel jamais fut-il meilleure pie ?

A ce propos éclate un long hourra ;
D'une guenille on affuble notre homme ;
A la guenille, est-ce ainsi qu'on la nomme ?
On joint bonnet, palmes et cætera.
A se masquer c'est à qui l'aidera ;
L'un trousse un pan, l'autre passe une manche,
Soulève un pli qui charge trop la hanche ;
Du saint bonnet un autre orne son front.
Le malheureux souffre en paix chaque affront,
Et ne dit mot aux tourments qu'il endure.
Ah! qu'en ce jour sa vie est longue et dure !
Enfin du temple il a quitté le seuil ;
On le soulève, il court de tête en tête,
Et quelque temps battu par la tempête,
A l'autre bout tombe dans un fauteuil.

C'est le fauteuil qu'ont crassé vingt soutanes,
Où s'asseyaient et Thouret et Lassus;
C'est le fauteuil aux ornements cossus
Où quelquefois a présidé Fontanes,
Où toussota long-temps Landré-Beauvais,
Qu'avec Cayol autrefois j'enviais,
Et pour lequel, avec Dubois Antoine,
Certain doyen fit un accord secret,
Où l'on n'eut pas le mérite indiscret
De stipuler un picotin d'avoine.
Triste témoin des ravages du temps,
Qu'il est déchu de sa splendeur première!
L'or y brillait en décors éclatants;
Tissu soyeux dont l'École était fière,
Rien n'y manquait...; mais à peine aujourd'hui
Quelque paillette, en son bois qui crevasse,
Dans certains points ose percer la crasse,
Qui se condense où la soie a relui.
Deux ais croisés qu'on emprunte à la porte
L'ont soulevé... L'innombrable cohorte,

D'un pan de robe a levé l'étendard,



Et chacun suit, revêtant au hasard
Ou bonnet noir, ou lais de souquenille ;
Et le cortége en traînant la guenille,
Du résultat de son scrutin secret

Veut que Martin complimente Breschet ;
L'élu du peuple et l'élu de l'École ,
La larme à l'œil, vont d'épaule en épaule ;
On applaudit à l'accueil solennel
Qui s'assaisonne au baiser fraternel.

Mais au milieu de ces chants de fanfare ,
Et tout-à-coup, sans qu'on ait crié gare ,
Un vil essaim de hideux loups garous
Des lieux secrets a déserté les trous ;
A cet appel les meneurs de l'émeute ,
Ours rebutants , pourvoyeurs de charniers ,
La gourde en main tombent comme une meute
Sur les mutins qui fuyaient les derniers ;
Le bois de fer sur les crânes résonne ;
On a , dit-on, dans ce désordre affreux ,
Vu quelque part combattre l'amazone

Au sein de qui naguère a fait un creux
Le sauromate... En sa reconnaissance,
D'un saint courage elle éprouve l'accès ;
Nouvelle Jeanne à l'obscure naissance,
De ses appas on lui ravit l'excès ;
A son malheur elle doit ses succès ;
Son bras sans gêne est brandi devant elle,
Et quand le calme au bruit a succédé,
Flamberge en main et jupe en sentinelle,
Elle est de garde où la foule a cédé.

Ainsi finit cette lutte terrible ;
Quelques cerveaux y sont troués en crible,
Trente innocents sont clos au violon,
Deux cents au moins ont tourné le talon,
Qu'ils ont bien fait!... A l'amazone lasse
Velpeau sourit, et même il la délace ;

Prêt à couper ce qui lui reste encor,
L'autre côté de son double trésor;
Et l'on s'apprête à refaire les robes,
Car aux *Débats* des journalistes probes,
Aux vieux rebuts qu'on a crassés vingt ans,
Ont assigné pour prix sept mille francs.
Breschet rend grace à sa bonne fortune;
Martin n'a plus de terreur importune,
On a rentré le vieux fauteuil roussi;
L'École dort de sa douce indolence;
Et le doyen, sûr de son existence,
Rêve la sieste aux coteaux de Passy.



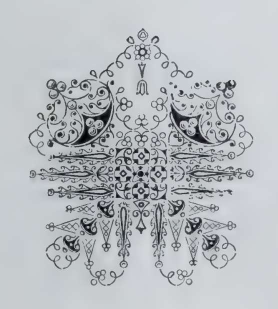


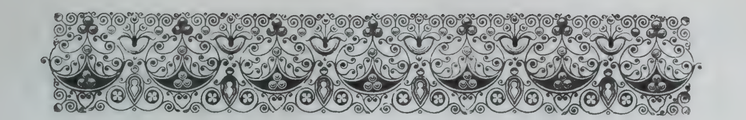
Tresse, Orfila, des guirlandes de fête.
Plus de secousse et le combat est clos:
Un calme plat succède à la tempête.
Et désormais, convoitant le repos,
Le Phocéen peut reposer sa tête
Sur le rivage où vont mourir les flots.

S'associant à ta lyre prudente,
Que sa voix aigre et parfois discordante,
N'ait pas toujours, comme l'enfer du Dante,
Des cris de scie et des tons de rabots;
De doux accords ont accès au Tartare :
Pluton lui-même y module à ravir
Ces airs moelleux qu'a créés la guitare
Aux bords du Tage ou du Guadalquivir.
Viens, Orfila, sous le bras l'un de l'autre,
Dans tes bosquets qu'eût enviés Le Nôtre
Improvisons un éternel plaisir;
En flageolet ma plume est travestie,
Rien ne trahit en moi l'ange déchu,
Ma queue est courte et ma griffe aplatie,
Et j'ai caché mon pied fauve et fourchu.

Tresse, Orfila, des guirlandes de fête,
Plus de secousse et le combat est clos;

Un calme plat succède à la tempête,
Et désormais, convoitant le repos,
Le Phocéen peut reposer sa tête
Sur le rivage où vont mourir les flots.





NOTES

DE LA VINGT-CINQUIÈME SATIRE.



PREMIER CHANT.

1. M. Adelon a été, il est peut-être encore l'assesseur, autrement dit le coadjuteur du doyen; le Phocéen, qui lui donne ici le surnom du formaliste, l'avait déjà gratifié, dans une de ses satires, de l'hémistiche caractéristique : « Adelon-Règlement. »

2. Le Phocéen a consacré une de ses satires tout entière (la cinquième) à M. Orfila.

3. Un de nos amis a donné à M. Lisfranc le surnom d'O'Connell de la chirurgie; il y a en effet quelque chose de la vigueur et même du cynisme ardent d'O'Connell dans le célèbre chirurgien français.

4. Ce trio, dont on nous permettra de ne pas trahir l'incognito, est la terreur de l'École.

5. Nous sommes loin de contester le mérite de M. Breschet ; il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit ici que de son talent oratoire.

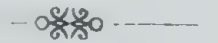
6. Nous avons plusieurs fois remarqué avec chagrin le peu d'accueil que l'on fait à l'Académie au doyen de l'École.

7. L'habit des académiciens est vert ; l'habit artichaud appartient à l'archiâtre M. Marc. (V. la troisième satire, l'*Académie.*)

8. C'est Parmentier qui a le premier introduit en France la culture de la pomme de terre.

9. Noms de quatre concurrents.

10. Ce fait est historique ; le malheureux cabaret, qui n'en pouvait mais, a été brisé, comme on peut le voir dans le troisième chant.



DEUXIÈME CHANT.

1. La *Lancette (Gazette des Hôpitaux)* fait une rude guerre à ceux d'entre MM. les *pairs d'École* qui n'accomplissent pas avec zèle les fonctions pour lesquelles ils sont largement payés ; elle n'a pas peu à faire, je vous l'assure.

2. Tous les médecins se rappellent les événements, la clôture et la résurrection jésuitique de l'École sous Frayssinous et Corbière en 1822-23.

3. Dupuytren avait hérité de la toque et de la robe de Sabatier ; on les dit perdues ou déchirées.

4. Le café Xavier était sur la place de l'École-de-Médecine.

5. M. Lebaudy nous pardonnera cette petite plaisanterie, qui ne saurait nuire au succès de ses planches, dont quelques-unes ont beaucoup de valeur, et au bas desquelles il met, comme de raison, l'*ipse dissecui* que cite sans ironie M. le doyen.

6. Cette anecdote est historique.

FIN.

TABLE.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

